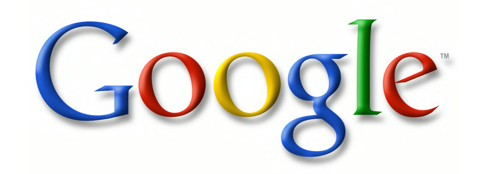


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

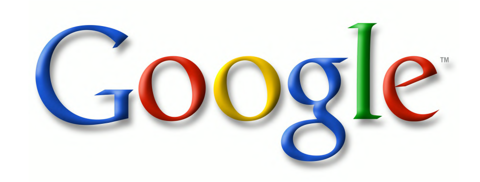
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 08159684 7



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

TOME DIXIÈME.

LIBRAIRES ASSOCIÉS.

PISSOT, Pere & Fils, Quai des Augustins.

Veuve DESAINT, rue du Foin.

DELALAIN l'aîné, rue S. Jacques.

NYON l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.

MOUTARD, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

DEMONVILLE, Imprimeur de l'Académie Françoise, rue Christine.

1141

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

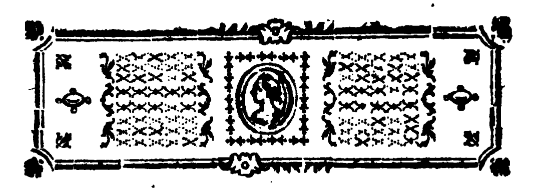
TOME DIXIÈME.



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

14



PRÉFACE
DE L'HISTOIRE
DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES,

Depuis 1666 jusqu'en 1699.

LORSQU'APRÈS une longue barbarie, les Sciences & les Arts commencèrent à renaître en Europe, l'Eloquence, la Poësie, la Peinture, l'Architecture, sortirent les premiers des ténèbres; &, dès le siècle passé, elles reparurent avec éclat. Mais les Sciences d'une méditation plus profonde, telles que les Mathématiques & la Physique, ne revinrent au monde que plus tard, du moins avec quelque sorte de perfection; & l'agréable, qui a presque toujours l'avantage sur le solide, eut alors celui de le précéder.

Ce n'est guère que de ce siècle-ci que l'on peut compter le renouvellement des Mathématiques & de la Physique. M. Descartes & d'autres grands Hommes y ont travaillé avec tant de succès, que dans ce genre de Littérature tout a changé de face. On a quitté une Physique stérile, & qui depuis plusieurs siècles en étoit toujours au même point; le règne des mots & des termes est passé, on veut des choses; on établit des principes que l'on entend, on les suit; & de là vient qu'on avance. L'autorité a cessé d'avoir plus de poids que la raison; ce qui étoit reçu sans contradiction, parce qu'il l'étoit depuis long-temps, est présentement examiné, & souvent rejetté: & comme on s'est avisé de consulter sur les choses naturelles la Nature elle-même, plutôt que les Anciens, elle se laisse plus aisément découvrir; & assez souvent, pressée par les nouvelles expériences que l'on fait pour la sonder, elle accorde la connoissance de quelqu'un de ses secrets. D'un autre côté, les Mathématiques n'ont pas fait un progrès moins considérable. Celles qui sont mêlées avec la Physique, ont avancé avec elle, & les Mathématiques pures sont aujourd'hui plus fé-

condes, plus universelles, plus sublimes, &, pour ainsi dire, plus intellectuelles qu'elles n'ont jamais été. A mesure que ces Sciences ont acquis plus d'étendue, les méthodes sont devenues plus simples & plus faciles. Enfin les Mathématiques n'ont pas seulement donné, depuis quelque temps, une infinité de vérités de l'espèce qui leur appartient, elles ont encore produit assez généralement dans les esprits une justesse plus précieuse peut-être que toutes ces vérités.

En Italie, Galilée, Mathématicien du Grand-Duc, observa le premier, au commencement de ce siècle, des taches sur le Soleil. Il découvrit les Satellites de Jupiter, les Phases de Vénus, les petites étoiles qui composent la voie de lait; &, ce qui est encore plus considérable, l'instrument dont il s'étoit servi pour les découvrir. Torricelli, son disciple & son successeur, imagina la fameuse expérience du vuide, qui a donné naissance à une infinité de phénomènes nouveaux. Cavallerius trouva l'ingénieuse & subtile Géométrie des Indivisibles, que l'on pousse maintenant si loin, & qui, à tout moment, embrasse l'Infini. En France, le fameux

Descartes a enseigné aux Géomètres des routes qu'ils ne connoissoient point encore, & a donné aux Physiciens une infinité de vues, ou qui peuvent suffire, ou qui servent à en faire naître d'autres. En Angleterre, le Baron Neper s'est rendu célèbre par l'invention des Logarithmes ; & Harvé par la découverte, ou du moins par les preuves incontestables de la circulation du sang. L'honneur qui est revenu à toute la Nation Angloise de ce nouveau systême de Harvé, semble avoir attaché les Anglois à l'Anatomie. Plusieurs d'entr'eux ont pris certaines parties du corps en particulier pour le sujet de leurs recherches, comme Warthon les glandes, Glisson le foie, Willis le cerveau & les nerfs, Lower le cœur & ses mouvemens. Dans ce temps-là, le réservoir du chyle & le canal thorachique ont été découverts par Pecquet, François; & les vaisseaux lymphatiques par Thomas Bartholin, Danois ; sans parler ni des conduits salivaires que Stenon, aussi Danois, nous fit connoître plus exactement sur les premières idées de Warthon ; ni de tout ce que Marcel Malpighi, Italien, qui est mort premier Médecin du Pape Innocent XII, a

observé dans l'épiploon, dans le cœur & dans le cerveau; découvertes anatomiques qui, quelqu'importantes qu'elles soient, lui feront encore moins d'honneur que l'heureuse idée qu'il a eue le premier d'étendre l'Anatomie jusqu'aux Plantes. Enfin toutes les Sciences & tous les Arts, dont le progrès étoit presque entièrement arrêté depuis plusieurs siècles, ont repris dans celui-ci de nouvelles forces, & ont commencé, pour ainsi dire, une nouvelle carrière.

Ce goût de Philosophie, assez universellement répandu, devoit produire, entre les Savans, l'envie de se communiquer mutuellement leurs lumières. Il y-a plus de cinquante ans que ceux qui étoient à Paris, se voyoient chez le P. Mersenne, qui, étant ami des plus habiles gens de l'Europe, se faisoit un plaisir d'être le lien de leur commerce. MM. Gassendi, Descartes, Hobbes, Roberval, les deux Pascal père & fils, Blondel, & quelques autres, s'assembloient chez lui. Il leur proposoit des problêmes de Mathématique, ou les prioit de faire quelques expériences par rapport à de certaines vues, & jamais on n'avoit cultivé avec plus de soin les Sciences qui naissent de l'union de la Géométrie & de la Physique.

Il se fit des assemblées plus régulières chez M. de Monmor, Maître des Requêtes, & ensuite chez M. Thevenot. On y examinoit les expériences & les découvertes nouvelles, l'usage ou les conséquences qu'on en pouvoit tirer. Il y venoit des Etrangers qui se trouvoient alors à Paris, & qui étoient dans le goût de ces sortes de Sciences; &, pour ne rien dire de tous les autres, c'est-là que l'illustre Stenon, Danois, qui a été depuis Evêque, donna dans sa jeunesse les premières preuves de sa capacité, & de sa dextérité en fait d'Anatomie.

Peut être ces assemblées de Paris ont-elles donné occasion à la naissance de plusieurs Académies dans le reste de l'Europe. Il est toujours certain que les Gentilshommes Anglois qui ont jetté les premiers fondemens de la Société Royale de Londres, avoient voyagé en France, & s'étoient trouvés chez MM. de Monmor & Thevenot. Quand ils furent de retour en Angleterre, ils s'assemblèrent à Oxfort, & continuèrent les exercices auxquels ils s'étoient accoutumés en France. La domination de Cromwel contribua même à cet établissement. Ces Anglois, attachés en secret au Roi légitime, & résolus de ne point

prendre part aux affaires présentes, furent bien aises d'avoir une occupation qui leur donnât lieu de se retirer de Londres, sans se rendre suspects au Protecteur. Leur Société demeura en cet état, jusqu'à ce que Charles II étant remonté sur le Trône, la fit venir à Londres, la confirma par l'autorité Royale, & lui donna des priviléges, récompensant ainsi les Sciences d'avoir servi de prétexte à la fidélité qu'on lui gardoit.

Enfin le renouvellement de la vraie Philosophie a rendu les Académies de Mathématique & de Physique si nécessaires, qu'il s'en est établi aussi en Italie, quoique d'ailleurs ces sortes de Sciences ne règnent guères en ce pays-là, soit à cause de la délicatesse des Italiens, qui s'accommodent peu de ces épines, soit à cause du Gouvernement Ecclésiastique, qui rend ces études absolument inutiles pour la fortune, & quelquefois même dangereuses. La principale Académie de cette espèce qui soit en Italie, est celle de Florence, fondée par le Grand-Duc. Elle a produit Galilée, Torricelli, Borelli, Redi, Bellini, noms à jamais illustres, & qui rendent témoignage des talens de la Nation.

La France devoit, par toutes ſortes de titres, avoir une Académie des Sciences; & déja cette Compagnie y naiſſoit d'elle-même, comme dans un terroir naturellement bien diſpoſé. Auſſi après que la paix des Pyrenées eut été conclue, le Roi jugea que ſon Royaume, fortifié par les conquêtes qui venoient de lui être aſſurées, n'avoit plus beſoin que d'être embelli par les Arts & par les Sciences, & il ordonna à M. Colbert de travailler à leur avancement.

Ce Miniſtre, porté de lui-même à favoriſer les Lettres, & propre à concevoir de grands deſſeins, forma d'abord le projet d'une Académie compoſée de tout ce qu'il y auroit de gens les plus habiles en toutes ſortes de Littérature. Les Savans en Hiſtoire, les Grammairiens, les Mathématiciens, les Philoſophes, les Poëtes, les Orateurs, devoient être également de ce grand Corps, où ſe réuniſſoient & ſe concilioient tous les talens les plus oppoſés. La Bibliothèque du Roi étoit deſtinée à être le rendez-vous commun. Ceux qui s'appliquoient à l'Hiſtoire, s'y devoient aſſembler les Lundis & les Jeudis; ceux qui étoient dans les Belles-Lettres, les Mardis & les Vendredis; les Mathématiciens

& les Physiciens, les Mercredis & les Samedis. Ainsi aucun jour de la semaine ne demeuroit oisif: & afin qu'il y eût quelque chose de commun qui liât ces différentes Compagnies, on avoit résolu d'en faire, tous les premiers Jeudis du mois, une assemblée générale, où les Secrétaires auroient rapporté les jugemens & les décisions de leurs assemblées particulières, & où chacun auroit pu demander l'éclaircissement de ses difficultés: car sur quelle matière ces Etats Généraux de la Littérature n'eussent-ils pas été prêts à répondre? Si cependant les difficultés eussent été trop considérables pour être résolues sur le champ, on les eût données par écrit; on y eût répondu de même, & toutes les décisions auroient été censées partir de l'Académie entière.

Ce projet n'eut point d'exécution. D'abord on retrancha du Corps de cette grande Académie le membre qui appartenoit à l'Histoire. On n'eût pas pu s'empêcher de tomber dans des questions où les faits deviennent trop importans & trop chatouilleux par la liaison inévitable qu'ils ont avec le droit.

Ceux qui avoient les Belles-Lettres en partage, ne furent pas plus long-

temps compris dans l'Académie univerſelle. Comme ils étoient preſque tous de l'Académie Françoiſe, établie par le Cardinal de Richelieu, ils repréſentèrent à M. Colbert qu'il n'étoit point beſoin de faire deux Compagnies différentes qui n'auroient que le même objet, les mêmes occupations, & preſque tous les mêmes membres, & qu'il valoit mieux faire refleurir l'ancienne Académie, en lui donnant l'attention & les marques de bonté qu'il deſtinoit à une Compagnie nouvelle. Ce conſeil fut ſuivi; & M. Colbert entreprit de rendre à l'Académie Françoiſe ſon premier éclat. Le Roi fit l'honneur à cette Compagnie de s'en déclarer Protecteur; le Miniſtre devint un de ſes Membres, & ce fut alors qu'elle prit une nouvelle naiſſance.

Il ne reſta donc du débris de cette grande Académie qu'on avoit projetée, que les Mathématiciens, au nombre de ſix ou ſept; MM. Carcavy, Huguens, Roberval, Frenicle, Auzout, Picard & Buot. Ils s'aſſemblèrent dès-lors à la Bibliothèque de M. Colbert, & commencèrent quelques exercices académiques au mois de Juin de l'année 1666.

Il ſembla que le Ciel voulût favoriſer

cette Compagnie naissante de Mathématiciens par deux éclipses qui devoient arriver à quinze jours l'une de l'autre, ce qui est le temps le plus court où l'on en puisse voir deux; & l'on sait assez combien les éclipses sont précieuses aux Astronomes par tous les usages qu'ils en tirent. De *plus*, *la* première qui étoit lunaire, devoit être horizontale, phénomène extraordinaire, où le soleil & la lune se voient en même temps sur l'horizon, quoique dans l'opposition où ils sont alors, l'un étant au-dessus de ce cercle, l'autre dût être réellement au-dessous. Aussi n'a-t-on encore observé jusqu'à présent que trois éclipses horizontales, non que ce phénomène soit rare, mais parce qu'il ne peut durer que très-peu de temps, & que les deux astres touchant à l'horizon, ils sont presque toujours enveloppés dans les nuages ou dans les vapeurs. Ce qui fait que ce phénomène dure si peu, c'est qu'il est l'effet d'une réfraction qui élève sur le bord de l'horizon l'image de la lune, dont réellement le corps est encore au-dessous. Aussi-tôt après, le corps de la lune monte luimême & prend la place de son image, & pendant ce peu de temps, le soleil

tombe néceſſairement ſous l'horizon.

Cette éclipſe de lune, qui devoit arriver le 16 Juin 1666, fut dérobée par les nuages aux Mathématiciens qui l'attendoient avec tous les préparatifs néceſſaires. On n'en a eu qu'une ſeule relation un peu exacte par les Mathématiciens que le Prince Léopold de Florence avoit envoyés dans la petite Iſle de Gorgone. Ceux qui étoient allés auſſi par ſon ordre en deux autres endroits, ne la purent voir ; ce qui marque combien il eſt important de poſter des Obſervateurs en différens lieux, afin que ce qui échappe aux uns n'échappe pas aux autres.

L'autre éclipſe, qui étoit de ſoleil, & qui arriva le 2 Juillet, fut heureuſement obſervée chez M. Colbert par les Mathématiciens que nous avons nommés. Elle commença à 5 heures 43′ 20″ du matin, & finit à 7 heures 42′ 20″ ; elle fut, dans ſon milieu, de 7 doigts 56′, & l'on remarqua que le temps qu'on appelle d'incidence ou d'immerſion, qui eſt depuis le commencement de l'éclipſe, juſqu'à ce point du milieu où elle eſt la plus grande, fut de quelques minutes plus court que le temps de l'émerſion, par où l'on s'apperçut

perçut que l'on ne prenoit pas assez exactement le milieu d'une éclipse, en coupant par la moitié le temps de sa durée entière.

Ceux qui, dans ce même temps, prenoient la hauteur du soleil dans le Jardin de la Bibliothèque du Roi, trouvèrent, vers le milieu de l'éclipse, que *l'air étoit plus froid*; & ce qui ne peut être sujet à erreur, c'est que les miroirs ardens avoient en ce temps-là beaucoup moins de force qu'au commencement & à la fin de l'éclipse. Ils brûloient encore le bois, mais sans flamme, & ils ne pouvoient brûler le papier blanç. C'étoit la même chose que si la moitié du miroir eût été couverte, & qu'il n'eût reçu que la moitié des rayons qu'il peut recevoir; car un peu plus de la moitié du disque du soleil étoit cachée par celui de la lune. Cependant les yeux ne s'appercevoient pas beaucoup de l'affoiblissement de la lumiere, & ceux qui n'étoient pas avertis de l'éclipse, pouvoient bien ne se pas douter qu'il y en eût une. Le petit froid que l'on sentit répond à la diminution de clarté qui pouvoit devenir sensible en y faisant attention; mais tout cela prouve bien que les sens sont fort éloi-

gnés d'aller jusqu'aux fines différences, puisqu'il leur en échappe même d'assez grossières.

Dans tout le temps de l'éclipse, le disque de la lune, interposé entre le soleil & la terre, parut avec le télescope également noir en toutes ses parties, d'où l'on jugea que la lune n'étoit point enveloppée d'une atmosphère, parce que dans la situation où elle est, lorsqu'elle cache le soleil à nos yeux, cette atmosphère seroit traversée de quelques rayons du soleil, qui la feroient paroître comme une bordure moins noire que le reste du disque de la lune.

Le diamètre de la lune parut un peu plus petit que celui du soleil, ou tout au plus il parut lui être égal; & l'on remarqua l'erreur des Tables de Képler & des autres, qui faisoient le diamètre du soleil plus petit, & celui de la lune plus grand qu'ils n'étoient effectivement.

On commençoit alors à connoître mieux que jamais de quelle importance il étoit d'avoir, dans la dernière précision, les diamètres apparens des planètes dans toutes les différentes élévations où elles se peuvent trouver, soit par les mouvemens annuels, soit par les diurnes. De-là dépend toute la justesse du calcul

des éclipses solaires & lunaires; car on ne peut juger ni de la quantité de doigts qu'elles occuperont, ni du temps qu'elles dureront, que par la grandeur que l'on suppose aux diamètres apparens du soleil & de la lune à l'égard l'un de l'autre, & quelque peu qu'on s'y méprenne, l'erreur tire fort à conséquence.

Pour mesurer donc les diamètres apparens avec une exactitude inconnue à toute l'ancienne Astronomie, M. Huguens avoit eu la première idée d'une machine très-ingénieuse que tout le monde connoît présentement. C'est ce petit treillis divisé en un certain nombre de quarrés égaux, que forment des fils de soie ou de métal très-déliés. On le place dans le foyer du verre objectif; & là, les petits quarrés sont vus très-distinctement. On sait d'ailleurs, & même assez facilement, à quelle quantité d'un degré céleste répond le côté de chacun de ces quarrés, & par conséquent on sait la grandeur apparente d'un objet compris dans un ou plusieurs de ces intervalles. Mais il y avoit un inconvénient considérable; l'objet n'étoit pas toujours compris juste dans un ou dans plusieurs quarrés, & le plus ou le moins ne s'estimoit qu'à-peu-près. MM. Auzout

& Picard réparèrent parfaitement ce défaut par le moyen de deux fils qu'ils rendirent mobiles. M. Picard rendit encore le tout plus parfait par une règle d'un pied, divisée en quatre cents parties avec le secours du microscope, & qui faisoit connoître ce que valoient les distances insensibles des deux fils. Nous ne ferons pas une description plus exacte de cette machine, parce qu'elle est dans le Recueil de quelques Ouvrages d'Académiciens que M. de la Hire a fait imprimer en 1693; elle y est nommée *Micromètre.*

On s'appliqua à profiter de cette nouvelle invention; & pendant toute la lunaison qui suivit cette éclipse du 2 Juillet, on s'attacha à la mesure des différens diamètres apparens de la lune. On fut étonné de voir tomber aussi-tôt les hypothèses que les nouveaux Astronomes mêmes avoient faites sur cette Planète, & l'on s'assura que pour être si proche de nous, & pour appartenir en quelque façon à notre terre, elle ne nous en étoit pas mieux connue.

Outre la nouvelle justesse que produisit l'invention du micromètre, on avoit égard aux réfractions dont jusques-là on ne s'étoit pas trop mis en peine; l'Astronomie devenoit de jour en jour

plus ſcrupuleuſe & plus circonſpecte.

M. Picard conjectura que les réfractions devoient être plus grandes en hiver qu'en été, parce que meſurant le diamètre, ou du ſoleil, ou de la lune, à la même hauteur horizontale, il trouvoit en hiver le diamètre vertical plus petit. Il faut ſuppoſer que les réfractions, en même temps qu'elles hauſſent ces Aſtres ſur l'horizon, accourciſſent leurs diamètres verticaux, parce que comme leur plus grande force eſt à l'horizon, & que de-là elles vont toujours en diminuant, elles élèvent plus la moitié inférieure du diamètre vertical du ſoleil ou de la lune, qu'elles ne font la moitié ſupérieure, & par conſéquent c'eſt la même choſe que ſi une partie de la moitié inférieure du diamètre ſe cachoit derrière la ſupérieure, ce qui diminueroit néceſſairement la grandeur apparente de ce diamètre; & plus les réfractions ſont grandes, plus cet effet eſt ſenſible.

Vers la fin de la même année, M. Auzout écrivit ſur toute cette matière des diamètres apparens, à M. Oldembourg, Secrétaire de la Société Royale d'Angleterre. Il lui rendoit compte de tout ce qu'ils avoient fait, M. Picard & lui, pour parvenir au point de préciſion où

ils en étoient; il lui apprenoit qu'ils ſavoient diviſer un pied en trois mille parties avec tant de ſûreté, qu'à peine ſe pouvoient-ils tromper d'une ſeule ; que par-là ils meſuroient les diamètres du ſoleil & de la lune juſqu'aux ſecondes, & que tout au plus ils ſe tromperoient de trois ou quatre. Il ajoutoit que par ce moyen ils avoient trouvé que le diamètre du ſoleil, dans ſon apogée, n'avoit guères été plus petit que 31′ 37″, ni dans ſon périgée, plus grand que 32′ 45″; que de même celui de la lune n'avoit encore guères paſſé 33′, & n'avoit pas eu moins de 29′ 40″ ou 35″. Il apportoit la raiſon pour laquelle, à l'écliPſe du 2 Juillet, M. Hevelius avoit trouvé le diamètre de la lune plus grand de 8 ou 9″ à la fin qu'au commencement; c'eſt que comme elle arriva le matin, la lune étoit à la fin plus élevée ſur l'horizon; & plus les Aſtres s'élèvent vers le méridien, plus leurs diamètres apparens augmentent, quoique les yeux jugent tout le contraire. Si l'écliPſe étoit arrivée le ſoir, il eſt clair que le diamètre de la lune eût été plus petit à la fin, parce qu'elle eût été plus baſſe. Cela vient de ce que les Aſtres ſont plus près de l'Obſervateur au méridien qu'à l'ho-

rizon, de près d'un demi-diamètre de la terre; & cette différence eſt quelque choſe, principalement par rapport à la petite diſtance de la lune, qui n'eſt que de 50 demi-diamètres terreſtres environ.

C'eſt ainſi que l'Académie qui ſe formoit à Paris, entroit déja en commerce de découvertes avec les Académies étrangères. Rien ne peut être plus utile que cette communication, non-ſeulement parce que les eſprits ont beſoin de s'enrichir des vues les uns des autres, mais encore parce que différens pays ont différentes commodités & différens avantages pour les Sciences. La Nature ſe montre diverſement aux divers habitans du monde; elle fournit aux uns des ſujets de réflexion qui manquent aux autres; elle ſe déclare quelquefois plus ou moins, ſelon les lieux; & enfin, pour la découvrir, il n'y a point trop de tout ce qui peut nous être connu.

La Compagnie des Mathématiciens étant déja dans l'état qu'on la pouvoit ſouhaiter, on ſongea à leur joindre des Phyſiciens, dont le Roi laiſſa le choix à M. Colbert. Ceux qu'il nomma furent M. de la Chambre, Médecin ordinaire du Roi, fameux par ſes Ouvrages; & M. Perrault, auſſi Médecin, en qui bril-

loit le génie qui fait les découvertes ; MM. Duclos & Bourdelin, habiles Chymistes ; MM. Pecquet & Gayant, savans Anatomistes, & M. Marchand, qui avoit une grande connoissance de la Botanique. Le Ministre joignit à ces Géomètres & à ces Physiciens consommés, de jeunes gens propres à les aider dans leurs travaux. Ce furent MM. Niquet, Couplet, Richer, Pivert, de la Voye. Peu de mois auparavant, M. Duhamel, Prêtre, avoit été choisi pour être Secrétaire de cette Académie, comme étant d'une assez vaste érudition pour entendre les différentes Langues de tant de savans hommes, & recueillir tout ce qui sortiroit de leur bouche. Il semble que l'ordre dans lequel se forma l'Académie des Sciences, représente celui que les Sciences même doivent garder entr'elles ; les Mathématiciens furent les premiers, & les Physiciens vinrent ensuite.

Le Roi, pour assurer aux Académiciens le repos & le loisir dont ils avoient besoin, leur établit des pensions, que les guerres même n'ont jamais fait cesser ; en quoi sa bonté pour l'Académie des Sciences a surpassé celle du Cardinal de Richelieu pour l'Académie Françoise, qui lui étoit néanmoins si chère, & celle

de

de Charles II, Roi d'Angleterre, pour la Société Royale de Londres.

Le Roi voulut même qu'il y eût toujours un fonds pour les expériences, si nécessaires dans toute la Physique, & dont la dépense est quelquefois au-dessus des forces du Physicien. La Chymie la plus raisonnable n'opère qu'avec assez de frais, & les Mathématiques même, hormis la Géométrie pure & l'Algèbre, demandent un grand attirail d'instrumens, faits avec un extrême soin. D'ailleurs il se propose quelquefois de nouvelles inventions, que leurs Auteurs, séduits par le charme de la production, ont rendu si spécieuses, qu'à peine en peut-on appercevoir les inconvéniens ou les impossibilités; & il est de l'intérêt public qu'il y ait une Compagnie toujours en état de les examiner & d'en faire l'épreuve, après quoi les défauts seront découverts, & peut-être même réparés.

Le 22 Décembre, les Mathématiciens & les Physiciens que nous avons nommés, s'assemblèrent pour la première fois à la Bibliothèque du Roi. M. de Carcavy leur exposa le dessein qu'avoit le Roi d'avancer & de favoriser les Sciences, & ce qu'il attendoit d'eux pour l'utilité publique, & pour la gloire de son règne.

On mit d'abord en délibération si les deux Sociétés des Géomètres & des Physiciens demeureroient séparées, ou si elles n'en feroient qu'une. Presque toutes les voix allèrent à les mettre ensemble. La Géométrie & la Physique sont trop unies par elles-mêmes, & trop dépendantes du secours l'une de l'autre. La Géométrie n'a presque aucune utilité, si elle n'est appliquée à la Physique; & la Physique n'a de solidité qu'autant qu'elle est fondée sur la Géométrie. Il faut que les subtiles spéculations de l'une prennent un corps, pour ainsi dire, en se liant avec les expériences de l'autre; & que les expériences naturellement bornées à des cas particuliers, prennent, par le moyen de la spéculation, un esprit universel, & se changent en principes. En un mot, si toute la nature consiste dans les combinaisons innombrables des figures & des mouvemens, la Géométrie, qui seule peut calculer des mouvemens & déterminer des figures, devient indispensablement nécessaire à la Physique; & c'est ce qui paroît visiblement dans les systêmes des corps célestes, dans les loix du mouvement, dans la chûte accélérée des corps pesans, dans les réflexions & les réfractions de la lumière, dans l'équi-

libre des liqueurs, dans la méchanique des organes des animaux; enfin dans toutes les matières de Physique, qui sont susceptibles de précision; car pour celles qu'on ne peut amener à ce degré de clarté, comme les fermentations des liqueurs, les maladies des animaux, &c. ce n'est pas que la même Géométrie n'y domine, mais c'est qu'elle y devient obscure & presque impénétrable par la trop grande complication des mouvemens & des figures. Les plus grands Physiciens de notre siècle, Galilée, Descartes, Gassendi, le P. Fabry, ont été aussi de grands Géomètres; & sans doute une des principales causes qui avoit si long-temps empêché la Physique de rien produire que des *termes*, c'est qu'on l'avoit séparée de la Géométrie.

Cependant pour mettre quelque distinction entre ces deux Sciences, il fut arrêté que les Mercredis on traiteroit des Mathématiques, & que les Samedis appartiendroient à la Physique.

Il fut résolu aussi que l'on ne réveleroit rien de ce qui se diroit dans l'Académie, à moins que la Compagnie n'y consentît. Mais comme il est difficile que dans un assez grand nombre d'Académiciens, il n'y ait quelqu'un qui confie

à quelque ami des vues ou des découvertes nouvelles qui auront été proposées dans l'assemblée, il est arrivé assez souvent que ce qui avoit été trouvé par l'Académie, & gardé pour être publié dans un certain temps, lui a été enlevé par des Etrangers qui s'en sont fait honneur. Car quelquefois, à des gens versés dans certaine matière, il ne faut qu'un mot pour leur faire comprendre toute la finesse d'une invention, & peut-être ensuite la pousseront-ils plus loin que les premiers Auteurs. C'est ce que fit Galilée à l'égard des lunettes. On lui apprit qu'un Hollandois, qui ne savoit point de Mathématiques, ajustoit de telle sorte deux verres, qu'il voyoit les objets plus grands & plus distincts. Galilée fut suffisamment instruit en apprenant la possibilité d'une chose si nouvelle & si étonnante. Il se mit à chercher, par voie de Mathématique, comment des objets pouvoient paroître plus distincts & plus grands; & enfin le raisonnement lui fit trouver ce que le hasard seul avoit donné aux Hollandois. Aussi-tôt se découvrirent à ses yeux les satellites de Jupiter, les taches du Soleil, les phases de Vénus, cette innombrable multitude de petites étoiles qui font la voie

lactée; & il ne s'en est pas fallu beaucoup que le même qui a trouvé les lunettes, n'ait fait le miracle de les porter à leur dernière perfection. Le télescope dont Galilée s'est servi, est conservé dans le cabinet de l'Académie, à qui un savant Italien en a fait présent.

Ce n'est pas qu'il importe extrêmement au Public de savoir qui est l'Auteur d'une nouvelle invention, pourvu qu'elle soit utile ; mais comme il lui importe qu'il y ait des inventions nouvelles, il en faut conserver la gloire à leurs Auteurs, qui sont excités au travail par cette récompense.

Rien ne peut plus contribuer à l'avancement des Sciences, que l'émulation entre les Savans, mais renfermée dans de certaines bornes. C'est pourquoi l'on convint de donner aux conférences Académiques, une forme bien différente des exercices publics de Philosophie, où il n'est pas question d'éclaircir la vérité, mais seulement de n'être pas réduit à se taire. Ici l'on voulut que tout fût simple, tranquille, sans ostentation d'esprit ni de science ; que personne ne se crût engagé à avoir raison, & que l'on fût toujours en état de céder sans honte ; sur-tout qu'aucun systême ne dominât dans l'Aca-

démie à l'exclusion des autres, & qu'on laissât toujours toutes les portes ouvertes à la vérité.

Enfin il fut résolu dans l'Académie que l'on examineroit avec soin les Livres, ou de Mathématique, ou de Physique, qui paroîtroient au jour, & que l'on feroit toutes les expériences considérables qui y seroient rapportées; ce que l'on jugea devoir être d'une grande utilité, sur-tout dans la Chymie & dans l'Anatomie, qui sont de toutes les parties de la Physique les plus fécondes en découvertes, & celles aussi dont les découvertes veulent être examinées de plus près.



PRÉFACE

DE L'ANALYSE DES INFINIMENT PETITS

De M. le Marquis DE L'HÔPITAL.

L'ANALYSE qu'on explique dans cet Ouvrage, ſuppoſe la commune ; mais elle en eſt fort différente. L'analyſe ordinaire ne traite que des grandeurs finies; celle-ci pénètre juſques dans l'infini même. Elle compare les différences infiniment petites de grandeurs finies, elle découvre les rapports de ces différences; & par-là elle fait connoître ceux des grandeurs finies, qui, comparées avec ces infiniment petits, ſont comme autant d'infinies. On peut même dire que cette analyſe s'étend au-delà de l'infini: car elle ne ſe borne pas aux différences infiniment petites; mais elle découvre les rapports des différences de ces différences, ceux encore des différences troiſièmes, quatrièmes, & ainſi

de ſuite, ſans trouver jamais de terme qui la puiſſe arrêter : de ſorte qu'elle n'embraſſe pas ſeulement l'infini, mais l'infini de l'infini, ou une infinité d'infinis.

Une analyſe de cette nature pouvoit ſeulement nous conduire juſqu'aux véritables principes des lignes courbes. Car les courbes n'étant que des poligones d'une infinité de côtés, & ne différant entr'elles que par la différence des angles que ces côtés infiniment petits font entr'eux, il n'appartient qu'à l'analyſe des infiniment petits de déterminer la poſition de ces côtés pour avoir la courbure qu'ils forment, c'eſt-à-dire, les tangentes de ces courbes, leurs perpendiculaires, leurs points d'inflexion ou de rebrouſſement, les rayons qui s'y réfléchiſſent, ceux qui s'y rompent, &c.

Les poligones inſcrits ou circonſcrits aux courbes, qui, par la multiplication infinie de leurs côtés, ſe confondent enfin avec elles, ont été pris de tout temps pour les courbes même. Mais on en étoit demeuré là : ce n'eſt que depuis la découverte de l'analyſe dont il s'agit ici, que l'on a bien ſenti l'étendue & la fécondité de cette idée.

Ce que nous avons des Anciens ſur

ces matières, principalement d'Archimède, est assurément digne d'admiration. Mais outre qu'ils n'ont touché qu'à fort peu de courbes, qu'ils n'y ont même touché que légèrement, ce ne sont presque par-tout que des propositions particulières & sans ordre, qui ne font appercevoir aucune méthode régulière & suivie. Ce n'est pas cependant qu'on leur en puisse faire un reproche légitime : ils ont eu besoin d'une extrême force de génie (1) pour percer à travers de tant d'obscurités, & pour entrer les premiers dans des pays entièrement inconnus. S'ils n'ont pas été loin, s'ils ont marché par de longs circuits; du moins, quoi qu'en dise Viette (2), ils ne se sont point égarés; & plus les chemins qu'ils ont tenus étoient difficiles & épineux, plus ils sont admirables de ne s'y être pas perdus. En un mot, il ne paroît pas que les Anciens en aient pu faire davantage pour leur temps; ils ont fait ce que nos bons esprits auroient fait en leur place; & s'ils étoient à la nôtre, il est à croire qu'ils auroient les mêmes vues que nous. Tout

(1) *Bullialdus, Præf. de lineis spiralibus.*
(2) *Supplem. Geomet.*

cela eſt une ſuite de l'égalité naturelle des eſprits & de la ſucceſſion néceſſaire des découvertes.

Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que les Anciens n'aient pas été plus loin : mais on ne ſauroit aſſez s'étonner que de grands Hommes, & ſans doute d'auſſi grands Hommes que les Anciens, en ſoient ſi long-temps demeurés-là ; & que par une admiration preſque ſuperſtitieuſe pour leurs Ouvrages, ils ſe ſoient contentés de les lire & de les commenter, ſans ſe permettre d'autre uſage de leurs lumières, que ce qu'il en falloit pour les ſuivre ; ſans oſer commettre le crime de penſer quelquefois par eux-mêmes, & de porter leurs vues au-delà de ce que les Anciens avoient découvert. De cette manière, bien des gens travailloient, ils écrivoient ; les Livres ſe multiplioient, & cependant rien n'avançoit : tous les travaux de pluſieurs ſiècles n'ont abouti qu'à remplir le monde de reſpectueux Commentaires, & de Traductions répétées d'originaux ſouvent aſſez mépriſables.

Tel fut l'état des Mathématiques, & ſur-tout de la Philoſophie, juſqu'à M. Deſcartes. Ce grand Homme, pouſſé par ſon génie & par la ſupériorité qu'il

se sentoit, quitta les Anciens pour ne suivre que cette même raison que les Anciens avoient suivie; & cette heureuse hardiesse, qui fut traitée de révolte, nous valut une infinité de vues nouvelles & utiles sur la Physique & sur la Géométrie. Alors on ouvrit les yeux, & l'on s'avisa de penser.

Pour ne parler que des Mathématiques, dont il est seulement ici question, M. Descartes commença où les Anciens avoient fini, & il débuta par la solution d'un problême où Pappus (1) dit qu'ils étoient tous demeurés. On sait jusqu'où il a porté l'analyse & la Géométrie, & combien l'alliage qu'il en a fait rend facile la solution d'une infinité de problêmes qui paroissoient impénétrables avant lui. Mais comme il s'appliquoit principalement à la résolution des égalités, il ne fit d'attention aux courbes qu'autant qu'elles lui pouvoient servir à en trouver les racines; de sorte que l'analyse ordinaire lui suffisant pour cela, il ne s'avisa point d'en chercher d'autre. Il n'a pourtant pas laissé de s'en servir heureusement dans la recherche des tangentes; & la méthode qu'il découvrit

(1) *Collect. Mathem. lib. 7. initio.*

pour cela lui parut si belle, qu'il ne fit point de difficulté de dire que (1) *ce problême étoit le plus utile & le plus général, non-seulement qu'il sût, mais même qu'il eût jamais désiré de savoir en Géométrie.*

Comme la Géométrie de M. Descartes avoit mis la construction des problêmes par la résolution des égalités fort à la mode, & qu'elle avoit donné de grandes ouvertures pour cela, la plupart des Géomètres s'y appliquèrent; ils y firent aussi de nouvelles découvertes qui s'augmentent & se perfectionnent encore tous les jours.

Pour M. Pascal, il tourna ses vues de tout un autre côté: il examina les courbes en elles-mêmes, & sous la forme de poligones; il rechercha les longueurs de quelques-unes, l'espace qu'elles renferment, le solide que ces espaces décrivent, les centres de gravité des unes & des autres, &c. Et par la considération seule de leurs élémens, c'est-à-dire, des infiniment petits, il découvrit des méthodes générales, & d'autant plus surprenantes, qu'il ne paroît y être arrivé qu'à force de tête & sans analyse.

(1) *Geomet. lib.* 2.

Peu de temps après la publication de la méthode de M. Descartes pour les tangentes, M. de Fermat en trouva aussi une que M. Descartes (1) a enfin avoué lui-même être plus simple, en bien des rencontres, que la sienne. Il est pourtant vrai qu'elle n'étoit pas encore aussi simple que M. Barrow l'a rendue depuis, en considérant de plus près la nature des poligones, qui présentent naturellement à l'esprit un petit triangle fait d'une particule de courbe, comprise entre deux appliquées infiniment proches, de la différence de ces deux appliquées, & de celle des coupées correspondantes; & ce triangle est semblable à celui qui se doit former de la tangente, de l'appliquée, & de la soutangente: de sorte que par une simple analogie, cette dernière méthode épargne tout le calcul que demande celle de M. Descartes, & que cette méthode elle-même demandoit auparavant.

M. Barrow (2) n'en demeura pas là; il inventa aussi une espèce de calcul propre à cette méthode: mais il lui falloit, aussi-bien que dans celle de

(1) Lett. 71, tom. 3.
(2) *Lect. Geomet. p.* 80.

M. Descartes, ôter les fractions, & faire évanouir tous les signes radicaux pour s'en servir.

Au défaut de ce calcul, est survenu celui du célèbre M. Leibnitz (1), & ce savant Géomètre a commencé où M. Barrow & les autres avoient fini. Son calcul l'a mené dans des pays jusqu'ici inconnus, & il y a fait des découvertes qui font l'étonnement des plus habiles Mathématiciens de l'Europe. MM. Bernoulli ont été les premiers qui se sont apperçus de la beauté de ce calcul : ils l'ont porté à un point qui les a mis en état de surmonter des difficultés qu'on n'auroit jamais osé tenter auparavant.

L'étendue de ce calcul est immense : il convient aux courbes méchaniques, comme aux géométriques; les signes radicaux lui sont indifférens, & même souvent commodes ; il s'étend à tant d'indéterminées qu'on voudra ; la comparaison des infiniment petits de tous les genres lui est également facile. Et de-là naissent une infinité de découvertes surprenantes par rapport aux tangentes tant courbes que droites, aux questions *de maximis & minimis*, aux points d'infle-

(1) *Acta Erud. Lips. ann.* 1684, *p.* 467.

xion & de rebrouſſement des courbes, aux développées, aux cauſtiques par réflexion ou par réfraction, &c. comme on le verra dans cet Ouvrage.

Je le diviſe en dix ſections. La première contient les principes du calcul des différences. La ſeconde fait voir de quelle manière l'on s'en doit ſervir pour trouver les tangentes de toutes ſortes de courbes, quelque nombre d'indéterminées qu'il y ait dans l'équation qui les exprime, quoique M. Craige (1) n'ait pas cru qu'il pût s'étendre juſqu'aux courbes méchaniques ou tranſcendantes. La troiſième, comment il ſert à réſoudre toutes les queſtions *de maximis & minimis*. La quatrième, comment il donne les points d'inflexion & de rebrouſſement des courbes. La cinquième en découvre l'uſage pour trouver les développées de M. Huguens dans toutes ſortes de courbes. La ſixième & la ſeptième font voir comment il donne les cauſtiques, tant par réflexion que par réfraction, dont l'illuſtre M. *Tſchirnhaus* eſt l'inventeur, & pour toutes ſortes de courbes encote. La huitième en fait

(1) *De figurarum curvilinearum quadraturis*, part. 2.

voir encore l'usage pour trouver les points des lignes courbes qui touchent une infinité de lignes données de position, droites ou courbes. La neuvième contient la solution de quelques problêmes qui dépendent des découvertes précédentes. Et la dixième consiste dans une nouvelle manière de se servir du calcul des différences pour les courbes géométriques : d'où l'on déduit la méthode de MM. Descartes & Hudde, laquelle ne convient qu'à ces sortes de courbes.

Il est à remarquer que dans les sections 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, il n'y a que très-peu de propositions ; mais elles sont toutes générales, & comme autant de méthodes dont il est aisé de faire l'application à tant de propositions particulières qu'on voudra : je la fais seulement sur quelques exemples choisis, persuadé qu'en fait de Mathématique, il n'y a à profiter que dans les méthodes, & que les Livres qui ne consistent qu'en détails ou en propositions particulières, ne sont bons qu'à faire perdre du temps à ceux qui les font & à ceux qui les lisent. Aussi n'ai-je ajouté les problêmes de la section neuvième, que parce qu'ils passent pour curieux, & qu'ils sont très-universels.

universels. Dans la dixième section, ce ne sont encore que des méthodes que le calcul des différences donne à la manière de MM. Descartes & Hudde; & si elles sont si limitées, on voit par toutes les précédentes que ce n'est pas un défaut de ce calcul, mais de la méthode Cartésienne à laquelle on l'assujettit. Au contraire, rien ne prouve mieux l'usage immense de ce calcul, que toute cette variété de méthodes; & pour peu d'attention qu'on y fasse, l'on verra qu'il tire tout ce qu'on peut tirer de celle de MM. Descartes & Hudde; & que la preuve universelle qu'il donne de l'usage qu'on y fait des progressions arithmétiques, ne laisse plus rien à souhaiter pour l'infaillibilité de cette dernière méthode.

J'avois dessein d'y ajouter encore une section, pour faire sentir aussi le merveilleux usage de ce calcul dans la Physique, jusqu'à quel point de précision il la peut porter, & combien les Méchaniques en peuvent tirer d'utilité; mais une maladie m'en a empêché: le Public n'y perdra pourtant rien, & il l'aura quelque jour, même avec usure.

Dans tout cela, il n'y a encore que la première partie du calcul de M. Leibnitz,

laquelle consiste à descendre des grandeurs entières à leurs différences infiniment petites, & à comparer entr'eux ces infiniment petits, de quelque genre qu'ils soient : c'est ce qu'on appelle calcul differenciel. Pour l'autre partie, qu'on appelle calcul intégral, & qui consiste à remonter de ces infiniment petits aux grandeurs & aux tous dont ils sont les différences, c'est-à-dire, à en trouver les sommes, j'avois aussi dessein de le donner. Mais M. Leibnitz m'ayant écrit qu'il y travailloit dans un Traité qu'il intitule *de Scientiâ Infiniti*, je n'ai eu garde de priver le Public d'un si bel Ouvrage, qui doit renfermer tout ce qu'il y a de plus curieux pour la méthode inverse des tangentes, pour les rectifications des courbes, pour la quadrature des espaces qu'elles renferment, pour celle des surfaces des corps qu'elles décrivent, pour la dimension de ces corps, pour la découverte des centres de gravité, &c. Je ne rends même ceci public, que parce qu'il m'en a prié par ses lettres, & que je le crois nécessaire pour préparer les esprits à comprendre tout ce qu'on pourra découvrir dans la suite sur ces matières.

Au reste, je reconnois devoir beau-

coup aux lumières de MM. Bernoulli, ſur-tout à celles du jeune, préſentement Profeſſeur à Groningue; je me ſuis ſervi ſans façon de leurs découvertes & de celles de M. Leibnitz. C'eſt pourquoi je conſens qu'ils en revendiquent tout ce qu'il leur plaira, me contentant de ce qu'ils voudront bien me laiſſer.

C'eſt encore une juſtice due au ſavant M. Newton, & que M. Leibnitz (1) lui a rendue lui-même, qu'il avoit auſſi trouvé quelque choſe de ſemblable au calcul différenciel, comme il paroît par l'excellent Livre intitulé : *Philoſophiæ naturalis principia Mathematica*, qu'il nous donna en 1687, lequel eſt preſque tout de ce calcul. Mais la caractériſtique de M. Leibnitz rend le ſien beaucoup plus facile & plus expéditif, outre qu'elle eſt d'un ſecours merveilleux en bien des rencontres.

Comme l'on imprimoit la dernière feuille de ce Traité, le Livre de M. *Nieuwentiit* m'eſt tombé entre les mains. Son titre, *Analyſis Infinitorum*, m'a donné la curioſité de le parcourir : mais j'ai trouvé qu'il étoit fort différent de celui-ci; car outre que cet Auteur ne ſe ſert

(1) Journal des Savans du 30 Août 1694.

point de la caractériſtique de M. Leibnitz, il rejette abſolument les différences ſecondes, troiſièmes, &c. Comme j'ai bâti la meilleure partie de cet Ouvrage ſur ce fondement, je me croirois obligé de répondre à ſes objections, & de faire voir combien elles ſont peu ſolides, ſi M. Leibnitz n'y avoit déja pleinement ſatisfait dans les actes de Leipſick (1). D'ailleurs les deux demandes ou ſuppoſitions que j'ai faites au commencement de ce Traité, & ſur leſquelles ſeules il eſt appuyé, me paroiſſent ſi évidentes, que je ne crois pas qu'elles puiſſent laiſſer aucun doute dans l'eſprit des Lecteurs attentifs. Je les aurois même pu démontrer facilement à la manière des Anciens, ſi je ne me fuſſe propoſé d'être court ſur les choſes qui ſont déja connues, & de m'attacher principalement à celles qui ſont nouvelles.

---

(1) *Acta Erud. ann.* 1695, *p.* 310 & 369.

PRÉFACE

DES ÉLÉMENS DE LA GÉOMÉTRIE DE L'INFINI.

Les premiers Géomètres n'avoient encore fait que très-peu de chemin, lorſqu'ils s'apperçurent que le côté d'un quarré & ſa diagonale étoient incommenſurables, c'eſt-à-dire, que quelque grandeur que l'on pût prendre pour être la meſure exacte de l'une de ces deux lignes, elle ne pouvoit jamais être la meſure exacte de l'autre. De-là naiſſoient les nombres incommenſurables ou irrationels, qui ſe trouvoient en une quantité ſans comparaiſon plus grande que les nombres rationels & ordinaires; & parce qu'on voyoit bien qu'ils étoient d'une nature particulière, mais abſolument inconnue, les Anciens les évitoient avec beaucoup d'art dans la ſolution des problêmes, & ne les y admettoient

point. Cependant on les reçoit aujourd'hui ſans difficulté, & les ſolutions qu'ils fourniſſent ſont parfaitement légitimes. Ce n'eſt pas qu'on les connoiſſe mieux: mais on s'eſt familiariſé avec eux à force d'en rencontrer; ils ont vaincu par leur foule, & par leur opiniâtreté à ſe préſenter preſque par-tout.

Je crois avoir prouvé dans ce Livre, que les nombres irrationels ne le ſont que parce que l'infini entre néceſſairement dans leur nature; mais comme la manière dont il y entre n'eſt nullement apparente, & qu'elle n'avoit point été apperçue, c'étoit l'infini que l'on rencontroit dès la naiſſance de la Géométrie, ſi déguiſé & ſi enveloppé, qu'on n'en avoit aucun ſoupçon.

Les Anciens ont vu que dans l'angle de contingence, formé par la circonférence d'un cercle, & par ſa tangente, il ne pouvoit paſſer aucune ligne droite qui le diviſât. C'eſt-là un angle infiniment petit, & l'infini commence à s'y découvrir un peu, au lieu qu'il ne ſe découvroit nullement dans les incommenſurables. Auſſi l'angle de contingence étoit une merveille incompréhenſible, & l'on n'eût pas pu expliquer comment aucune ligne droite n'y pou-

vant paſſer, il y paſſoit tant de circonférences circulaires qu'on vouloit, toujours plus grandes que la première. Archimède n'a trouvé le rapport approché du diamètre du cercle à la circonférence, qu'en prenant l'idée du cercle confondu avec un poligone d'une infinité de côtés, & ce rare génie perçoit déja dans l'abîme de l'Infini.

En dernier lieu, les Anciens ſont venus à connoître l'hyperbole & ſes aſymptotes, c'eſt-à-dire, des lignes qui, prolongées à l'infini, & s'approchant toujours l'une de l'autre, ne peuvent jamais ſe rencontrer, & de plus des eſpaces actuellement infinis. Voilà l'infini plus déclaré, à meſure que la Géométrie avançoit davantage, & le voilà accompagné de nouvelles merveilles.

On en demeura là, ou plutôt on vint à oublier & à ignorer tout pendant la longue barbarie qui régna en Europe. Au renouvellement des Sciences, ceux qui eurent le courage de vouloir être Géomètres, étudièrent les Géomètres Grecs qui reſtoient, les Traductions qu'on en fit, les Commentaires. C'étoit être aſſez habile que de les entendre & de les ſuivre, embarraſſés & épineux comme ils ſont, & l'on ne crut pas

d'abord qu'il fût possible d'aller par d'autres routes, & moins encore d'aller plus loin. Un peu de préjugé ne pouvoit manquer de se mêler au respect légitime qu'on leur devoit. Ce qu'ils avoient admis de l'infini, on n'eut pas de peine à l'admettre présenté par les Maîtres: mais on l'admettoit en quelque manière par force, parce qu'on y étoit conduit par des guides révérés, aussi-bien que par la suite nécessaire des démonstrations; & quand on y étoit arrivé, on s'arrêtoit avec une espèce d'effroi & de sainte horreur. On n'eût pas eu l'audace de faire un pas de plus. On regardoit l'infini comme un mystère qu'il falloit respecter, & qu'il n'étoit pas permis d'approfondir. Il est vrai que cette timidité étoit fort excusable, par l'extrême disproportion que l'esprit humain sent toujours entre lui & un si grand objet.

Bonaventure Cavallerius, Religieux Italien, de l'Ordre des Jésuites, est le premier qui, dans sa *Géométrie des Indivisibles*, imprimée à Bologne en 1635, Ouvrage original & très-ingénieux, ait fondé volontairement & par choix tout un systême géométrique sur les idées de l'infini. Il considère les plans comme formés par des sommes infinies de lignes, qu'il

qu'il appelle des quantités indivisibles, les solides par des sommes infinies de plans pareillement indivisibles; & les rapports de ces sommes infinies ou de lignes, ou de plans, sont nécessairement les mêmes que ceux des plans ou des solides; fondement de toute sa nouvelle théorie. Ce n'est pas qu'effrayé lui-même de l'infini, ou craignant d'effrayer ses Lecteurs, il ne le dissimule autant qu'il peut; il le masque le plus souvent sous le nom d'*indéfini*, terme plus doux en apparence, mais qui, bien entendu, ou ne signifie que la même chose, ou ne signifie rien. Il voit que son systême le jette indispensablement dans des infinis plus grands les uns que les autres; difficulté à laquelle on ne croit pas, dit-il, *que les armes même d'Achille puissent résister.* Aussi se repose-t-il sur le fait évidemment constant, & il traite l'objection de *Nœud Gordien qu'il laisse à quelqu'Alexandre.*

Du reste, il ne propose ses vues qu'avec la modestie & les ménagemens nécessaires à la vérité, qui a le malheur d'être nouvelle; il semble demander pardon aux Géomètres d'avoir mis leur science dans un plus grand jour, & d'en avoir augmenté l'étendue. Il fait valoir

l'accord parfait de ſes concluſions avec celles qui étoient déja reçues de tout le monde, & par conſéquent tout ce que les mêmes principes lui ont produit de nouveau, doit être également vrai. On s'en perſuade encore par un certain ordre naturel, par une liaiſon facile qui ſe trouve entre les propoſitions anciennes & les nouvelles; car telle eſt la nature des vérités, qu'elles ſont toujours prêtes à recevoir parmi elles d'autres vérités, & leur laiſſent, pour ainſi dire, des places qu'elles n'ont qu'à venir prendre.

La Géométrie de Cavallerius ſubit le ſort des nouveautés les plus dignes de l'approbation du Public, & même les plus deſtinées à l'emporter avec le temps; de grands Géomètres l'attaquèrent, de grands Géomètres l'adoptèrent ou la défendirent: mais enfin c'eſt là la première fois que l'infini ait paru dans la Géométrie en forme ſyſtématique, & dominant ſur toute une grande & vaſte théorie, quoiqu'encore extrêmement enveloppé.

M. de Roberval, dans une Lettre écrite à Torricelli, aſſure que cinq ans avant que le Livre de Cavallerius parût, il avoit trouvé la même méthode des indiviſibles, qu'il appelle la *Science de*

l'Infini, promettant cependant de n'employer guères une expression si hardie. *C'étoit*, dit-il, *en observant de près la marche d'Archimède, qu'il étoit arrivé à cette sublime & merveilleuse science ; il la cachoit par une vanité de jeune homme, qui vouloit se réserver un secret de résoudre avec facilité les questions les plus difficiles, & s'attirer par-là de l'admiration, ce qui lui avoit réussi : mais il lui étoit arrivé le malheur, que tandis qu'il s'amusoit à se parer de quelques grains d'or tirés d'une mine inconnue, un autre étoit venu qui avoit découvert la mine à tout le monde. Il ne vouloit pourtant pas tomber dans le ridicule de revendiquer les Indivisibles ; il reconnoissoit nettement que l'acte public de la prise de possession, décidoit absolument pour Cavallerius ;* tant la fortune a de pouvoir sur tout ce qui s'appelle gloire, & tant il est nécessaire de se soumettre à ce pouvoir, tout illégitime qu'il pourroit paroître. Le *Traité des Indivisibles*, qu'avoit fait M. de Roberval, a été imprimé après sa mort avec différens Ouvrages d'autres Académiciens en 1693.

Je ne prends que les principaux points de cette petite histoire de l'Infini. Le plus grand effet, & en même temps la plus forte preuve du mérite de la

Géométrie des Indivisibles, fut de tourner de ce côté-là les vues de M. Wallis, grand Géomètre Anglois, & de lui donner lieu de faire son *Arithmétique des Infinis*, qui parut en 1655. L'Anglois, plus hardi que l'Italien, soit par le génie de sa Nation, soit parce qu'il venoit après l'Italien, dont la méthode commençoit à s'établir, produit dans tout son Ouvrage, sans marquer aucune crainte, sans user de précaution, des séries ou suites infinies de nombres, & détermine les rapports de leurs sommes, d'où dépendent non-seulement des rapports de plans & de solides que Cavallerius avoit donnés, mais encore des quadratures & des rectifications de courbes, qui n'entroient pas dans la théorie de Cavallerius. Wallis dit qu'*il commence où Cavallerius avoit fini*, & il est certain qu'il va beaucoup plus loin, & qu'il pouvoit même, ainsi qu'il en avertit, aller encore au-delà. A mesure que l'audace de manier l'Infini croissoit, la Géométrie reculoit de plus en plus ses anciennes limites.

Dans l'espace de quelques quarante années, à compter, si l'on veut, depuis Cavallerius, toutes les spéculations de Géométrie devenant toujours plus élevées, aboutissoient à quelque chose de

commun, dont peut-être on ne s'appercevoit pas encore. Descartes, par sa fameuse règle des tangentes; Fermat, par celle des *maxima & minima*; Pascal, par la considération des élémens des courbes; Barrow, par son petit triangle différenciel, dont l'usage ne finira jamais; Mercator, par son art de former des suites infinies d'une autre espèce que celles de Wallis; tous ces grands Hommes, chacun en suivant sa route particulière, se trouvoient conduits ou à l'Infini, ou sur le bord de l'Infini. Il perçoit de toutes parts, il poursuivoit partout les Géomètres, & ne leur laissoit pas la liberté d'échapper.

Il y a un ordre qui règle nos progrès. Chaque connoissance ne se développe qu'après qu'un certain nombre de connoissances précédentes se sont développées, & quand son tour pour éclorre est venu. Cet Infini, qu'on ne pouvoit plus se dispenser de recevoir, sur-tout l'infiniment petit, plus nécessaire encore que son opposé, on ne savoit point l'employer dans un calcul algébrique, sans quoi il avoit très-peu d'usage; & quelle apparence qu'on l'y pût jamais employer? Auroit-on traité l'Infini comme les grandeurs finies? sa nature n'y apportoit-elle

pas un obstacle invincible ? Cependant le terme étoit arrivé, où la Géométrie devoit enfanter le calcul de l'Infini. M. Newton trouva le premier ce merveilleux calcul, M. Leibnitz le publia le premier. Que M. Leibnitz soit inventeur aussi-bien que M. Newton, c'est une question dont nous avons rapporté l'histoire en 1716, & nous ne la répéterons pas ici. Dès que le calcul différenciel eut paru, MM. Bernoulli, M. le Marquis de l'Hôpital, M. Varignon, tous les grands Géomètres entrèrent avec ardeur dans les routes qui venoient d'être ouvertes, & y marchèrent à pas de géant. L'Infini éleva tout à une sublimité, & en même temps amena tout à une facilité, dont on n'eût pas osé auparavant concevoir l'espérance; & c'est là l'époque d'une révolution presque totale arrivée dans la Géométrie.

Cette révolution, quelque heureuse qu'elle fût, a pourtant été accompagnée de quelques troubles. Il y a eu un Géomètre qui, voulant bien recevoir les infiniment petits du premier ordre, rejettoit absolument ceux du second, & de tous les ordres inférieurs, toujours infiniment plus petits les uns que les autres.

Dans l'Académie même des Sciences,

il s'eſt élevé quelques conteſtations ſur ce ſyſtême, & nous n'en avons pas caché l'hiſtoire au Public.

Il y a plus : M. Leibnitz, comme nous l'avons avoué dans ſon éloge, paroît avoir un peu chancelé. Il ſemble qu'il ſe fût relâché juſqu'au point de réduire les Infinis de différens ordres à n'être que des *Incomparables*, dans le ſens qu'un grain de ſable ſeroit incomparable au globe de la Terre, ou ce globe à un globe dont la diſtance du ſoleil à Sirius ſeroit le rayon, ce qui ruineroit l'exactitude géométrique des calculs ; & de quel poids ne doit pas être l'autorité de l'inventeur contre l'invention ?

Malgré tout cela, l'Infini a triomphé, & s'eſt emparé de toutes les hautes ſpéculations des Géomètres. Les Infinis ou infiniment petits de tous les ordres ſont aujourd'hui également établis ; il n'y a plus deux partis dans l'Académie ; & ſi M. Leibnitz a chancelé, on ſe fie plus aux lumières qu'on tient de lui, qu'à ſon autorité même.

Il faut convenir cependant que toute cette matière eſt environnée de ténèbres aſſez épaiſſes ; & de-là vient que quelques-uns de ceux qui embraſſent les idées de l'Infini, ne les prennent pour-

tant que pour des idées de pure supposition sans réalité, dont on ne se sert que pour arriver à des solutions difficiles, qu'on abandonne dès qu'on y est arrivé, & qui ressemblent à des échafaudages qu'on abat aussi-tôt que l'édifice est construit. C'est là une façon de penser mitigée, qui rassure un peu contre la frayeur que l'Infini cause toujours.

Pour dissiper cette frayeur, du moins en partie, je puis faire souvenir les Géomètres d'un Infini qu'ils reçoivent tous sans exception; d'où s'ensuivent nécessairement toutes les idées du systême moderne, & cela sans aucune des restrictions, sans aucun des adoucissemens qu'on peut imaginer.

Tous les Géomètres, anciens & modernes, conviennent que l'espace asymptotique de l'hyperbole est infini, & ils emploient tous ce même terme. Que veulent-ils qu'il signifie? Certainement ils n'entendent pas que cet espace est étendu à l'infini; car ils démontrent que d'autres espaces asymptotiques pareillement étendus à l'infini, ne sont que finis; & il est à remarquer que lorsqu'ils démontrent que ces derniers espaces ne sont que finis, ils n'en peuvent le plus souvent déterminer la grandeur finie,

& que pour cela ils ne les traitent pas même d'indéfinis. Il faut donc que l'efpace hyperbolique foit infini, parce qu'il eft plus grand que tout efpace fini, quel qu'il foit; plus grand, par exemple, que l'aire d'un cercle dont le foleil feroit le centre, & le demi-diamètre la diftance du foleil à Saturne ou à l'étoile de Sirius, &c. Affurément cette vérité démontrée en cent façons, & reconnue de tout le monde, eft bien contraire à ce qu'on jugeroit par les fens, en voyant une hyperbole tracée fur le papier, où il femble qu'au bout d'un très-petit efpace elle fe confond déja avec fon afymptote.

L'efpace hyperbolique eft auffi réellement infini, ou plus grand que tout efpace fini, qu'un efpace parabolique déterminé eft les deux tiers de fon parallélogramme circonfcrit; où feroit la différence de ces deux manières d'être? Il feroit trop puérile de dire que l'un de ces efpaces peut être actuellement tracé, & que l'autre ne le peut. La Géométrie eft toute intellectuelle, indépendante de la defcription actuelle, & de l'exiftence des figures dont elle découvre les propriétés. Tout ce qu'elle conçoit néceffaire eft réel de la réalité qu'elle fup-

pose dans ſon objet. L'infini qu'elle démontre eſt donc auſſi réel que le fini, & l'idée qu'elle en a n'eſt point plus que toutes les autres, une idée de ſuppoſition, qui ne ſoit que commode, & qui doive diſparoître dès qu'on en a fait uſage.

Si l'on conçoit l'eſpace hyperbolique diviſé en parties finies égales, chacune pourra être priſe pour l'unité; il y en aura un nombre infini, & leur nombre ſera égal à cet infini, qui eſt l'eſpace. Or une ſomme quelconque de nombres quelconques ne peut être qu'un nombre. L'Infini eſt donc nombre, & doit être traité comme tel; ce qui prouve encore ſa réalité, puiſqu'il a toute celle des nombres.

Le parallélogramme circonſcrit à l'eſpace aſymptotique hyperbolique, c'eſt-à-dire, le parallélogramme dont un des côtés ſera la première & plus grande ordonnée de l'hyperbole, & l'autre l'aſymptote ou axe infini, ſera viſiblement plus grand & beaucoup plus grand que l'eſpace aſymptotique. Voilà donc un Infini plus grand qu'un autre, & cet Infini je le puis doubler, tripler, &c. en concevant la première ordonnée de l'hyperbole deux fois, trois fois, &c. plus

grande; les Infinis peuvent donc avoir entr'eux les rapports des nombres.

Si enfin je conçois que la première ordonnée de l'hyperbole soit devenue égale à l'asymptote, le parallélogramme circonscrit est un quarré infiniment plus grand que l'espace asymptotique infini, ce qui fait voir & la nécessité & la réalité des différens ordres d'Infini; car dès qu'on en tient deux, on voit assez qu'il n'y a plus de bornes.

Ces différens ordres, dont l'ordre du fini est le premier & le plus bas, sont véritablement *incomparables*; c'est-à-dire, qu'une grandeur de l'un n'est rien par rapport à une grandeur de l'ordre supérieur, non dans le sens qu'un grain de sable ne seroit rien par rapport à un globe dont la distance du soleil à Sirius seroit le rayon, mais dans un sens infiniment plus rigoureux; car ce grain de sable & ce globe sont du même ordre, puisque ce globe n'est certainement pas infini, ou plus grand que toute grandeur finie.

Je ne vois pas qu'on puisse rompre en aucun endroit cette chaîne de conséquences qui naissent si simplement & si naturellement de la propriété incontestable de l'espace hyperbolique; elles naîtroient de même de plusieurs

autres vérités démontrées en Géométrie : & par conséquent ne pas recevoir l'Infini tel qu'on vient de le représenter, & avec toutes ses suites nécessaires, c'est rejetter des démonstrations géométriques ; & qui en rejette une, les doit rejetter toutes.

Mais si la certitude est entière, il semble que l'évidence ne le soit pas ; par exemple, un Infini moindre qu'un autre a beau être démontré, il paroît toujours enfermer une contradiction. Cet Infini moindre est nécessairement limité par rapport au plus grand, & dès qu'il est limité, il n'est plus infini ; mais il faut prendre garde que cette contradiction apparente vient de l'idée d'un autre Infini que celui qu'on a posé.

Nous avons naturellement une certaine idée de l'Infini, comme d'une grandeur sans bornes en tous sens, qui comprend tout, hors de laquelle il n'y a rien. On peut appeller cet Infini *Métaphysique* : mais l'Infini *Géométrique*, c'est-à-dire, celui que la Géométrie considère, & dont elle a besoin dans ses recherches, est fort différent ; c'est seulement une grandeur plus grande que toute grandeur finie, mais non pas plus grande que toute grandeur. Il est visible

que cette définition permet qu'il y ait des Infinis plus petits ou plus grands que d'autres Infinis, & que celle de l'Infini Métaphysique ne le permettroit pas. On n'est donc pas en droit de tirer de l'Infini Métaphysique des objections contre le Géométrique, qui n'est comptable que de ce qu'il renferme dans son idée, & nullement de ce qui n'appartient qu'à l'autre.

Je puis dire encore plus : l'Infini Métaphysique ne peut s'appliquer ni aux nombres, ni à l'étendue; il y devient un pur être de raison, dont la fausse idée ne sert qu'à nous troubler & à nous égarer.

L'Infini Géométrique étant bien entendu, ses principes bien inébranlables, les conséquences bien liées, la plupart des recherches un peu élevées ne laissent pas de nous jetter encore dans des abîmes d'une obscurité profonde, ou tout au moins dans des pays où le jour est extrêmement foible. L'asymptotisme des courbes toujours fort étonnant, quoique fort ordinaire, les espaces asymptotiques que d'assez légères différences rendent finis ou infinis, leurs solides que des espaces infinis donnent finis, & que des espaces finis donnent

infinis, des sommes de suites infinies, qui d'infinies qu'elles étoient, deviennent finies par la seule élévation des suites au quarré, une infinité d'autres merveilles incompréhensibles par elles-mêmes naissent à chaque moment sous les pas des Géomètres, & il semble que la Géométrie, qui se pique d'avoir la clarté en partage, devroit être exempte de merveilles. Quelquefois même des méthodes, quoique finies & ingénieuses, ne donnent aucune idée nette. Je n'ai point vu, par exemple, de Géomètre qui entendît précisément ce que c'est dans la règle des inflexions & des rebroussemens, qu'une différence seconde devenue égale à l'Infini. J'en puis dire autant de la courbure infinie, que l'on démontre telle sans savoir aucunement en quoi elle consiste. Ajouterai-je qu'il semble quelquefois que les Géomètres se fassent honneur de leurs conclusions surprenantes, & qu'ils seroient fâchés qu'elles fussent plus vraisemblables ? Quoi qu'il en soit, il est arrivé dans la haute Géométrie une chose bisarre ; la certitude a nui à la clarté. On tient toujours le fil du calcul, guide infaillible : il n'importe où l'on arrive ; il y falloit arriver, quelques ténèbres qu'on y trouve. De

plus, la gloire a toujours été attachée aux grandes recherches, aux ſolutions des problêmes difficiles, & non à l'éclairciſſement des idées.

J'ai cru que cet éclairciſſement, négligé par les habiles Géomètres, pourroit être utile à la Géométrie; on n'en marchera pas plus ſûrement, mais on verra plus clair autour de ſoi : avec le fil qu'on avoit dans des labyrinthes ſombres, on aura un flambeau dont la lueur ne ſauroit être ſi petite, qu'elle ne ſoit toujours de quelque uſage; & même ſi cette petite lueur que je préſente n'eſt pas fauſſe, rien n'empêchera qu'on ne l'augmente beaucoup.

J'avoue qu'on peut me reprocher qu'au lieu d'éclaircir l'Infini, j'y porte une obſcurité nouvelle, un paradoxe inoui, qui eſt expoſé dans la Section III, & qui enſuite ſe retrouve ſouvent dans tout l'Ouvrage : mais ſi ce paradoxe eſt vrai, s'il ſuit néceſſairement de la nature de l'Infini, je la fais mieux connoître, j'en fais mieux connoître les propriétés, qui, quoiqu'obſcures, ſont la ſource de tout ce que le calcul nous donne de plus étonnant ; on arrivera aux plus grandes merveilles bien préparé, & ſans cette eſpèce de ſurpriſe,

qui, dans le fond, n'eſt point honorable à une vraie ſcience. C'eſt toujours un degré de lumière, que de voir ſûrement à quel principe, fût-il peu connu, tiennent certains effets. Ainſi, quand les Phyſiciens ont demandé comment ſe fait la génération perpétuelle des plantes & des animaux, qui ſont des corps d'une organiſation ſi admirable & ſi conſtante, ceux qui ont dit que ces corps ſont déja tout formés de la main du Souverain Etre dans les graines ou dans les œufs, & qu'ils ne font que ſe développer, ont apporté dans la Phyſique une connoiſſance nouvelle & utile, accompagnée qu'elle eſt de difficultés embarraſſantes; elles ne font pas abandonner le principe, & on ſe contente d'admirer. Je remarquerai en paſſant que, dans cet exemple même, la principale difficulté vient de l'Infini.

Ceux qui ont le plus traité l'Infini géométrique, ne l'ont fait juſqu'à préſent qu'avec un reſte de timidité, qui les a empêchés de l'approfondir autant qu'ils le pouvoient. Il m'a ſemblé qu'au point où l'on en étoit venu, cette timidité n'étoit plus guères de ſaiſon, & que ma témérité ſeroit excuſable, ſi je tâchois d'avancer encore de quelques pas,

pas, pourvu que je ſuiviſſe exactement les routes déja ouvertes. Il s'eſt offert à moi une infinité de nouveaux Infinis ignorés, & cependant importans; & en général l'Infini s'étend beaucoup plus qu'il ne faiſoit ſur toute la Géométrie, ne fût-ce que par cette ſeule raiſon que c'eſt lui qui fait les incommenſurables, dont le nombre eſt infiniment plus grand que celui des commenſurables. On rapporte qu'il y a dans les Pays-Bas de grandes étendues de terres qui ont été couvertes par la mer, & dont il ne reſte que quelques pointes de clochers éparſes çà & là, qui ſortent de l'eau. C'eſt ainſi à-peu-près que l'océan de l'Infini a abîmé tous les nombres & toutes les grandeurs, dont il ne reſte que les commenſurables que nous puiſſions connoître parfaitement. M. Huguens, qui étoit du moins autant homme d'eſprit que grand Géomètre, a dit en quelques endroits de ſon *Coſmotheoros*, qu'*il ſoupçonnoit que tout notre calcul ne rouloit que ſur les commencemens des ſuites des nombres*. M. Wallis a cru auſſi que tous nos ſignes radicaux ne ſuffiroient pas pour exprimer certains nombres qu'il entrevoyoit, plus ſinguliers & plus incommenſurables que les incom-

menſurables ordinaires. Il y a bien de l'apparence qu'il entreroit de l'infini dans ces nombres de M. Wallis.

Quand une ſcience, telle que la Géométrie, ne fait que de naître, on ne peut guères attraper que des vérités diſperſées qui ne ſe tiennent point, & on les prouve chacune à part comme l'on peut, & preſque toujours avec beaucoup d'embarras. Mais quand un certain nombre de ces vérités déſunies ont été trouvées, on voit en quoi elles s'accordent, & les principes généraux commencent à ſe montrer, non pas encore les plus généraux ou les premiers; il faut encore un plus grand nombre de vérités pour les forcer à paroître. Pluſieurs petites branches que l'on tient d'abord ſéparément, mènent à la groſſe branche qui les produit; & pluſieurs groſſes branches mènent enfin au tronc. Une des grandes difficultés que j'aie éprouvées dans la compoſition de cet Ouvrage, a été de ſaiſir le tronc, & pluſieurs groſſes branches m'ont paru l'être qui ne l'étoient pas. Je ne ſuis pas ſûr de ne m'y être pas encore trompé: mais enfin quand j'ai eu pris l'infini pour le tronc, il ne m'a plus été poſſible d'en trouver d'autre, & je l'ai vu diſtribuer de toutes

parts, & répandre ſes rameaux avec une régularité & une ſymmétrie qui n'a pas peu ſervi à ma perſuaſion particulière.

Un avantage d'avoir ſaiſi les premiers principes, ſeroit que l'ordre ſe mettroit par-tout preſque de lui-même; cet ordre qui embellit tout, qui fortifie les vérités par leur liaiſon, que ceux à qui on parle ont droit d'exiger, & qu'on ne peut leur refuſer ſans une eſpèce d'injuſtice, ſurtout ſi on ſacrifie leur commodité à la gloire de paroître plus profond. De plus, les démonſtrations qui ne ſont pas tirées des premiers principes, ne vont guères au but que par de longs & fatigans circuits. On ne ſait preſque plus d'où l'on eſt parti, on ne ſait par où l'on a paſſé. Mais ſi on a pu remonter à la vraie nature des choſes, les démonſtrations en naiſſent preſque immédiatement & en foule; il arrive rarement qu'il y ait bien loin des concluſions aux principes, & que l'on ne puiſſe pas embraſſer d'un coup d'œil tout le chemin qu'on a fait. Enfin, ce qui n'eſt pas pris dans ces premières ſources, manque aſſez ſouvent d'une certaine clarté. On ſe ſert des rayons des développées pour meſurer la courbure des courbes: mais parce que ces rayons ne ſont qu'un indice de la courbure, & non pas ce qui

la fait, quand on trouve une courbure infinie, on ne peut en prendre ſelon cette théorie aucune idée nette. Le vrai eſt ſimple & clair; & quand notre manière d'y arriver eſt embarraſſée & obſcure, on peut dire qu'elle mène au vrai, & n'eſt pas vraie.

Le calcul n'eſt guère, en Géométrie, que ce qu'eſt l'expérience en Phyſique; & toutes les vérités produites ſeulement par le calcul, on les pourroit traiter de vérités d'expérience. Les Sciences doivent aller juſqu'aux premières cauſes, ſur-tout la Géométrie, où l'on ne peut ſoupçonner, comme dans la Phyſique, des principes qui nous ſoient inconnus. Car il n'y a dans la Géométrie, pour ainſi dire, que ce que nous y avons mis; ce ne ſont que les idées les plus claires que l'eſprit humain puiſſe former ſur la grandeur, comparées enſemble, & combinées d'une infinité de façons différentes: au lieu que la nature pourroit bien avoir employé dans la ſtructure de l'Univers quelque méchanique qui nous échappe abſolument. Que ſi cependant la Géométrie a toujours quelque obſcurité eſſentielle qu'on ne puiſſe diſſiper, & ce ſera uniquement, à ce que je crois, du côté de l'Infini,

c'eſt que de ce côté là la Géométrie tient à la Phyſique, à la nature intime des corps que nous connoiſſons peu, & peut-être auſſi à une Métaphyſique trop élevée, dont il ne nous eſt permis que d'appercevoir quelques rayons.

Si l'on fait l'honneur à ce Livre de l'attaquer, & que ce ſoit par des endroits qui me ſont communs avec les Géomètres partiſans de l'Infini, je me reposerai de ma défenſe ſur leur autorité, & ne me mêlerai point de ſoutenir leur ſentiment qu'ils ſoutiendroient mieux que moi. Si on m'attaque par des endroits qui me ſoient particuliers, je demande en grace qu'on ne les ait point jugés du premier coup d'œil, qu'on ne les prenne qu'accompagnés de tout ce qui les appuie ou les favoriſe ; en un mot, qu'on rompe abſolument la liaiſon qu'ils m'ont paru avoir avec les principes reçus ; & je reconnoîtrai mon erreur, ſans chercher de vains ſubterfuges. J'en dis autant de toute autre eſpèce de fautes où je ſerai tombé ſans m'en appercevoir : ce qui n'eſt que trop poſſible dans un aſſez grand Ouvrage, que j'ai toujours craint qui ne fût au-deſſus de mes forces, & que j'ai ſupprimé long-temps par cette raiſon.

DISCOURS

Prononcé par M. DE FONTENELLE, *à l'Académie des Sciences, dans l'Aſſemblée publique d'après Pâques 1735, ſur le voyage de quelques Académiciens au Pérou* (1).

L'ACADÉMIE croit que le Public ſera bien aiſe d'apprendre qu'après qu'elle a fait la deſcription de la méridienne de Paris, dans toute l'étendue du Royaume, depuis ſon extrémité ſeptentrionale juſqu'à ſa méridionale, & enſuite la deſcription de la perpendiculaire à cette méridienne, pareillement dans toute l'étendue du Royaume, de l'orient à l'occident, deux travaux pénibles & importans, elle vient d'entreprendre un nouveau travail du même genre, ſans comparaiſon plus pénible, & ſi important qu'on ne peut s'en paſſer, ſi l'on veut rendre les deux autres auſſi parfaitement utiles qu'ils le peuvent être; c'eſt la deſcription actuelle de quelques degrés

(1) Ce Diſcours ne ſe trouve point dans le Volume de l'Hiſtoire de l'Académie de 1735.

terreſtres pris ſous l'équateur, ou, ſi les difficultés ſont invincibles, celle d'une portion de méridienne qui parte de l'équateur ou de quelque lieu fort proche. Par là on connoîtra avec plus de certitude l'inégalité des degrés terreſtres, ſi elle eſt croiſſante ou décroiſſante de l'équateur vers les poles : la célèbre queſtion de la figure de la terre, célèbre du moins parmi les Savans, ſera plus immédiatement décidée ; &, ce qui regarde toute la ſociété des hommes, les cartes géographiques deviendront plus exactes & la navigation plus ſûre.

Il y a quelques jours que MM. Godin, Bouguer & de la Condamine, accompagnés de toute la ſuite qui leur eſt néceſſaire, ſont partis pour aller exécuter ce grand deſſein dans le Pérou, dans de vaſtes pays preſque inhabités, ou ils ne trouveront ni les commodités que demandent les voyages, ni même aſſez d'objets qui donnent priſe à leurs opérations géométriques : ils les feront dans des terres qui n'y ſont, pour ainſi dire, nullement préparées, & qui, à cet égard autant qu'à aucun autre, ſont encore ſauvages.

M. de Juſſieu, frère de deux de nos Académiciens, habile Botaniſte, &

ſavant dans l'Hiſtoire Naturelle, s'eſt joint aux Géomètres ou Aſtronomes; auſſi rien ne ſera négligé de tout ce qui s'offrira dans le cours du travail principal, & l'on acquerra en chemin des connoiſſances de ſurcroît. Toute la troupe eſt honorée des ordres & des bienfaits du Roi & de ceux du Roi d'Eſpagne: mais malgré la protection & les faveurs des deux Monarques, combien de fatigues, & de fatigues effrayantes, inſéparables d'une telle entrepriſe? combien de périls imprévus? & quelle gloire n'en doit-il pas revenir aux nouveaux Argonautes?

Avertiſſement de la troiſième Edition des Dialogues des Morts, 1683, Tome premier.

LE ſuccès de ce petit Ouvrage m'a déterminé à finir d'autres Dialogues des Morts de la même nature que ceux-ci, & dont j'avois déja quelques ébauches. J'ai trouvé tout le monde perſuadé que la matière n'étoit pas épuiſée, & qu'elle pouvoit encore me fournir ſans peine autant qu'elle m'a fourni.

J'a

J'ai pris du temps pour la ſeconde Partie, afin de tâcher de la rendre plus correcte. L'indulgence du Public pour la première, m'a donné preſque autant de crainte que de courage.

Autre Avertiſſement de la troiſième Edition, Tome II.

L'IMPRESSION de cette ſeconde Partie des Dialogues des Morts a été retardée par diverſes rencontres, dont le détail ſeroit fort indifférent au Public. J'ai ſuivi le deſſein de la première Partie, & même l'ordre des trois eſpèces de Dialogues. Le premier Tome a été ſi heureux, que quoique je ſouhaite plus de mérite à celui-ci pour me rendre digne de l'indulgence qu'on a eue pour moi, je ne lui ſouhaite pas plus de bonheur. Il pourra en avoir beaucoup moins, & être encore traité aſſez favorablement. Je n'y ai rien négligé, ni pour le choix des matières, ni pour celui des traits d'hiſtoire, ni pour celui des perſonnages, ni pour la diction. On m'avoit reproché qu'elle étoit négligée; j'ai tâché de me corriger de ce défaut,

autant que me l'a pu permettre l'extrême naïveté dont le Dialogue doit être. Quelques perſonnes, mais peu, ce me ſemble, avoient dit que les aſſortimens des perſonnages étoient quelquefois trop bizarres, celui d'Auguſte & d'Arétin, par exemple. J'avoue que je n'ai pas remédié à cela: mais je prie ceux qui ont fait cette critique, de vouloir bien conſidérer que ſouvent tout l'agrément d'un Dialogue, s'il y en a, conſiſte dans la bizarrerie de cet aſſortiment; qu'elle donne moyen d'offrir à l'eſprit des rapports qu'il n'avoit peut-être pas apperçus, & qui aboutiſſent toujours à quelque moralité; que j'ai Lucien pour modèle & pour garant, & qu'enfin tout le monde ſe rencontre dans les Champs Elyſées. Ce n'eſt pas que je n'aie mis quelquefois enſemble des perſonnages aſſez ſemblables, mais encore a-t-il fallu faire naître entr'eux des oppoſitions; il faut toujours du contraſte, comme diſent les Peintres. J'ai prétendu garder les caractères, je ne ſais ſi je l'ai fait. Il y en a de certains qui ne ſont point marqués dans l'Hiſtoire par aucun trait conſidérable; j'ai uſé de ceux-là ſelon le beſoin que j'en ai eu, mais je me ſuis aſſujetti aux autres. A cela près, que

tous mes Morts ſoient un peu raiſonneurs, & qu'ils ſachent des choſes qu'ils n'ont pu apprendre que dans la converſation d'autres Morts, je crois qu'on les peut reconnoître pour ce qu'ils étoient pendant leur vie. S'ils ont changé de ſentimens après leur mort, on en eſt inſtruit par eux-mêmes. Raphaël d'Urbin, qui étoit un grand Peintre, parle ici d'autre choſe que de Peinture; mais beaucoup d'habiles gens m'ont aſſuré qu'ils en avoient encore conçu une plus grande idée que celle d'un grand Peintre, & qu'il n'y avoit rien de trop élevé, pour être mis dans la bouche de Raphaël d'Urbin. Le Public m'apprendra ou excuſera mes fautes mieux que perſonne.

Lettre de l'Auteur des Dialogues des Morts à ſon Libraire, à la tête de la première Edition du Jugement de Pluton, 1684.

JE me tiens fort honoré des diverſes critiques que vous me mandez qu'on a faites contre moi. Puiſqu'on vous les offre, ſi vous y croyez trouver votre compte, imprimez-les toutes; je ne me

ſervirai point du droit que vous me donnez de vous en empêcher. Je n'ai point prétendu faire un Ouvrage ſans défauts; & ſi ces critiques ne contiennent rien d'injurieux, cela me ſuffit. Pour en être ſûr, faites-les voir à M.... qui vous avertira de ce qu'il en faudra faire retrancher, s'il y trouve des choſes qui ne ſoient pas préciſément contre les Dialogues des Morts.

Avertiſſement de la ſeconde Edition de la Pluralité des Mondes, & de quelques-unes des ſuivantes.

ON y trouvera un grand nombre d'augmentations ſemées dans tout le Livre; les diſtances, les grandeurs, les révolutions des corps céleſtes, exprimées beaucoup plus préciſément qu'elles ne l'avoient été dans les éditions précédentes, & ſelon le calcul de nos plus excellens Aſtronomes; & en général tous les phénomènes du Ciel conformes aux obſervations les plus exactes. On peut aſſurer les Lecteurs que ſur tous ces points-là ils peuvent autant ſe fier à ce Livre, tel qu'il eſt préſente-

ment, que s'il étoit plus savant & plus profond.

Avertissement de la seconde Edition des Lettres du Chevalier d'Her.... & de quelques-unes des suivantes.

VOICI une nouvelle édition des Lettres Galantes de M. le Chevalier d'Her.... On en a retranché celles qui n'ont pas paru si agréables que les autres; & par là on a prétendu rendre cette édition beaucoup meilleure. Ce n'est pas que dès la première impression, l'on n'eût déja fait un choix sur toutes les Lettres manuscrites du Chevalier d'Her.... que l'on avoit entre les mains: mais enfin ce choix n'avoit pas été tout-à-fait exact; & cette fois-ci, qu'on n'a voulu faire qu'un volume, au lieu de deux qu'on avoit imprimés, on a été plus rigoureux que jamais. Ainsi, si ces Lettres ont déja été reçues si favorablement du Public, on peüt espérer qu'elles le feront encore davantage dans l'état où elles paroissent présentement. La plupart même de celles qui ont été conservées, & qui le méritoient le

mieux, ont été retouchées par l'Auteur. Quant à cet Auteur, il n'eſt pas ſi aiſé à deviner qu'on le croiroit bien; & ce qui a ſervi à le cacher, c'eſt que ceux à qui on a fauſſement attribué cet Ouvrage, n'ont pas cru qu'il leur fît aſſez de tort pour s'en défendre bien ſérieuſement.

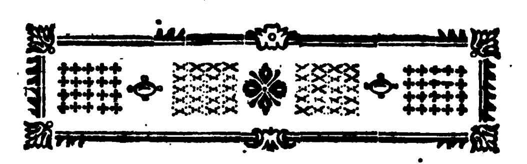


PSYCHÉ,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois par l'Académie Royale de Musique, en 1678.

La Musique de M. DE LULLI.



L'ACADÉMIE ROYALE

DE MUSIQUE,

AU ROI.

GRAND ROI, quand l'Univers apprend avec ſurpriſe
Qu'à tes ordres par-tout la victoire eſt ſoumiſe,
Que ſur les bords tremblans du Rhin & de l'Eſcaut
Les forts les mieux munis ne coûtent qu'un aſſaut,
On a lieu de penſer que la France occupée
A s'étendre plus loin par le droit de l'épée,
Pour cueillir les lauriers dus à tes grands exploits,
Néglige des Beaux-Arts les paiſibles emplois.
Mais quand on voit d'ailleurs que les plaiſirs tranquilles

Règnent avec éclat au milieu de nos Villes ;
Pendant ces doux loisirs, qui n'assureroit pas
Que la France ne peut accroître ses Etats ?
Il est vrai cependant que, malgré ses conquêtes,
Elle suffit encore à préparer des fêtes ;
Il est vrai que, malgré mille plaisirs offerts,
Elle suffit encore à dompter l'Univers.
Il semble que de Mars les rudes exercices
Ne sont qu'un jeu pour nous sous tes heureux auspices ;
Et que vaincre où tu fais voler tes étendarts,
C'est la suite des soins que tu prends des beaux Arts.
Gand, ce superbe Gand, qui donna la naissance
Au plus fier ennemi qu'ait jamais eu la France ;
Ce redoutable Gand, qui, pour être assiégé,
Demande un Peuple entier sur ses fossés rangé,
T'a soumis son orgueil, au moment que l'Espagne,
Sûre de ce côté, trembloit pour l'Allemagne.

Ypres te voit paroître, il reçonnoît tes loix,
Et rien ne se refuse à l'Empire François.
Quel trouble pour l'Europe, & combien d'épouvante
Jette dans tous les cœurs ta valeur triomphante!
Ces Peuples, contre nous ardens à se liguer,
Attendent le moment qui les va subjuguer.
Nous seuls goûtons la paix que tes exploits nous donnent;
Et tandis qu'en tous lieux les trompettes résonnent,
Que leur bruit menaçant fait retentir les airs,
Paris ne les entend que dans nos seuls concerts.



PERSONNAGES.

VÉNUS.

L'AMOUR.

FLORE.

VERTUMNE.

PALÉMON.

NYMPHES DE FLORE.

CHŒUR *des Divinités de la terre & des eaux.*



PROLOGUE.

Le Théâtre représente une Cour magnifique au bord de la mer.

(*Flore paroît au milieu du Théâtre, suivie de ses Nymphes, & accompagnée de Vertumne, Dieu des arbres & des fruits, & de Palémon, Dieu des eaux. Chacun de ces Dieux conduit une troupe de Divinités. L'un mène à sa suite des Driades & des Sylvains, & l'autre des Dieux des fleuves & des Naïades. Flore chante ce récit pour inviter Vénus à descendre sur terre*).

FLORE.

Ce n'est plus le temps de la guerre ;
Le plus puissant des Rois
Interrompt ses exploits,
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

CHŒUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde ;

Les plus doux jeux ſont ici-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.

Deſcendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

(*Danſe de Driades, de Sylvains, de Dieux des fleuves & de Naïades*).

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautés cruelles,
Soupirez à votre tour.

PALÉMON.

Voici la Reine des Belles
Qui vient inſpirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours ſévère
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

ENSEMBLE.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous bleſſe ;
Languiſſons, puiſqu'il le faut.

PALÉMON.

Que ſert un cœur ſans tendreſſe ?
Eſt-il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel objet trop févère
Ne fe fait jamais bien aimer.

PALÉMON.

C'eft la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur achève de charmer.

(*Les Divinités qui fuivent Vertumne & Palémon mêlent leurs danfes au chant de Flore*).

FLORE.

Eft-on fage
Dans le bel âge,
Eft-on fage
De n'aimer pas ?
Que fans ceffe
L'on fe preffe
De goûter les plaifirs d'ici-bas.
La fageffe
De la jeuneffe,
C'eft de favoir jouir de fes appas.
L'Amour charme
Ceux qu'il défarme ;
L'Amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir réfifter à fes coups.
Quelque chaîne
Qu'un Amant prenne,
La liberté n'a rien qui foit fi doux.

(Vénus descend dans une grande machine de nuages, au travers de laquelle on découvre son Palais. Les Divinités de la terre & des eaux recommencent de joindre leurs voix, & continuent leurs danses).

CHŒUR *des Divinités de la terre & des eaux.*

Nous goûtons une paix profonde ;
Les plus doux jeux sont ici-bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.

Descendez, mère des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VÉNUS.

Pourquoi du Ciel m'obliger à descendre ?
Mon mérite en ces lieux n'a plus rien à prétendre ;
En vain vous m'y rendez ces honneurs solemnels.
Le mépris est mon seul partage ;
Et depuis qu'à Psyché les aveugles mortels
De leurs voix adressent l'hommage,
Vénus demeure sans autels.
Dans une si honteuse offense,
Laissez-moi sans témoins résoudre ma vengeance.

(Flore & les autres Dieux se retirent ; l'Amour descend dans un nuage).

VÉNUS *à l'Amour.*

Mon fils, si tu plains mes malheurs,
Fais-moi voir que tu m'es fidelle.

Tu

Tu ſais combien Pſyché me dérobe d'honneurs ;
Elle eſt mon ennemie, il faut me venger d'elle.
Pour ſervir mon juſte courroux,
Prends de tes traits le plus à craindre,
Un trait qui la puiſſe contraindre
De ſe donner au plus indigne époux,
Dont jamais une belle ait eu lieu de ſe plaindre.
Cours, vole, & par de prompts effets
Montre que tu prends part aux affronts qu'on m'a faits.

(*L'Amour s'envole, & la grande machine enlève Vénus ſur le ceintre, pendant que le Palais diſparoît*).



PERSONNAGES.

JUPITER.

VÉNUS.

L'AMOUR.

MERCURE.

VULCAIN.

ZÉPHYR.

LE ROI, *père de Psyché.*

PSYCHÉ.

AGLAURE, } *Sœurs de Psyché.*
CYDIPPE, }

LYCHAS.

LE DIEU *d'un Fleuve.*

NYMPHES, ZÉPHYRS & AMOURS, *qui parlent cachés.*

DEUX NYMPHES *de l'Acheron.*

LES TROIS FURIES.



PSYCHE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un agréable Paysage au pied d'une montagne qui s'élève jusqu'au Ciel d'un côté ; on voit paroître de l'autre une campagne à perte de vue.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE.

Enfin, ma sœur, le Ciel est appaisé,
Et le Serpent qui nous rendoit à plaindre,
Va n'être plus à craindre.

Tout pour le ſacrifice eſt ici diſpoſé ;
Pſyché, pour l'offrir, va s'y rendre.
CYDIPPE.
Les Peuples d'erreurs prévenus
La nommoient une autre Vénus ;
Sur la Divinité c'étoit trop entreprendre.
AGLAURE.
Ils s'en ſont vus aſſez punis
Par les maux infinis
Que du Serpent nous a cauſé la rage.
CYDIPPE.
Ne ſongeons plus à nos malheurs paſſés ;
Le Serpent en ces lieux ne fait plus de ravage,
Ce ſont des malheurs effacés.
AGLAURE.
Après un temps plein d'orages,
Quand le calme eſt de retour,
Qu'avec plaiſir, d'un beau jour,
On goûte les avantages !
CYDIPPE.
Tout ſuccède à nos deſirs ;
Si des rigueurs inhumaines
Nous ont coûté des ſoupirs,
On ne connoît les plaiſirs
Qu'après l'épreuve des peines.
AGLAURE.
Mais d'où vient qu'avec tant d'attraits,
Pſyché n'aima jamais ?
Qui brave trop l'Amour, doit craindre ſa colère.

CYDIPPE.

Il eſt un fatal moment
Où l'objet le plus ſévère
Se rend aux vœux d'un Amant ;
Et plus la Belle diffère,
Plus elle aime tendrement.

AGLAURE.

Lychas vient à nous.

CYDIPPE.

Son viſage
Nous marque une vive douleur.

SCÈNE II.

AGLAURE, CYDIPPE, LYCHAS.

LYCHAS.

AH! Princeſſes !

AGLAURE.

De quel malheur
Ce ſoupir eſt-il le préſage ?

LYCHAS.

Ignorez-vous encor le deſtin de Pſyché ?

CYDIPPE.

Qu'avons-nous à craindre pour elle ?

LYCHAS.

La diſgrace la plus cruelle,

Dont vous puissiez jamais avoir le cœur touché.
Tandis que chacun en soupire,
Elle seule ignore son sort;
Et c'est ici qu'on lui va dire
Que le Ciel irrité la condamne à la mort.

AGLAURE ET CYDIPPE.

A la mort! & le Roi n'y mettroit pas d'obstacle?

LYCHAS.

Le Roi d'abord nous a caché l'oracle;
Mais malgré lui le Grand-Prêtre a parlé.
Ah! pourquoi n'a-t-il pu se taire?
Voici ce qu'il a révélé,
Et l'arrêt qui nous désespère:
Vous allez voir augmenter les malheurs
Qui vous ont coûté tant de pleurs,
Si Psyché sur le mont, pour expier son crime,
N'attend que le Serpent la prenne pour victime.

CYDIPPE.

Et Psyché ne sait rien de ce funeste arrêt?

LYCHAS.

Pour se rendre Vénus propice,
Elle croit n'avoir intérêt
Qu'à venir en ces lieux offrir un sacrifice.

AGLAURE.

Voilà l'effet de ce nom de Vénus,
On traitoit Psyché d'immortelle.

CYDIPPE.

C'est de-là que nos maux & les siens sont venus:
Qui croiroit que ce fût un crime d'être belle?

AGLAURE ET CYDIPPE.

Ah ! qu'il est dangereux
De trouver un sort heureux
Dans une injuste louange !
En vain on veut se flatter,
Tôt ou tard le Ciel se venge,
Quand on ose l'irriter.

LYCHAS.

Voyez comme chacun, regrettant la Princesse,
Abandonne son cœur à l'ennui qui le presse.

TOUS TROIS.

Pleurons, pleurons : en de si grands malheurs
On ne peut trop verser de pleurs.

(*Une troupe de personnes désolées viennent vers la montagne déplorer la disgrace de Psyché. Leurs plaintes sont exprimées par une femme & par deux hommes affligés. Ils sont suivis de six personnes qui jouent de la flûte, & de huit autres qui portent des flambeaux semblables à ceux dont les Anciens se servoient dans les pompes funèbres*).

PLAINTE ITALIENNE.

FEMME AFFLIGÉE.

Deh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate, fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

UN HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

UN HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta beltà,
Cieli, stele, ahi crudeltà!

FEMME AFFLIGÉE.

Rispondete à miei lamenti,
Antri cavi, ascose rupi;

IMITATION

IMITATION EN VERS FRANÇOIS.

FEMME AFFLIGÉE.

MÊLEZ vos pleurs avec nos larmes ;
Durs rochers, froides eaux ; & vous tigres affreux,
Pleurez le destin rigoureux
D'un objet dont le crime est d'avoir trop de charmes.

UN HOMME AFFLIGÉ.

O Dieux ! quelle douleur !

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Ah ! quel malheur !

UN HOMME AFFLIGÉ.

Rigueur mortelle !

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Fatalité cruelle !

TOUS TROIS.

Faut-il, hélas !
Qu'un sort barbare
Puisse condamner au trépas
Une beauté si rare !
Cieux, Astres, pleins de dureté !
Ah ! quelle cruauté !

FEMME AFFLIGÉE.

Répondez à ma plainte, échos de ces bocages ;
Qu'un bruit lugubre éclate au fond de ces forêts.

Deh, ridite, ſondi cupi,
Del mio duolo i meſti accenti.

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Com'eſſer può fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia eſtinta una belta innocente?
Ahi che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli ſteſſi Inferni.

UN HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Dio ſevero!

LES DEUX HOMMES.

Perche tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi! ſentenza inudita,
Dar morte à la belta, ch'altrui da vita.

Ces plaintes ſont entrecoupées ici par une entrée de Ballet; qui ſe fait par les huit perſonnes qui portent les flambeaux.

FEMME DÉSOLÉE.

Ahi ch'indarno ſi tarda,
Non reſiſte a li Dei mortale affetto;
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il Ciel, l'vom cede à forza.
Ahi dolore, &c.

Que les antres profonds, les cavernes ſauvages,
Répètent les accens de mes triſtes regrets.

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Quel de vous, ô grands Dieux, avec tant de furie,
Veut détruire tant de beauté?
Impitoyable Ciel, par cette barbarie,
Voulez-vous ſurmonter l'Enfer en cruauté?

UN HOMME AFFLIGÉ.

Dieu plein de haine!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Divinité trop inhumaine!

LES DEUX HOMMES.

Pourquoi ce courroux ſi puiſſant
Contre un cœur innocent?
O rigueur inouie!
Trancher de ſi beaux jours,
Lorſqu'ils donnent la vie
A tant d'amours.

FEMME DÉSOLÉE.

Que c'eſt un vain ſecours contre un mal ſans remède,
Que d'inutiles pleurs, & des cris ſuperflus!
Quand le Ciel a donné des ordres abſolus,
Il faut que l'effort humain cède.
O Dieux! quelle douleur, &c.

SCÈNE III.

LE ROI, PSYCHÉ, AGLAURE, CYDIPPE.

AGLAURE.

PSYCHÉ vient; à la voir je tremble.
Quel supplice!

CYDIPPE.

Le moyen de lui dire adieu!

PSYCHÉ *à ses Sœurs.*

Ainsi pour vous rendre en ce lieu,
Vous avez prévenu l'heure du sacrifice.

AGLAURE.

Ah! ma sœur!

CYDIPPE.

Ah! ma sœur!

PSYCHÉ.

Quels sont vos déplaisirs!
Quoi! dans un jour si rempli d'allégresse,
Où du Ciel la colère cesse,
Vous pouvez pousser des soupirs!

AGLAURE.

Nous plaignons votre erreur.

CYDIPPE.

Ah! trop funestes charmes!

PSYCHÉ.

Dites-moi donc le sujet de vos larmes.

AGLAURE ET CYDIPPE.

Quand vous saurez ce qui les fait couler . . .
Adieu, nous n'avons pas la force de parler.

SCÈNE IV.

LE ROI, PSYCHÉ.

PSYCHÉ.

Seigneur, vous soupirez vous-même;
Quels que soient mes malheurs, dois-je les ignorer?

LE ROI.

Apprends de mes soupirs mon infortune extrême,
Apprends ce que mon cœur tremble à te déclarer;
Quand on se voit réduit à perdre ce qu'on aime,
Il est permis de soupirer.

PSYCHÉ.

Et qui donc perdez-vous?

LE ROI.

Tout ce qu'en ma famille
J'avois de cher, de précieux.
Le barbare décret des Dieux
Nous demande ton sang: il faut mourir, ma fille;
Il faut sur ce rocher t'exposer au Serpent;

Et lorsque ma douleur par mes larmes s'exprime,
C'est pour toi, de ces Dieux déplorable victime,
Que ma tendresse les répand.

PSYCHÉ.

Si par mon sang leur colère s'appaise,
Plaignez-vous une mort qui finit vos malheurs ?

LE ROI.

Il se peut que ta mort leur plaise,
Et tu condamnes mes douleurs!
Ne dis point que le Ciel, désormais sans colère,
Semble adoucir le coup qui me prive de toi.
Quand on voit des malheurs qui ne sont que pour soi,
Le bien public ne touche guère;
Et si l'Oracle doit me plaire,
A me regarder comme Roi,
J'en frémis, j'en tremble d'effroi,
A me regarder comme père.

PSYCHÉ.

Il faut suivre l'ordre des Dieux.

LE ROI.

A des ordres si redoutables,
Je ne les connois point, ces Dieux impitoyables,
Qui veulent m'arracher ce que j'aime le mieux.

PSYCHÉ.

Par cet emportement n'attirez point leur haine.

LE ROI.

Que peuvent-ils pour augmenter ma peine ?
Je souffre, en te perdant, tout ce qu'on peut souffrir.

PSYCHÉ.

Adieu, Seigneur, je vais mourir.

LE ROI.

Tu me quittes !

PSYCHÉ.

Je veux vous épargner un crime.

LE ROI.

Quoi ! du Serpent tu seras la victime ?

PSYCHÉ.

Vivez heureux.

LE ROI.

Hé ! le puis-je sans toi ?

PSYCHÉ.

Ne pleurez point ma mort, la cause en est trop belle.

LE ROI.

Tu vas sur le rocher, cruelle !
Arrête, que fais-tu ?

PSYCHÉ, *montant sur le rocher.*

Je fais ce que je dois.

LE ROI.

Au monstre, sans trembler, tu te livres toi-même ?

PSYCHÉ *sur le rocher.*

Ma fermeté, quand vous vous alarmez,
Doit vous plaire, si vous m'aimez.

LE ROI.

Et tu peux douter que je t'aime ?

Ciel ! que vois-je ? on l'enlève ; & les Vents
ennemis,
Pour la conduire au monſtre, ont déployé leurs
aîles.
Dieux cruels, qui l'avez permis,
Accablez-vous ainſi ceux qui vous ſont fidèles ?

(Quatre Zéphyrs volent vers Pſyché, qui eſt ſur la montagne, & l'enlèvent ſur le ceintre).



ACTE II.

Le Théâtre représente un Palais que Vulcain fait achever par ses Cyclopes. Sa forge se voit dans le fond, & toute la décoration est embarrassée d'enclumes, & de quantité d'autres ustensiles propres aux Forgerons.

SCÈNE PREMIÈRE.

VULCAIN, HUIT CYCLOPES.

VULCAIN.

Cyclopes, achevez ce superbe Palais ;
Que tout votre art s'épuise en cet ouvrage :
Faites-y voir un pompeux assemblage
Des plus rares beautés qui parurent jamais.

(Les Cyclopes se préparent à travailler, & on entend une symphonie qui les y excite).

SCÈNE II.

ZÉPHYR, VULCAIN.

ZÉPHYR.

PRESSEZ-VOUS ce travail que l'Amour vous demande ?
Vous hâtez-vous d'accomplir ses desirs ?

VULCAIN.

Vous le voyez, Zéphyr; aussi-tôt qu'il commande,
Obéir est pour moi le plus grand des plaisirs.

ZÉPHYR.

Psyché mérite bien une ardeur si fidelle;
En ces lieux pour l'Amour j'ai conduit cette Belle;
Et maintenant, sur des gazons voisins,
Un doux sommeil de ses sens est le maître.
J'ai fait naître autour d'elle & roses & jasmins,
Qu'elle eût pu sans moi faire naître.

VULCAIN.

C'est donc Psyché pour qui je prépare ces lieux ?
L'agréable nouvelle !
C'est Psyché que, malgré le titre d'Immortelle,
Vénus ne sauroit voir que d'un œil envieux ?
Allez, je ferai de mon mieux,
Et suis ravi de m'employer pour elle.

Vénus m'a fait d'étranges tours
Sur la foi conjugale ;
Mais je veux l'en punir en prêtant mon ſecours
Au triomphe de ſa rivale.

ZÉPHYR.

Faites tout pour l'Amour, & rien contre Vénus.
Penſer à la vengeance, abus, Vulcain, abus.
Quelque tour que nous faſſe une moitié coquette,
Le meilleur eſt de n'y jamais ſonger.
Il eſt toujours trop tard de s'en venger ;
L'affaire eſt faite.
Je retourne à Pſyché, que je vais éveiller.
Cyclopes, excitez vos bras à travailler.

(*Les huit Cyclopes commencent leur entrée, & continuent à embellir le Palais*).

VULCAIN *aux Cyclopes.*

Dépêchez, préparez ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux ;
Que chacun pour lui s'intéreſſe,
N'oubliez rien des ſoins qu'il faut.
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous ;
Frappez, redoublez vos coups ;
Que l'ardeur de lui plaire
Faſſe vos ſoins les plus doux.

(*L'entrée des Cyclopes recommence*).

VULCAIN *aux Cyclopes.*

Servez bien un Dieu si charmant :
Il se plaît dans l'empressement ;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tôt.

L'Amour ne veut point qu'on diffère,
Travaillez, hâtez-vous ;
Frappez, redoublez vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Fasse vos soins les plus doux.

(*Vénus descend dans son char*).

SCÈNE III.

VÉNUS, VULCAIN.

VÉNUS.

Quoi! vous vous employez pour la fière Psyché,
Pour une insolente mortelle?
Cet indigne travail vous tient donc attaché,
Et l'époux de Vénus se déclare contre elle?

VULCAIN.

Et depuis quand, s'il vous plaît, vivons-nous

Dans une amitié si parfaite,
Qu'il faille que je m'inquiète
Dé tous vos caprices jaloux?
Il vous sied bien de vous mettre en colère!
Lorsque j'étois jaloux avec plus de raison,
Vous en faisiez-vous une affaire?
Vous l'êtes maintenant, & vous trouverez bon
Qu'on ne s'en embarrasse guère.

VÉNUS.

Ah! que l'amour est promptement guéri,
Quand l'Hymen a réduit deux cœurs sous sa puissance!
Que les duretés de mari
Aux tendresses d'Amant ont peu de ressemblance!

VULCAIN.

Vous connoissez toute la différence
Et de l'Amant & de l'Epoux,
Et nous savons lequel des deux chez vous
A mérité la préférence.
Je ne fais pour Psyché que bâtir un Palais;
Vous êtes encor trop heureuse;
Si j'étois de nature un peu plus amoureuse,
Vous me verriez adorer ses attraits.
La vengeance seroit plus belle:
Mais je suis à ma forge occupé nuit & jour;
Je n'ai pas le loisir de lui parler d'amour,
Et je me borne à travailler pour elle.

VÉNUS.

Je sais que par ces grands apprêts,

C'est à mon fils que vous cherchez à plaire;
C'est lui qui le premier trahit mes intérêts,
Il saura que je suis sa mère.

(Vénus rentre dans son char & s'envole).

VULCAIN *aux Cyclopes.*

L'Amour ici nous a mandé exprès;
Achevons, achevons ce qui nous reste à faire.

(Vulcain & les Forgerons disparoissent avec la forge, & l'on voit le Palais dans son entière perfection; il est orné de vases d'or, avec des Amours sur des piédestaux. Il y a dans le fond un magnifique portail, au travers duquel on découvre une cour ovale, percée en plusieurs endroits sur un jardin délicieux).

SCÈNE IV.

PSYCHÉ.

Où suis-je? quel spectacle est offert à mes yeux?
D'un effroyable monstre est-ce ici la demeure?
Est-ce dans ces aimables lieux
Que l'Oracle veut que je meure?
Je reconnois la rigueur de mon sort,
Lorsqu'avec tant d'excès je m'en vois poursuivie;
Il veut que cette pompe accompagne ma mort,
Pour me faire à regret abandonner la vie.

Cruelle mort, pourquoi tardez-vous tant?
Que par votre lenteur je vous trouve inhumaine!
Venez, affreux Serpent, venez finir ma peine,
Votre victime vous attend.

(On entend une symphonie).

SCÈNE V.

PSYCHÉ, L'AMOUR, NYMPHES & ZÉPHYRS *cachés.*

PSYCHÉ.

QUELS agréables sons ont frappé mes oreilles!

NYMPHE *cachée.*

Attends encor, Psyché, de plus grandes merveilles;
Tout est dans ces bas lieux soumis à tes appas.
Pour rendre ton bonheur durable,
Souviens-toi seulement que, lorsqu'on est aimable,
C'est un crime de n'aimer pas.

PSYCHÉ.

Est-ce qu'aimer est nécessaire?

ZÉPHYR *caché.*

D'un jeune cœur c'est la plus douce affaire.

DEUX ZÉPHYRS *cachés.*

Aimez; il n'est de beaux ans
Que dans l'amoureux Empire.
Qui laisse échapper le temps,

Quelquefois trop tard ſoupire.
Aimez ; il n'eſt de beaux ans
Que dans l'amoureux Empire.

PSYCHÉ.

Et qui veut-on me faire aimer ?

ZÉPHYR *caché.*

Un Dieu qui ſe prépare à t'aſſurer lui-même
De ſon amour extrême.

PSYCHÉ.

Qui ſeroit donc ce Dieu que j'aurois ſu charmer ?

L'AMOUR *caché.*

C'eſt moi, Pſyché, c'eſt moi qui me rends à vos charmes.

PSYCHÉ.

S'il eſt ainſi, paroiſſez en ce lieu.

L'AMOUR *caché.*

Le Deſtin vous défend de me voir comme Dieu ;
Ou ma perte auſſi-tôt vous coûtera des larmes.

PSYCHÉ.

Et le moyen d'aimer ce qu'on ne voit jamais ?

L'AMOUR *caché.*

Pour me montrer à vous, je vais, dans ce Palais,
Prendre d'un mortel la figure.

PSYCHÉ.

Ah ! venez donc, n'importe ſous quels traits ;
Pourvu qu'en vous voyant mon eſprit ſe raſſure.



SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

L'AMOUR *sous la figure d'un jeune homme*, PSYCHÉ.

L'AMOUR.

Eh bien, Psyché, des cruautés du sort
Avez-vous beaucoup à vous plaindre ?
Voici ce monstre affreux armé pour votre mort ;
Vous sentez-vous disposée à le craindre ?

PSYCHÉ.

Quoi ! vous êtes le monstre ? & comment à mes yeux,
Pourriez-vous être redoutable ?
Je sens, en vous voyant, un désordre agréable,
Qui de mon cœur se rend victorieux.
Il se trouble ce cœur, autrefois si paisible,
Il ne se souvient plus qu'il étoit insensible ;
On dit qu'ainsi l'on commence d'aimer.
En parlant de mon cœur, mon esprit s'embarrasse,
Et je ne connois pas assez ce qui s'y passe,
Pour vous le pouvoir exprimer.

L'AMOUR.

J'éprouve comme vous un embarras extrême.
De quelle vive ardeur ne suis-je pas touché ?
Que de choses à dire ! & cependant, Psyché,

Cependant je ne puis que dire : *Je vous aime.*

PSYCHÉ.

Il est donc vrai que vous m'aimez ?

L'AMOUR.

C'est peu qu'aimer, je vous adore.

PSYCHÉ.

Que par ces mots vous me charmez !

L'AMOUR.

Je vous l'ai dit, & vous le dis encore,
Je vous aime, & jamais ne veux aimer que vous.

PSYCHÉ.

Je ne puis rien entendre de plus doux.
Quoi, je n'aurai point de rivale ?

TOUS DEUX.

Ah ! qu'en amour le plaisir est charmant,
Quand la tendresse est égale
Entre l'Amante & l'Amant !

PSYCHÉ.

Mais me laisserez-vous ignorer qui vous êtes,
Vous qui me promettez de m'aimer à jamais ?

L'AMOUR.

C'est à regret que je me tais
Sur la demande que vous faites.
Mon nom, si vous pouviez une fois le savoir,
Vous feroit chercher à me voir ;
Et c'est à quoi le Destin met obstacle.
Me voir dans mon éclat, c'est me perdre à jamais.
Afin que de nos feux rien ne trouble la paix,
J'ai fait donner le surprenant Oracle,

Qui nous laisse tous deux cachés dans ce Palais.
Vous m'y verrez vous adorer sans cesse,
Sans cesse de mon cœur vous faire un nouveau don.
Pourvu que vous sachiez l'excès de ma tendresse,
Qu'importe de savoir mon nom ?
Ce n'est point comme un Dieu que je prétends paroître,
Ce titre ne fait pas aimer plus tendrement ;
Je ne veux me faire connoître
Que sous le nom de votre Amant.
Venez voir ce Palais, où, pour charmer votre ame,
Les plaisirs naîtront tour-à-tour ;
Et vous, Divinités, qui connoissez ma flâme,
Marquez, par vos chansons, le pouvoir de l'Amour.

(Trois des Nymphes qui étoient cachées commencent à paroître, & chantent les vers suivans. Six petits Amours & quatre Zéphyrs expriment par leurs danses la joie qu'ils ont des avantages de l'Amour).

PREMIÈRE NYMPHE.

Aimable Jeunesse,
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'est pour vous surprendre,
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter les soupirs,
Et craindre leurs desirs ;

Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

IIe ET IIIe NYMPHES.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer;
Plus on doit à l'Amour.

IIe NYMPHE.

Un cœur jeune & tendre
Est fait pour se rendre;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

IIe ET IIIe NYMPHES.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer;
Plus on doit à l'Amour.

IIIe NYMPHE.

Pourquoi se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

IIe ET IIIe NYMPHES.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

(*Les petits Amours continuent leurs danses avec les Zéphyrs*).

Iʳᵉ NYMPHE.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes;
Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceurs:
Un cœur pour le ſuivre
A cent maux ſe livre;
Il faut, pour goûter ſes appas,
Languir juſqu'au trépas;
Mais ce n'eſt pas vivre
Que de n'aimer pas.

IIᵉ ET IIIᵉ NYMPHES.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

IIᵉ NYMPHE.

On craint, on eſpère,
Il faut du myſtère;
Mais on n'obtient guère
Des biens ſans tourment.

IIᵉ ET IIIᵉ NYMPHES.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

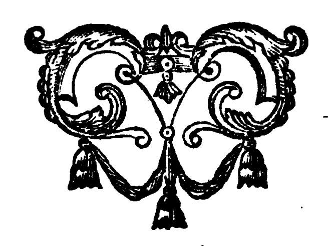
IIIᵉ NYMPHE.

Que peut-on mieux faire,
Qu'aimer & que plaire?

C'eſt un ſoin charmant
Que l'emploi d'un Amant.

II[e] ET III[e] NYMPHES.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.



ACTE III.

Le Théâtre représente la chambre la plus magnifique du Palais de l'Amour. On voit dans le fond une alcove fermée d'un rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

VÉNUS.

POMPE que ce Palais de tous côtés étale,
Brillant séjour, que vous blessez mes yeux !
Je ne vois rien qui ne parle en ces lieux
De la gloire de ma rivale.
Tant de Divinités dont elle a tous les soins,
Et la plus forte complaisance,
Sont autant de honteux témoins
De son pouvoir & de mon impuissance.
Que le mépris est rigoureux
A qui se croit digne de plaire !
Un seul objet qu'on nous préfère,
Nous fait un destin malheureux.

Que le mépris eſt rigoureux
A qui ſe croit digne de plaire !

Déja la nuit chaſſe le jour !
Qu'il ne revienne point avant que je me venge.
Je ſais l'ordre du ſort; ſi Pſyché voit l'Amour,
Auſſi-tôt ſa fortune change.
Ceſſons de perdre des ſoupirs:
Perdons Pſyché, ſans que Pſyché le ſache;
Elle brûle de voir cet Amant qui ſe cache,
Il faut contenter ſes deſirs.

SCÈNE II.

VÉNUS, PSYCHÉ.

PSYCHÉ, *ſans voir Vénus.*

Que fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flâme;
Viens conſoler mon ame.
La beauté de ces lieux eſt un enchantement,
Tout m'y paroît charmant:
Mais je n'y vois point ce que j'aime.
Ah ! qu'une abſence d'un moment,
Quand la tendreſſe eſt extrême,
Eſt un rigoureux tourment !

(Appercevant

PSYCHÉ *appercevant Vénus.*

Par quel art dans ce lieu vous rendez-vous visible ?
On m'y parle souvent, sans qu'on s'y laisse voir.

VÉNUS.

Le Dieu que vos beautés ont rendu si sensible,
Pour vous entretenir m'a laissé ce pouvoir.
C'est à moi, Psyché, qu'il ordonne
De garder ce Palais où tout suit votre loi.

PSYCHÉ.

Nymphe, le croiriez-vous, que lui-même empoisonne
Tous les honneurs que j'en reçoi ?
Il refuse toujours de se montrer à moi
Dans tout l'éclat qui l'environne,
Et ce refus blesse ma foi.
Je l'aime, & je voudrois pouvoir tout sur son ame;
Je voudrois avoir lieu du moins de m'en flatter;
Quand je forme des vœux qu'il ose rebuter,
Je suis réduite à douter de sa flâme,
Et rien n'est plus cruel pour moi que d'en douter.

VÉNUS.

Mais chaque instant vous marque sa tendresse.

PSYCHÉ.

Ah ! malgré les soupirs qu'un Amant nous adresse,
Malgré tous les soins qu'il nous rend,
Il ne faut, pour troubler le bonheur le plus grand,
Qu'un peu trop de délicatesse.

Vous n'êtes pas les plus heureux,

Vous dont l'amour eſt ſi pur & ſi tendre,
Si tout votre repos eſt réduit à dépendre
Du moindre ſcrupule amoureux ;
Vous dont l'amour eſt ſi pur & ſi tendre,
Vous n'êtes pas les plus heureux.

VÉNUS.

Que ne m'eſt-il permis de vous tirer de peine !

PSYCHÉ.

Ah ! ne me tenez point plus long-temps incertaine ;
Satisfaites mes yeux, vous avez ce pouvoir.

VÉNUS.

Vous me découvrirez.

PSYCHÉ.

Ne craignez rien.

VÉNUS.

Je n'oſe.

PSYCHÉ.

Quoi ! rien en ma faveur ne vous peut émouvoir ?

VÉNUS.

Et bien, je vais pour vous oublier mon devoir.
Entrez ; c'eſt dans ce lieu que votre Amant repoſe,
Goutez le plaiſir de le voir.
Cette lampe que je vous laiſſe
Peut ſervir à vous éclairer.

PSYCHÉ.

Que ne vous dois-je point ?

VÉNUS.

Il faut me retirer.
Ma préſence nuiroit au deſir qui vous preſſe.

SCÈNE III.

PSYCHÉ, L'AMOUR *endormi*.

PSYCHÉ.

A la fin je vais voir mon destin éclairci,
Je vais voir cet Amant dont mon ame est éprise.
(*Psyché lève le rideau qui ferme l'alcove, & l'on voit l'Amour endormi sous la figure d'un enfant*).
Approchons. Dieux! que vois-je ici?
C'est l'Amour! quelle douce & charmante surprise!
C'est l'Amour qui pour moi s'est blessé de ses traits.
Maître de l'Univers, il vit sous mon empire.
Ce que l'Amour à tous les cœurs inspire,
Il l'a senti pour mes foibles attraits.
Si le plaisir d'aimer est un plaisir extrême,
Quels charmes n'a-t-il pas quand c'est l'Amour qu'on aime?
Quoi! c'est l'Amour que j'aime? quel bonheur!
Ah! pour le reconnoître,
Sans le voir dans l'éclat où je le vois paroître,
Ne suffisoit-il pas de cette prompte ardeur
Qu'il a si vivement fait naître dans mon cœur?
Si le plaisir d'aimer est un plaisir extrême,

Quels charmes n'a-t-il pas quand c'est l'Amour
qu'on aime ?
Jamais Amant ne fut si beau,
Si digne de toucher un cœur fidèle & tendre.
Et le moyen de se défendre
De l'adorer jusqu'au tombeau ?
Si le plaisir d'aimer est un plaisir extrême,
Quels charmes n'a-t-il pas quand c'est l'Amour
qu'on aime ?
Mais quel brillant éclat se répand en ce lieu ?

L'AMOUR.

Tu m'as vu, c'en est fait; tu vas me perdre, adieu.

(*Lorsque la lampe étincelle, l'Amour s'éveille & se dérobe en s'envolant aux yeux de Psyché. La décoration change dans le même instant, & ne laisse plus voir qu'un affreux désert*).

SCÈNE IV.

PSYCHÉ.

Arrêtez, cher Amant, où fuyez-vous si vîte ?
Arrêtez, Amour, arrêtez.
Pouvez-vous me laisser triste, seule, interdite ?
Je meurs puisque vous me quittez.
J'ai voulu vous voir, c'est mon crime:
Ma tendresse a causé mon trop d'empressement;

Et ne devoit-il pas paroître légitime
Du moins aux yeux de mon Amant?
Ciel! le funeste excès de mon inquiétude
Occupoit à tel point mon esprit affligé,
Que je ne voyois point ce beau Palais changé
En une affreuse solitude.

SCÈNE V.

VÉNUS, PSYCHÉ.

PSYCHÉ.

AH! Nymphe, venez-vous soulager mes ennuis?

VÉNUS.

Crains tout, ouvre les yeux, & connois qui je suis.
C'est Vénus que tu vois.

PSYCHÉ.

Dieux! se pourroit-il faire
Que Vénus, pour me perdre, eût pu se déguiser?

VÉNUS.

Dans l'ardeur de punir ton orgueil téméraire,
Exprès j'ai voulu t'abuser.
Après que, pour flatter ta beauté criminelle,
Mes honneurs m'ont été ravis,
Je souffrirai qu'une simple Mortelle
Porte ses vœux jusqu'à mon fils?

PSYCHÉ.

Déeſſe, ſuivez moins une aveugle colère ;
Voyez pour qui j'ai conſenti d'aimer.
L'Amour peut-il chercher à plaire,
Qu'il ne ſoit ſûr auſſi-tôt de charmer ?

VÉNUS.

Non, je te punirai de lui paroître aimable,
Tes charmes l'ont réduit à t'aimer malgré moi ;
Et je te tiens ſeule coupable
Des ſoupirs qu'il pouſſe pour toi.

PSYCHÉ.

Vous ne m'écoutez point, & cependant, Déeſſe,
Tout ce que je vous dis vous l'avez trop ſenti.
Quoi ! vous condamnez ma tendreſſe !
Et votre cœur s'en eſt-il garanti ?
Il a payé ce tribut néceſſaire.
Le mien eſt-il ſi fort qu'il s'en doive exempter ?
Si l'Amour ſous ſes loix a pu ranger ſa mère,
Eſt-ce à Pſyché de réſiſter ?

VÉNUS.

En vain de ton orgueil tu prétends fuir la peine,
Le ſort te ſoumet à ma haine :
Ecoute, & ne replique pas.
Pour fléchir la rigueur où mon courroux s'obſtine,
Vers les rives du Styx il faut tourner tes pas,
Et m'apporter la boëte où Proſerpine
Enferme ce qui peut augmenter ſes appas ;
C'eſt l'emploi qu'à tes ſoins ma vengeance deſtine.

SCÈNE VI.

SYCHÉ.

Vous m'abandonnez donc, cruel & cher Amant ?
Venez, venez me traiter de coupable.
Malgré tous les malheurs dont le Destin m'accable,
Votre absence est mon seul tourment.
Douces, mais trompeuses délices,
Deviez-vous commencer & finir en un jour ?
A peine ai-je goûté les douceurs de l'Amour,
Que j'en ressens les plus affreux supplices.
Pourquoi chercher le chemin des Enfers.
C'est la mort, c'est la mort qui me le doit apprendre.
Les flots, qu'aux malheureux ce Fleuve tient ouverts,
M'offrent celui que je dois prendre.

(Psyché étant prête à se précipiter dans les flots, le Fleuve paroit assis sur son urne, environné de roseaux).



SCÈNE VII.

LE FLEUVE, PSYCHE.

LE FLEUVE.

ARRÊTE, c'eſt trop tôt renoncer à l'eſpoir ;
Il faut vivre, l'Amour l'ordonne.

PSYCHÉ.

Dites plutôt que l'Amour m'abandonne ;
Quand Vénus contre moi fait agir ſon pouvoir ;
A deſcendre aux Enfers ſa haine m'a réduite.

LE FLEUVE.

Ne crains rien, je t'en veux apprendre le chemin ;
Viens ici prendre place, & tu ſeras inſtruite
Des ordres du Deſtin.



ACTE IV.

Le Théâtre représente une Salle du Palais de Proserpine.

SCÈNE PREMIÈRE.

PSYCHÉ.

Par quels noirs & fâcheux passages
M'a-t-on fait descendre aux Enfers?
Ce ne sont qu'abîmes ouverts,
A saisir de frayeur les plus fermes courages.

Ces lieux qui de la mort sont le triste séjour,
Ne reçoivent jamais le jour;
L'horreur en est extrême.
Mais tout affreux que je les voi,
Qu'ils auroient de charmes pour moi,
Si j'y rencontrois ce que j'aime!

N'y pensons plus, mon bonheur est changé;
J'ai voulu voir l'Amour, & l'Amour s'est vengé.
Vous, que ces demeures affreuses

Couvrent d'une éternelle nuit,
Apprenez, Ombres malheureuſes,
Le déplorable état où le Ciel me réduit.
Du plus heureux deſtin la gloire m'eſt certaine;
Et quand j'en puis jouir, ſans craindre les jaloux,
Un deſir curieux, dont la force m'entraîne,
Me fait perdre l'objet de mes vœux les plus doux :
Parmi tous vos tourmens, Ombres, connoiſſez-vous
Un ſupplice égal à ma peine ?

SCÈNE II.

LES TROIS FURIES, PSYCHÉ.

LES FURIES.

OU penſes-tu porter tes pas,
Téméraire Mortelle ?
Quel deſtin parmi nous t'appelle?
Viens-tu nous braver ici-bas ?

PSYCHÉ.

Si j'ai paſſé le Styx avant l'heure fatale,
Pour venir aux Enfers demander du ſecours,
Quand je vous aurai dit ma peine ſans égale,
Vous plaindrez avec moi le malheur de mes jours.

LES FURIES.

Non, n'attends rien de favorable ;
Jamais dans les Enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Ah! laissez-vous toucher à mes tristes douleurs.
Je ne viens point dans vos demeures sombres
Troubler le silence des Ombres,
Je viens parler de mes malheurs.

LES FURIES.

Non, n'attends rien de favorable;
Jamais dans les Enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Un ordre souverain, qu'il faut exécuter,
M'oblige à chercher votre Reine.
En me la faisant voir, vous finirez ma peine;
Elle voudra bien m'écouter.

LES FURIES.

Non, n'attends rien de favorable;
Jamais dans les Enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Deux mots, & de ces lieux je suis prête à sortir.
Conduisez-moi vers Proserpine.

UNE FURIE.

Puisqu'à la voir elle s'obstine,
Promptement qu'on l'aille avertir.

LES FURIES.

Cependant montrons-lui ce que ces lieux terribles
Ont d'objets plus horribles.

(Les Démons forment une danse, & montrent à Psyché ce qu'il y a de plus effroyable dans les Enfers).

SCÈNE III.

LES TROIS FURIES, DEUX NYMPHES DE L'ACHÉRON, PSYCHÉ.

LES FURIES.

Venez, Nymphes de l'Achéron ;
Aidez-nous à punir l'audace criminelle
D'une fière Mortelle
Qui vient troubler l'Empire de Pluton.

LES DEUX NYMPHES.

En vain ce soin vous embarrasse ;
Nous avons l'ordre, allez, & nous quittez la place.

(*Les trois Furies sortent*).

PSYCHÉ.

Que m'est-il permis d'espérer ?
Me fera-t-on enfin conduire à votre Reine ?

PREMIÈRE NYMPHE.

Psyché, cessez de soupirer :
Si Vénus vous poursuit, on fléchira sa haine.

PSYCHÉ.

Quoi ! l'on sait dans ce noir séjour
A quels maux Vénus me destine ?

DEUXIÈME NYMPHE.

Mercure envoyé par l'Amour,
Vient d'en instruire Proserpine;
Elle sait quel présent Vénus attend de vous,
Et pour vous l'apporter elle se sert de nous.

PSYCHÉ, *aprés avoir pris la boëte des mains de la Nymphe.*

Ah! que mes peines sont charmantes,
Puisque l'Amour cherche à les soulager!
Dès qu'il veut rendre un mal léger,
Il n'a plus de chaînes pesantes.
Ah! que mes peines sont charmantes;
Puisque l'Amour cherche à les soulager!

LES DEUX NYMPHES.

Il doit être bien doux d'aimer comme vous faites.

PSYCHÉ.

Et n'aime-t-on pas où vous êtes?

LES DEUX NYMPHES.

L'Amour anime l'Univers,
Tout cède aux ardeurs qu'il inspire;
Et jusques dans les Enfers
On reconnoît son empire.

PSYCHÉ.

Hé! qui s'en voudroit garantir!
Mais de ces lieux par où sortir?
Tout ce que je vois m'intimide.

(*Elle montre les Démons qui sont dans les ailes du Théâtre*).

LES DEUX NYMPHES.

Perdez l'effroi dont vos ſens ſont glacés,
Nous allons vous ſervir de guide :
Vous, noirs Eſprits, diſparoiſſez.

(*Quatre Démons traverſent le Théâtre en volant, & vont ſe perdre au travers de la voûte de la Salle de Proſerpine*).



ACTE V.

Le Théâtre représente les Jardins de Vénus.

SCÈNE PREMIÈRE.

PSYCHÉ.

Si je fais vanité de ma tendresse extrême,
En puis-je trop avoir, quand c'est de l'Amour même
Que mon cœur s'est laissé charmer ?
Je sens que rien ne peut ébranler ma constance.
Ah ! pourquoi m'obliger d'aimer,
S'il faut aimer sans espérance ?

Sans espérance ! non, c'est offenser l'Amour ;
Ce Dieu qui plaint les maux dont je suis poursuivie,
Jusques dans les Enfers a pris soin de ma vie,
Et c'est par lui que je reviens au jour.
Ce sont ici les Jardins de sa mère ;
Peut-être en ce moment il lui parle de moi.

Je puis l'y rencontrer. Pour mériter sa foi,
Cherchons jusqu'au bout à lui plaire.
Si mes ennuis ont pu ternir
Ces attraits dont l'éclat m'a su rendre coupable,
Cette boëte me va fournir
De quoi paroître encore aimable.
Ouvrons. Quelles promptes vapeurs
Me font des sens perdre l'usage?
Si la mort finit mes malheurs,
O toi, qui de mes vœux reçois le tendre hommage,
Songe qu'en expirant, c'est pour toi que je meurs.

(Psyché tombe sans force sur un gazon, où elle demeure couchée).

SCÈNE II.

VENUS, PSYCHE.

VÉNUS.

Enfin, insolente rivale,
Tu reçois ce qu'a mérité
L'orgueilleuse témérité
De te croire à Vénus égale!
Par l'état déplorable où j'ai réduit ton sort,
Vois ce que mon courroux te laisse encore craindre.

Si

Si tes malheurs si-tôt finissoient par la mort,
Ton sort ne seroit pas à plaindre.

PSYCHÉ, *couchée sur le gazon.*

Pourquoi me rappeller au jour,
S'il ne m'est pas permis de vivre pour l'Amour ?

VÉNUS.

Quoi, ton orgueil encor jusqu'à mon fils aspire ?
Mon fils est l'objet de tes vœux ?
Et l'obstacle fatal que j'ai mis à tes feux,
Ne t'a point affranchie encor de son empire ?
Cet amour de ton cœur ne peut être arraché ?

PSYCHÉ *sur le gazon.*

Viens, cher Amant, viens revoir ta Psyché.

VÉNUS.

Les maux dont tes soupirs marquent la violence,
A la pitié pour toi devroient m'intéresser;
Mais le plaisir de la vengeance
Est trop doux pour y renoncer.

(*Mercure descend*).



SCÈNE III.

MERCURE, VÉNUS.

MERCURE.

Vous croyez trop la jalouse colère
Qui vous anime contre un fils.

VÉNUS.

Quoi ! Mercure, on n'aura pour moi que du mépris ?
Je pourrai me venger, & n'oserai le faire ?

MERCURE.

L'Amour est venu dans les Cieux ;
Jupiter a reçu sa plainte,
Et n'envisage qu'avec crainte
Le désordre éternel qui menace les Dieux.
Par l'ordre du Destin Psyché vous est soumise ;
Quand vous la poursuivez, son sort dépend de vous :
Mais voyez, dans cette entreprise,
Quels malheurs ont déja suivi votre courroux.
L'Amour dont les ennuis n'ont pu toucher votre ame,
Empoisonne les traits dont il perce les cœurs.
Il les ouvre à la haine, aux dédains, aux rigueurs ;
Tout languit & rien ne s'enflâme.

La discorde est parmi les Dieux,
La paix s'éloigne de la terre;
On se hait, on se fait la guerre.
Ces maux que vous causez vous sont-ils glorieux?

VÉNUS.

Ah! qu'on me laisse ma colère,
Elle venge un trop juste ennui.
L'Amour à l'Univers est-il si nécessaire,
Qu'on ne puisse être heureux sans lui?

MERCURE.

S'il est quelque bonheur, c'est l'Amour qui l'assure;
Tout flatte en aimant, tout nous rit;
Otez l'amour de la Nature,
Toute la Nature périt.

VÉNUS.

On veut donc m'obliger à consentir qu'il aime?

MERCURE.

Jupiter qui paroît vous le dira lui-même.

(Jupiter descend sur son trône au milieu de son Palais).



SCÈNE IV.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, MERCURE, PSYCHÉ.

JUPITER.

Vénus veut-elle résister ?
N'a-t-elle point assez écouté sa colère ?
Et l'Amour qui languit ne peut-il se flatter
Que ses maux toucheront sa mère ?

VÉNUS.

Quoi ! je souffrirai qu'à mon fils
Une simple Mortelle aspire ?

JUPITER.

Si tu ne m'en veux point dédire,
Il n'est rien pour Psyché qui ne me soit permis.
Seule aux yeux de l'Amour elle est aimable & belle ;
Pour l'égaler à lui, je la fais Immortelle.

VÉNUS.

Puisque d'une Immortelle il doit être l'époux,
Jupiter a parlé, je n'ai plus de courroux.

JUPITER.

Viens, Amour, tes soupirs emportent la victoire.

VÉNUS.

Psyché, revois le jour,
On te permet enfin de vivre pour l'Amour.

PSYCHÉ *se levant.*

Vous y consentez ? quelle gloire !

JUPITER *à Psyché.*

Viens prendre place auprès de ton Amant.

PSYCHÉ *à l'Amour.*

On me rend donc à vous ? ô destin plein de charmes !

L'AMOUR.

Ô favorable changement !

JUPITER.

Aimez sans trouble & sans alarmes.
Vous, Dieux, accourez tous, & dans cet heureux jour,
Célébrez à l'envi la gloire de l'Amour.

(*L'Amour descend & va s'asseoir aux pieds de Jupiter. Vénus & Psyché, étant enlevées par un nuage, vont se placer aux deux côtés de l'Amour. Apollon, Bacchus, Momus & Mars descendent dans leurs machines, auprès de leurs quadrilles. Le Jardin disparoît, & tout le Théâtre représente le Ciel.*)

(*Apollon conduit les Muses & les Arts ; Bacchus est accompagné de Silène, de Satyres & de Ménades ; Momus mène après lui une troupe enjouée de Polichinels & de Matassins ; & Mars paroît à la tête d'une troupe de Guerriers, suivis de timbales, de tambours & de trompettes*).

APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle;
Le Dieu d'Amour devient heureux Amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant.
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui va être éternelle.

CHŒUR DES DIVINITÉS CÉLESTES.

Célébrons ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.
Chantons, répétons tour-à-tour,
Qu'il n'est point d'ame si cruelle,
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raison se perd & s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence & finit en un jour:
Mais quand un cœur est enivré d'amour.
Souvent c'est pour toute la vie.

MOMUS.

Je cherche à médire
Sur la terre & dans les Cieux;
Je soumets à ma satyre
Les plus grands des Dieux.

Il n'eſt dans l'univers que l'Amour qui m'étonne,
Il eſt le ſeul que j'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner perſonne.

MARS.

Mes plus fiers ennemis, vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vu toujours ma valeur triomphante.
L'Amour eſt le ſeul qui ſe vante
D'avoir pu triompher de moi.

CHŒUR DES DIEUX, *où ſe mêlent les trompettes & les timbales.*

Chantons les plaiſirs charmans
Des heureux Amans.
Répondez-nous, trompettes,
Timbales & tambours ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux ſon des muſettes.
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.

(*Les Arts traveſtis en Bergers galans, pour paroître avec plus d'agrément à cette fête, commencent les premiers à danſer*).

APOLLON.

Le Dieu qui nous engage
A lui faire la cour,
Défend qu'on ſoit trop ſage ;
Les plaiſirs ont leur tour :
C'eſt leur plus doux uſage,
Que de finir les ſoins du jour ;

La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

Ce ſeroit grand dommage
Qu'en ce charmant ſéjour
On eût un cœur ſauvage;
Les plaiſirs ont leur tour :
C'eſt leur plus doux uſage
Que de finir les ſoins du jour;
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

LES MUSES.

Gardez-vous, Beautés ſévères,
Les amours font trop d'affaires;
Craignez toujours de vous laiſſer charmer.
Quand il faut que l'on ſoupire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.
On ne peut aimer ſans peines;
Il eſt peu de douces chaînes,
A tout moment on ſe ſent alarmer.
Quand il faut que l'on ſoupire,
Le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martyre
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

(*Les Ménades & les Satyres danſent*).

BACCHUS.

BACCHUS.

Admirons le jus de la treille,
Qu'il eſt puiſſant! qu'il a d'attraits!
Il ſert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille;
Mais ſur-tout pour les amours,
Le vin eſt d'un grand ſecours.

(*Silène, Nourricier de Bacchus, paroît monté ſur ſon âne*).

SILÈNE.

Bacchus veut qu'on boive à longs traits:
On ne ſe plaint jamais
Sous ſon heureux empire;
Tout le jour on n'y fait que rire,
Et la nuit on y dort en paix.

Ce Dieu rend nos vœux ſatisfaits;
Que ſa Cour a d'attraits!
Chantons-y bien ſa gloire:
Tout le jour on n'y fait que boire,
Et la nuit on y dort en paix.

(*Deux Satyres ſe joignent à Silène, & tous trois chantent un trio à la louange de Bacchus, & des douceurs de ſon Empire*).

SILÈNE ET LES DEUX SATYRES.

Voulez-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

Les grandeurs ſont ſujettes
A cent peines ſecrettes.

DEUXIÈME SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS.

Voulez-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

C'eſt-là que ſont les ris, les jeux, les chanſonnettes.

DEUXIÈME SATYRE.

C'eſt dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS.

Voulez-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchez qu'au fond des pots.

(*Une troupe de Polichinels & de Mataſſins joignent leurs plaiſanteries & leurs badinages aux divertiſſemens de cette grande fête*).

MOMUS.

Folâtrons, divertiſſons-nous;
Raillons, nous ne ſaurions mieux faire:
La raillerie eſt néceſſaire
Dans les jeux les plus doux.

Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui ;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode ;
On court péril d'être incommode,
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennui ;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

MARS.

Laissons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusemens ;
Parmi les jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la guerre.

(*Quatre hommes portant des enseignes, s'en servent à faire paroître leur adresse en dansant*).

(*Les quatre troupes différentes de la suite d'Apollon, Bacchus, Momus & Mars, forment la dernière entrée. Un chœur de toutes les voix & de tous les instrumens se joint à la danse générale, & termine la fête des noces de l'Amour & de Psyché*).

LE CHŒUR.

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans :
Répondez-nous, trompettes,
Timbales & tambours ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux son des musettes ;
Accordez-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.



BELLEROPHON,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la premiérc fois par l'Académie Royale de Muſique, en 1679.

La Muſique de M. DE LULLI.

PRÉFACE.

Le Roi ayant donné la paix à l'Europe, l'Académie Royale de Musique a cru devoir marquer la part qu'elle prend à la joie publique, par un spectacle où elle puisse faire entrer les témoignages de son zèle pour la gloire de cet auguste Monarque. Elle s'y est crue d'autant plus obligée, que la protection qu'il donne aux Beaux-Arts les a toujours fait jouir, pendant le cours même de la guerre, de l'heureuse tranquillité qui leur est si nécessaire. C'est ce qui a donné occasion à cette Tragédie en Musique : le Theâtre *représente d'abord le Parnasse François ; Apollon y vient avec les Muses célébrer le retour d'une paix si glorieuse à la France ; Pan & Bacchus y arrivent en même temps, & signalent leur joie par des danses & par des chants d'allégresse : mais Apollon, pour mieux divertir le plus grand Prince de la terre, imagine sur le champ un spectacle où lui même, avec ses Muses, veut représenter l'Histoire de Bellerophon. Chacun sait que ce Héros combattit autrefois la Chimère, monté sur Pégase, & que ce fut d'un coup de pied de ce cheval que naquit ensuite la fameuse Fontaine qui inspire les vers, & qui a fait naître la Poésie. On ne sait pas trop bien qui étoit le père de Bellerophon : les uns tiennent que c'étoit Glaucus, & les autres le font fils de Neptune ; & c'est sur cette diversité d'opinions qu'on a formé l'intrigue de cette Pièce, & l'Oracle qui en fait le nœud. Amisodar est un personnage épisodique, fondé sur cette fable, qu'il y a eu une femme nommée Chimère, qui épousa un Roi de Lycie, appellé Amisodar.*

PERSONNAGES.

APOLLON.
BACCHUS.
PAN.
LES MUSES.
UN BERGER.



PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente une agréable Vallée, entre des côteaux délicieux, au fond deſquels paroît le Mont Parnaſſe à double ſommet, & , entre les deux, la ſource de la Fontaine d'Hélicon. Apollon eſt aſſis au haut de cette montagne, accompagné des neuf Muſes, qui ſont auſſi aſſiſes des deux côtés.

APOLLON.

MUSES, préparons nos concerts;
Le plus grand Roi de l'Univers
Vient d'aſſurer le repos de la terre:
Sur cet heureux vallon il répand ſes bienfaits.
Après avoir chanté les fureurs de la guerre,
Chantons les douceurs de la paix.

CHŒUR DES MUSES.

Après avoir chanté les fureurs de la guerre,
Chantons les douceurs de la paix.

APOLLON.

Par cet auguste Roi la discorde est bannie.
Pour tous les Dieux sa gloire a tant d'appas,
Que Pan lui-même, oubliant nos débats,
Vient ici de nos chants augmenter l'harmonie.
Bacchus, ainsi que lui, vient se joindre avec nous,
Pour rendre nos accords plus charmans & plus doux.

(Bacchus entre ici d'un côté, accompagné d'Egipans & de Ménades; & Pan entre de l'autre, suivi de Bergers & de Bergères).

BACCHUS.

Du fameux bord de l'Inde, où toujours la victoire
Rangea les Peuples sous ma loi,
Je viens prendre part à la gloire
D'un vainqueur aussi grand que moi.

PAN.

J'ai quitté les forêts où je tiens mon Empire,
Pour venir comme vous admirer ce Héros.
Nos plaines & nos bois lui doivent leur repos,
C'est par lui seul que tout respire.

TOUS.

Chantons le plus grand des mortels,
Chantons un Roi digne de nos autels.

CHŒUR D'APOLLON ET DES MUSES.

Par lui tous nos champs refleurissent.

CHŒUR DE BACCHUS ET DE PAN.

Les tranquilles plaisirs par lui sont de retour.

CHŒUR D'APOLLON ET DES MUSES.

De son nom seul les échos retentissent.

CHŒUR DE BACCHUS ET DE PAN.

Si l'on soupire encor, ce n'est plus que d'amour.

CHŒUR D'APOLLON ET DES MUSES.

Tout rit dans nos douces retraites.

CHŒUR DE BACCHUS ET DE PAN.

Rien ne vient plus troubler le son de nos musettes.

TOUS.

Chantons le plus grand des mortels,
Chantons un Roi digne de nos autels.

(*Les Bergers & les Bergères commencent ici une entrée, après laquelle un Berger chante les deux couplets suivans, qui sont entremêlés de danses*).

UN BERGER.

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre ?
Rien n'est si doux que d'aimer.
Peut-on aisément s'en défendre ?
Non, non, non, l'Amour doit tout charmer.
Que sert la fierté dans les Belles ?
Tout aime enfin à son tour.

Voit-on des rigueurs éternelles ?
Non, non, non, rien n'échappe à l'Amour.

(Après cette chanson, les Egipans & les Ménades font une entrée, laquelle étant finie, les Bergers & les Bergères se mêlent avec eux, & ils dansent tous ensemble. Cette dernière danse est suivie de ce Dialogue de Bacchus & de Pan).

PAN.

Tout est paisible sur la terre.
Voici l'heureux temps des amours.

BACCHUS.

Ils n'ont plus à craindre la guerre,
Qui des Amans troubloit les plus beaux jours.

PAN.

Aimez, Bergers, aimez, Bergères;
Suivez vos plus tendres desirs.

BACCHUS.

Si l'Amour a des maux, il a mille plaisirs
Qui rendent ses peines légères.

BACCHUS ET PAN.

Si l'Amour a des maux, il a mille plaisirs
Qui rendent ses peines légères.

APOLLON.

Quittez de si vaines chansons.
Il faut par de plus nobles sons

Honorer en ce jour le Héros de la France.
Transformons-nous en ce moment;
Et dans un Spectacle charmant,
Célébrons à ses yeux l'heureux événement
Qui jadis au Parnasse a donné la naissance.
Allons; pour ce grand Roi redoublez vos efforts;
Préparez vos plus doux accords.

TOUS.

Pour ce grand Roi redoublons nos efforts;
Préparons nos plus doux accords.



PERSONNAGES.

PALLAS, *Déesse.*

JOBATE, *Roi de Lycie.*

STÉNOBÉE, *veuve de Prétus, Roi d'Argos.*

PHILONOÉ, *fille de Jobate.*

BELLEROPHON, *cru fils de Glaucus.*

AMISODAR, *Prince Lycien, amoureux de Sténobée.*

ARGIE, *Confidente de Sténobée.*

LE SACRIFICATEUR, *Ministre du Temple d'Apollon.*

LA PYTHIE.

APOLLON *sur le Parnasse.*

AMAZONES.

UNE NAYADE.

UNE DRIADE.

DEUX DIEUX DES BOIS.



BELLEROPHON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une avant-cour du Palais du Roi, au fond de laquelle paroît un grand Arc de Triomphe, & au-delà on découvre la Ville de Patare, Capitale du Royaume de Lycie.

SCÈNE PREMIÈRE.

STÉNOBÉE, ARGIE.

STÉNOBÉE.

Non, les soulevemens d'une Ville rebelle
Ne m'ont point fait quitter Argos;
C'est l'Amour seul fatal à mon repos,

C'est le cruel Amour qui dans ces lieux m'appelle;
Prétus n'est plus, & désormais sa mort
Me rend maîtresse de mon sort;
Je puis donner un Diadême,
Et viens dans cette Cour faire un dernier effort
Sur le cœur d'un ingrat que j'aime.

ARGIE.

Quoi! de Bellerophon l'outrageante froideur
Ne peut de cet amour dégager votre cœur?

STÉNOBÉE.

Malgré tous mes malheurs, je serois trop heureuse,
Si les mépris pouvoient guérir l'amour.
Ma fierté dès long-temps, par un juste retour,
M'auroit fait triompher de ma flâme amoureuse;
Mais, hélas! ma tendresse augmente chaque jour.
Malgré tous mes malheurs, je serois trop heureuse,
Si les mépris pouvoient guérir l'amour.

ARGIE.

Contre Bellerophon votre aveugle colère,
Aux plus sanglans effets devoit s'autoriser;
L'amour vous le fait voir toujours digne de plaire,
C'est assez pour vous appaiser.

STÉNOBÉE.

Hélas! à quel excès je portai ma vengeance!
Je l'accusai, malgré son innocence,
De vouloir m'inspirer une coupable ardeur.
Ce fut pour lui ravir & l'honneur & la vie,
Que Prétus l'envoya chez le Roi de Lycie.
Et quels troubles alors ne sentit point mon cœur!

En

En vain, quand l'amour eſt extrême,
On veut perdre un ingrat qui nous oſe outrager;
On prend dans ſes malheurs plus de part que lui-même.
Hélas! quand il ſe faut venger de ce qu'on aime,
Qu'il en coûte pour ſe venger!

ARGIE.

Ne redoutez plus rien; ce Héros invincible,
Aux plus affreux périls tant de fois expoſé,
A ſa valeur a trouvé tout poſſible.
Quel triomphe pour vous, s'il vous étoit aiſé
De rendre enfin ſon cœur ſenſible!

STÉNOBÉE.

Du moins Belſérophon n'a jamais rien aimé;
C'eſt à la gloire qu'il ſe donne,
Et ſon cœur peut être charmé
Par les offres de ma Couronne.

Eſpoir, qui ſéduiſez les Amans malheureux,
Pourquoi ſuſpendre ma vengeance?
Je ſais, je ſais combien vous êtes dangereux;
Je ſais que vous allez entretenir mes feux,
Et redoubler leur violence.
Cependant vous rentrez dans mon cœur amoureux,
Et je ſens qu'avec vous il eſt d'intelligence.
Eſpoir, qui ſéduiſez les Amans malheureux!
Pourquoi ſuſpendre ma vengeance?

SCÈNE II.

STÉNOBÉE, PHILONOÉ, ARGIE.

PHILONOÉ.

Reine, vous ſavez qu'en ce jour
Je reçois un époux de la main de mon père :
J'attends le choix qu'il en doit faire
Entre tous les Amans qui rempliſſent ſa Cour.
Obtenez qu'il n'en délibère
Que de concert avec l'Amour.

Qu'il eſt doux de trouver, dans un Amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer !
Lorſque le cœur a choiſi de lui-même
Le ſeul objet qui pouvoit l'enflâmer,
Qu'il eſt doux de trouver, dans un Amant qu'on aime,
Un époux que l'on doit aimer !

STÉNOBÉE.

Quoi ! Princeſſe, à l'Amour vous auriez pu vous rendre ?

PHILONOÉ.

En vain j'ai voulu m'en défendre.

STÉNOBÉE.

Et qui donc aimez-vous ?

PHILONOÉ.

Un Héros que les Dieux
Ont fait des Conquérans l'exemple glorieux.
Estimé dans la paix, redouté dans la guerre,
Il est, & la terreur; & l'amour de la terre.
Si pour chercher à vaincre il court dans les hasards,
A ses premiers efforts ses ennemis se rendent:
Et s'il aime, il n'est point de cœurs qui se défendent
De ses premiers regards.

STÉNOBÉE.

Ah! c'est Bellerophon.

PHILONOÉ.

C'est lui, je le confesse;
Ne condamnez point ma tendresse.
Quand mille exploits fameux parlent pour un Amant,
Peut-on résister un moment?
Après avoir vaincu deux Nations guerrières,
Bellerophon amène en ces lieux fortunés
Les Amazones prisonnières,
Et les Solymes enchaînés.
Il possède mon cœur, je puis tout sur son ame.
Reine, favorisez une si belle flâme.

SCÈNE III.

STÉNOBÉE, ARGIE.

STÉNOBÉE.

Et je croyois qu'aucune ardeur
N'eût jamais enflâmé son cœur ?

ARGIE.

Un cœur qui paroît invincible,
Peut être un temps sans se laisser charmer ;
Mais on a beau se défendre d'aimer,
Le moment vient d'être sensible.

STÉNOBÉE.

C'en est fait, l'outrage est trop grand.
Si ses cruels refus faisoient tort à ma gloire,
Au moins il m'étoit doux de croire
Que mon cœur soupiroit pour un Indifférent.
Mais il aime, & c'est là ce qui me désespère :
Une autre a fait ce que je n'ai pu faire.

Venez, haine, vengeance, & versez dans mon cœur
Votre poison le plus funeste ;
Vous ne sauriez m'inspirer trop d'horreur
Pour un ingrat que je déteste.
Suivons, suivons ce désespoir ;

Il faut, pour venger mon outrage,
Qu'Amisodat serve ma rage;
Son art dans les Enfers lui donne tout pouvoir.
Il en peut évoquer quelque monstre effroyable
Qui porte le ravage & la flâme en ces lieux.
Il m'aime; & si sur lui je veux jetter les yeux...

ARGIE.

Le Roi vient, contraignez l'ennui qui vous accable.

SCÈNE IV.

LE ROI, STENOBÉE, ARGIE, *Suite.*

LE ROI.

Contre Bellerophon j'ai fait jusqu'à ce jour
Ce que Prétus pouvoit attendre
De l'aveugle zèle d'un gendre.
Vous vouliez, comme lui, qu'il pérît dans ma Cour.
D'abord, sans connoître son crime,
J'abandonnai sa tête aux rigueurs du sort.
Prétus croyoit sa perte légitime,
C'étoit assez pour résoudre sa mort;
Mais enfin il est temps de vous ouvrir mon ame.
Après qu'il s'est rendu l'appui de mes Etats,

Je dois me conſerver ſon bras.
Ma fille eſt l'objet de ſa flamme;
Aujourd'hui de ma main elle attend un époux,
C'eſt lui que je choiſis.

STÉNOBÉE.

Ciel! que me dites-vous?
Choiſir Bellerophon! & qui l'auroit pu croire?

LE ROI.

Ses exploits l'ont rendu digne de cette gloire.

STÉNOBÉE.

Songez-vous que Prétus vous demanda ſa mort?

LE ROI.

Les Dieux ne m'ont point fait arbitre de ſon ſort.

STÉNOBÉE.

Quoi! vous ſoutenez un coupable?

LE ROI.

Quoi! votre haine eſt implacable?

ENSEMBLE.

Ah! ceſſez de vous obſtiner.

LE ROI.

Malgré votre jalouſe envie,

STÉNOBÉE.

Malgré vos ſoins pour lui ſauver la vie,

ENSEMBLE.

Il mérite { le prix / la mort } que je lui veux donner.

(*On entend des timbales & des trompettes*).

STÉNOBÉE.

A ce bruit éclatant je connois qu'il s'avance.
Je ne vous dis plus rien; mais vous devez songer
Que si vous négligez le soin de ma vengeance,
Je suis Reine, & puis me venger.

(Après que Sténobée est sortie, on voit entrer une troupe d'Amazones & de Solymes enchaînés, dont ceux qui les conduisent portent les armes. La marche que cette troupe fait sur le Théâtre, est une espèce de triomphe pour Bellerophon, qui entre après que les Amazones & les Solymes ont passé devant le Roi, & pris leur place).



SCÈNE V.

LE ROI, BELLEROPHON, *Troupe d'*AMAZONES *&* *de* SOLYMES.

(*Six hommes en Amazones chantant, six femmes en Amazones chantant, Pages de la suite des Amazones, quatorze Solymes chantant, un Solyme dansant seul, quatre Amazones dansant, quatre Solymes dansant, quatre hommes armés dansant*).

LE ROI.

Venez, venez goûter les doux fruits de la gloire,
Qui, dans tout l'Univers, vous fait tant de jaloux.

BELLEROPHON.

Seigneur, quand on combat pour vous,
N'est-on pas sûr de la victoire ?

LE ROI.

Après avoir rangé deux Peuples sous mes loix,
Prince, votre rare vaillance
Demeureroit sans récompense,
Si ma fille n'étoit le prix de vos exploits.
Vous l'aimez, elle vous aime ;
Soyez heureux, j'y consens.

BELLEROPHON.

BELLEROPHON.

Ah! Seigneur, puis-je encor me connoître moi-même ?

LE ROI.

La valeur obtient tout des cœurs reconnoiſſans.
Un Héros que la gloire élève,
N'eſt qu'à demi récompenſé;
Et c'eſt peu ſi l'amour n'achève
Ce que la gloire a commencé.

BELLEROPHON.

Surpris de tant d'honneurs, je ne puis que me taire.
Quel ſervice aſſez grand pouvoit les mériter ?
J'euſſe été trop téméraire
Si j'euſſe oſé m'en flatter,
Moi qu'un frère a chaſſé d'Ephire,
Où mon père Glaucus avoit donné la loi.

LE ROI.

Etre l'appui de mon Empire,
C'eſt mériter aſſez d'y régner après moi.
Qu'aucun ne garde ici des ſujets de triſteſſe:
A vous, Captifs, je rends la liberté.

BELLEROPHON *aux Amazones & aux Solymes.*

Faites tous voir votre allégreſſe,
En ſortant de captivité.

(*Le Roi & Bellerophon étant ſortis, ceux qui ont conduit les Amazones & les Solymes leur ôtent les fers, & rendent l'épée aux unes & la lance aux autres*).

AMAZONES.

Quand un vainqueur eſt tout brillant de gloire,
Qu'il eſt doux de porter ſes fers !

SOLYMES.

Celui qui nous ſoumit commande à la victoire,
Il ſoumettra tout l'Univers.

TOUS.

Diſons cent fois ce qu'on ne peut trop dire :
Heureux qui vit ſous ſon Empire !

(*Les Amazones & les Solymes commencent ici leurs danſes, & chantent enſuite les paroles ſuivantes, dont chaque couplet ſe chante après une entrée*).

AMAZONES ET SOLYMES.

Faiſons ceſſer nos alarmes,
Goûtons les biens que rend la liberté :
Celui dont chacun craint les armes,
A fait finir notre captivité.
Un ſort ſi plein de charmes
Met notre gloire enfin en ſûreté.

Rompons le cours de nos larmes,
Nos déplaiſirs ont aſſez éclaté :
Celui dont chacun craint les armes,
A fait finir notre captivité.
Un ſort ſi plein de charmes
Met notre gloire enfin en ſûreté.

ACTE II.

Le Théâtre représente un Jardin délicieux, au milieu duquel paroît un Berceau en forme de dôme, soutenu à l'entour de plusieurs Termes. Au travers du Berceau on découvre trois allées, dont celle du milieu est terminée par un superbe Palais en éloignement; les deux autres finissent à perte de vue.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILONOÉ, DEUX AMAZONES.

PHILONOÉ.

Amour, mes vœux sont satisfaits;
Il m'est doux de porter tes chaînes,
Et j'oublie aujourd'hui les peines
Qui de mon cœur avoient troublé la paix.
Cruelles inquiétudes,
Soupirs languissans,

Si j'ai souffert vos tourmens les plus rudes;
Je n'ai pas trop payé les douceurs que je sens.

PREMIÈRE AMAZONE.

Les douceurs que l'Amour fait trouver dans ses chaînes,
Aux plus heureux Amans ont coûté des soupirs.

DEUXIÈME AMAZONE.

Les plaisirs qui n'ont point commencé par les peines,
Ne sont jamais de vrais plaisirs.

PHILONOÉ.

Chantez, chantez la valeur éclatante
Du plus grand des Héros;
Si la Lycie est triomphante,
C'est à lui qu'elle doit sa gloire & son repos:

PREMIÈRE AMAZONE.

Que de lauriers sur une seule tête!
Avec lui la victoire a peine à respirer.

DEUXIÈME AMAZONE,

De l'Univers entier il eût fait la conquête,
Si son grand cœur n'eût su se modérer.

ENSEMBLE.

Chantons, chantons la valeur éclatante
Du plus grand des Héros:
Si la Lycie est triomphante,
C'est à lui qu'elle doit sa gloire & son repos.



SCÈNE II.

BELLEROPHON, PHILONOÉ, AMAZONES.

BELLEROPHON.

PRINCESSE, tout conſpire à couronner ma flâme,
Tout s'apprête pour mon bonheur.
Sentez-vous les plaiſirs qui règnent dans mon ame?
Et les mêmes tranſports charment-ils votre cœur?

PHILONOÉ.

L'Amour qui nous unit par de ſi douces chaînes,
A dès long-temps uni tous nos deſirs.
A vos ſoupirs cent fois j'ai mêlé mes ſoupirs;
Et ſi j'ai partagé vos peines,
Je dois partager vos plaiſirs.

BELLEROPHON.

Qu'un ſi doux aveu doit me plaire!
Qu'il rend mon deſtin glorieux!

PHILONOÉ.

Quand ma bouche pourroit ſe taire,
L'Amour feroit parler mes yeux.

ENSEMBLE.

Que tout parle à l'envi de notre amour extrême:
A ſes tranſports abandonnons nos cœurs;

Et pour goûter toujours de nouvelles douceurs,
Disons-nous cent fois, *je vous aime.*

PHILONOÉ *voyant Sténobée.*

Prince, adieu ; mon devoir m'appelle auprès du Roi.
Je vous laisse le soin d'entretenir la Reine.

BELLEROPHON.

Quel cruel supplice pour moi !

SCÈNE III.

STÉNOBÉE, BELLEROPHON, ARGIE.

STÉNOBÉE.

Ma présence ici te fait peine ?

BELLEROPHON.

Il est vrai, je frémis, lorsque je vous revoi :
Quel destin ennemi vous amène en Lycie ?
Y venez-vous chercher à troubler mon repos ?
Vous m'avez fait bannir d'Argos,
Ne verrai-je jamais votre haine adoucie ?

STÉNOBÉE.

S'il te souvient des maux que je t'ai faits,
Qu'il te souvienne aussi de ma tendresse extrême ;
Ne me reproche point, ingrat, que je te hais,
Ou reproche-moi que je t'aime.

J'ai tâché de te perdre, & j'ai cru le vouloir ;
J'ai ſuivi les tranſports d'une aveugle vengeance :
Mais plus à mon amour j'ai fait de violence,
Plus ſur mon cœur il a pris de pouvoir ;
Et je ne t'ai jamais haï qu'en apparence.

BELLEROPHON.

Vous m'avez ſans relâche accablé de malheurs ;
Je n'ai point reconnu l'amour dans vos fureurs.
Si l'amour quelquefois s'abandonne à la rage,
Il eſt toujours amour, même quand il outrage.
Mais vous, toujours conſtante à me perſécuter,
Vous n'avez épargné ma gloire ni ma vie ;
Et je ne dois rien écouter
De ma plus mortelle ennemie.

SCÈNE IV.

STÉNOBÉE, ARGIE.

STÉNOBÉE.

Tu me quittes, cruel ! arrête. Il fuit, hélas !
Mon amour voit ſa honte, & n'en profite pas.

Vous ne ſauriez guérir le mal qui me tourmente,
Foibles retours d'un impuiſſant dépit :
Des mépris d'un ingrat ma flâme ſe nourrit ;
Elle devroit s'éteindre, & devient plus ardente.

L'amour trop heureux s'affoiblit;
Mais l'amour malheureux augmente.

ARGIE.

Quoi! vous pourrez toujours souffrir
Qu'on vous brave, qu'on vous dédaigne?

STÉNOBÉE.

Non, il faut dans son sang que mon amour s'éteigne :
Perdons tout, faisons tout périr.

SCÈNE V.

STÉNOBÉE, AMISODAR, ARGIE.

STÉNOBÉE.

Vous me jurez sans cesse une amour éternelle.
Croirai-je, Amisodar, croirai-je vos sermens?
Me serez-vous assez fidelle
Pour ne refuser rien à mes ressentimens?

AMISODAR.

Lorsque l'amour vous asservit mon ame,
Votre insensible cœur devroit se contenter
De ne pas répondre à ma flâme.
Pourquoi me faire encor l'outrage d'en douter?
Vos froideurs, votre indifférence,
Me touchent moins que cette offense;

Je meurs pour vos divins appas,
Et viens vous demander, pour toute récompenſe,
Que vous n'en doutiez pas.

STÉNOBÉE.

Bellerophon m'a fait une mortelle injure,
Le Roi la connoît & l'endûre ;
Il le choiſit pour Gendre, au lieu de le punir.
Troublons l'hymen qui ſe prépare,
Par une vengeance barbare,
Dont le ſeul ſouvenir
Faſſe trembler tout l'avenir.

AMISODAR.

Je puis de la nuit infernale,
Faire ſortir un monſtre furieux :
Mais vous-même tremblez d'exercer en ces lieux
Une vengeance ſi fatale.
Préparez-vous à voir nos Peuples alarmés,
Et nos Villes tremblantes.
Le monſtre couvrira de torrens enflâmés
Nos campagnes fumantes,
Et nos champs ne ſeront conſumés
Que des reſtes affreux de victimes ſanglantes.

STÉNOBÉE.

Que ce ſpectacle ſera doux
A la fureur qui me tranſporte !
Hâtez-vous, hâtez-vous
De ſervir mon courroux ;
Faites ouvrir la terre, & que le monſtre en ſorte.
Hâtez-vous, hâtez-vous
De ſervir mon courroux.

AMISODAR.

Jusqu'au fond des Enfers je vais me faire entendre.
Fuyez, Reine, fuyez ;
Vos yeux seront trop effrayés
De l'horreur qu'en ces lieux mes charmes vont répandre.

SCÈNE VI.

AMISODAR.

Que ce jardin se change en un désert affreux.

(*Le jardin disparoît, & l'on voit en sa place une espèce de prison horrible, taillée dans les rochers, & percée à perte de vue, avec plusieurs chaînes, cordages & grilles de fer qui la remplissent de toutes parts*).

Noirs habitans du séjour ténébreux,
Pour m'écouter, dans vos demeures sombres,
Redoublez, s'il se peut, le silence des Ombres.
Et vous, à me servir employés tant de fois,
Ministres de mon Art, accourez à ma voix.

(*Quatre Magiciens & quatre Magiciennes paroissent, & témoignent en dansant l'ardeur avec laquelle ils se préparent à servir Amisodar. Après cette entrée, d'autres Magiciens, au nombre de quatorze, viennent faire avec lui la scène suivante*).

SCÈNE VII.

AMISODAR, MAGICIENS.

(*Quatorze Magiciens chantant, un Sorcier dansant seul, quatre autres Sorciers dansant, quatre Sorcières dansant*).

MAGICIENS.

PARLE, nous voilà prêts; tout nous sera possible.

AMISODAR.

Faites sortir un monstre horrible.
Pour l'évoquer employez l'Achéron,
Le Cocyte, le Phlégéton;
Faites que votre voix dans tout l'Enfer raisonne:
C'est moi qui vous l'ordonne.

(*Les Magiciens se jettent ici contre terre pour l'évocation*).

MAGICIENS.

Par ce pressant commandement,
Promptement, promptement,
Que le Ténare s'ouvre,
Que l'Enfer se découvre:
Cocyte, Phlégéton, il nous faut du secours;
Pour nous entendre, arrêtez votre cours.

AMISODAR.

Poursuivez. Que pour moi votre pouvoir éclate.

Par Cerbère & la triple Hécate,
Parlez, pressez, appellez à grand bruit,
Et la Mort & la Nuit.

(Les Magiciens se jettent de nouveau contre terre).

MAGICIENS.

Nuit, Mort, Cerbère, Hécate, Erèbe, Averne;
Noires Filles du Styx, que la fureur gouverne,
Entendez nos cris, servez-nous,
Nous travaillons pour vous.

AMISODAR.

Le charme est fait, les monstres vont paroître;
La terre s'ouvre & me le fait connoître.
Rendons aux sombres Déïtés
Les honneurs que de nous elles ont mérités.

(La terre s'ouvre, & on voit sortir trois monstres qui s'élèvent au-dessus de trois buchers ardens, l'un en forme de Dragon, l'autre de Lion, & le dernier de Bouc. Trois des Magiciens montent dessus; après quoi les quatre qui ont déja dansé font une nouvelle entrée avec les quatre Magiciennes, pour marquer leur joie de ce que le charme a réussi. Leur danse étant finie, les trois Magiciens qui sont sur les monstres, chantent alternativement les paroles suivantes avec les autres Magiciens).

MAGICIENS.

La terre nous ouvre
Ses gouffres profonds ;
L'Enfer ſe découvre.
Chantons, triomphons ;
On voit l'onde noire
Pour nous s'arrêter.
Victoire, victoire, victoire,
Nous avons la gloire
De tout ſurmonter.
Triomphe, victoire,
Triomphe, victoire,
Nous avons la gloire
De tout ſurmonter.
Non, non, rien ne peut nous réſiſter.

AMISODAR.

Un monſtre ſeul cauſeroit plus d'effroi,
Il faut unir ces trois monſtres enſemble.
Par un charme plus fort & plus digne de moi,
Faiſons qu'un ſeul corps les aſſemble.
Pour en venir à bout, deſcendons aux Enfers ;
Les gouffres nous en ſont ouverts.

(*Tout s'abîme, & la terre s'ouvre*).

ACTE III.

Le Théâtre repréſente le veſtibule du Temple fameux où Apollon rendoit ſes Oracles dans la Ville de Patare. Ce Temple paroît d'abord fermé dans le fond, & ne s'ouvre que lorſque la cérémonie commence à paroître.

SCÈNE PREMIÈRE.

STÉNOBÉE, ARGIE.

ARGIE.

Que vous faites couler & de ſang & de larmes
Dans ces triſtes climats !
Tout tremble, tout eſt en alarmes,
On voit régner par-tout l'image du trépas :
Et le monſtre, animé par la force des charmes,
Marque de mille morts la trace de ſes pas.

STÉNOBÉE.

Lieux déſolés & remplis de carnage,
Campagnes où le monſtre a ſemé tant d'horreur,

Ne me reprochez point ma jalouſe fureur,
Dont votre embraſement eſt le fatal ouvrage:
L'amour déſeſpéré qui règne dans mon cœur,
Vous venge aſſez de ce ravage.

ARGIE.

Quoi! vous ne goûtez point la ſecrette douceur
D'avoir troublé l'hymen qui vous outrage?

STÉNOBÉE.

Impuiſſante vengeance! inutile ſecours!
De quoi peux-tu ſervir, quand on aime toujours?
Les plus cruels tranſports que la fureur inſpire,
Conſolent mal un amour outragé.
Ce malheureux amour, après s'être vengé,
N'en fait pas moins ſentir ſon tyrannique empire.
Impuiſſante vengeance! inutile ſecours!
De quoi peux-tu ſervir, quand on aime toujours?

SCÈNE II.

LE ROI, STÉNOBÉE, ARGIE.

LE ROI.

QUE de malheurs accablent la Lycie!
Si le Ciel lui gardoit de ſi funeſtes coups,
Avant qu'il fît ſur elle éclater ſon courroux,
Que ne m'a-t-il ôté la vie!

Je ne vois en tous lieux que des marques d'effroi
Que des objets qui m'épouvantent,
Et je partage, comme Roi,
Les maux que mes Sujets ressentent.

STÉNOBÉE.

Quand vous voyez vos Peuples abattus,
Reconnoissez du Ciel la justice suprême.
Vous n'avez pas vengé l'injure de Prétus,
Il la venge lui-même.
Bellerophon victorieux
Cause tous les malheurs dont votre cœur soupire;
C'est contre lui seul que les Dieux
Ont envoyé le monstre furieux
Qui désole tout votre Empire.
Que sa valeur en délivre ces lieux,
Puisque son crime vous l'attire.

SCÈNE III.

LE ROI, BELLEROPHON.

BELLEROPHON.

Vous venez consulter l'Oracle d'Apollon?

LE ROI.

Je viens lui demander ce qu'il faut que j'espère.
De mes Etats c'est le Dieu tutélaire;
Il écoute ma voix quand j'implore son nom.

BELLEROPHON.

BELLEROPHON.

Ce Dieu qui chérit la Lycie,
Dans ſes malheurs voudra la ſecourir;
Et l'encens qu'en ces lieux vous lui venez offrir,
Rendra du Ciel la colère adoucie.
Mais quand le monſtre immole à ſa fureur
Tout le ſang qu'il trouve à répandre,
Verrai-je, ſans rien entreprendre,
Que par lui, dans ces lieux, tout ſoit rempli d'horreur?

LE ROI.

Ah! Prince, ſongez-vous que trois monſtres enſemble
Sont unis dans ce monſtre affreux?
A ſon aſpect il n'eſt rien qui ne tremble;
De ſa brûlante haleine il pouſſe mille feux.

BELLEROPHON.

Ces trois monſtres unis n'ont rien qui m'épouvante.
Plus le combat coûte au vainqueur,
Plus la victoire eſt éclatante;
Et c'eſt ce qui flatte un grand cœur.



SCÈNE IV.

LE ROI, PHILONOÉ, BELLEROPHON.

PHILONOÉ.

Seigneur, à votre voix je viens joindre la mienne ;
Aux vœux que vous offrez je viens mêler mes pleurs,
Et demander au Ciel que la Lycie obtienne
La fin de ses malheurs.

LE ROI.

Contre le monstre qui les cause,
Bellerophon veut employer son bras :
Consentirez-vous qu'il s'expose ?

PHILONOÉ.

Ah ! vous-même, Seigneur, vous n'y consentez pas ;
Souffrirez-vous qu'il coure où la mort est certaine ?

BELLEROPHON.

On court à la victoire en s'exposant pour vous ;
Croyez-en l'ardeur qui m'entraîne.
Hélas ! sans les frayeurs dont la Lycie est pleine,
Je serois déja votre époux.

PHILONOÉ.

Espérons tout des Dieux ; un violent orage

Amène quelquefois le calme le plus doux.

LE ROI.

Le Temple s'ouvre, entrons; & par un juste hommage,
Méritons que le Ciel appaise son courroux.

(*Le Sacrificateur paroît avec ses Ministres, & un grand nombre de Peuples qui entrent dans le Temple en dansant*).

SCÈNE V.

LE ROI, BELLEROPHON, PHILONOÉ, LA PYTHIE, SACRIFICATEUR, MINISTRES *du Temple*, CHŒUR DE PEUPLES.

(*Le grand Sacrificateur, quatre hommes portant des haches, quatre hommes portant des buires, huit Sacrificateurs, quatre enfans assistant au Sacrifice, quatre Prêtresses, Apollon, six flûtes de la suite du Sacrifice, huit Assistans du Sacrifice*).

CHŒUR DE PEUPLES.

Le malheur qui nous accable
Demande un Dieu favorable;
Entends-nous, gran dApollon.

Par la défaite du Serpent Python,
Par l'éclat de la gloire
Qui ſuivit ta victoire,
Viens nous ſecourir.
Hâte-toi, ſauve-nous, ou nous allons périr.

SECONDE ENTRÉE.

Nos ſoupirs te font connoître
Le malheur qui les fait naître;
Entends-nous, grand Apollon.
Par la défaite du Serpent Python,
Par l'éclat de la gloire
Qui ſuivit ta victoire,
Viens nous ſecourir.
Hâte-toi, ſauve-nous, ou nous allons périr.

SACRIFICATEUR.

Reçois, grand Apollon, reçois ce ſacrifice;
Fais que le Ciel nous ſoit propice.

CHŒUR DE PEUPLES.

D'un cœur ſoumis nous t'adreſſons nos vœux,
Ecoute un Peuple malheureux.

SACRIFICATEUR *verſant du vin ſur la tête de la victime.*

Par ce vin répandu fais ceſſer nos alarmes;
Arrête le cours de nos larmes.
Tu vois quel triſte ſort nous accable aujourd'hui;
Prête-nous ton appui.

Vous, qu'à me seconder un zèle ardent anime,
Avancez ; il est temps d'immoler la victime.

(*Les Ministres du Temple s'avancent auprès du Sacrificateur, & immolent la victime*).

CHŒUR DE PEUPLES.

Dieux, qui connoissez nos malheurs,
Laissez vous toucher de nos pleurs.

SACRIFICATEUR *montrant le cœur de la victime.*

Espérons ; je ne vois que signes favorables ;
Nos vœux au Ciel doivent être agréables.

(*Il jette le cœur & les entrailles dans le feu*).

CHŒUR DE PEUPLES.

Après un augure si doux,
Tâchons de mériter que les Dieux soient pour nous.

(*Le Peuple danse à l'entour du feu, & chante ensuite ce premier couplet*).

Montrons notre allégresse,
Ne parlons plus de chagrin ;
Renonçons à la tristesse,
Nos malheurs vont prendre fin.
Quand le Ciel est propice à nos vœux,
Bannissons l'ennui qui nous presse,
Nous allons tous être heureux.

(*Le Peuple continue sa danse, & chante le second couplet*).

Le Ciel veut qu'on eſpère,
Il adoucit ſon courroux:
Notre hommage a ſu lui plaire,
Tout s'eſt déclaré pour nous.
Banniſſons les ſoupirs de ces lieux;
Ne craignons plus rien de contraire,
Nos maux ont touché les Dieux.

SACRIFICATEUR.

Tout m'apprend qu'Apollon dans nos vœux s'intéreſſe,
Redoublez à l'envi vos marques d'allégreſſe.

(*Le Peuple commence une nouvelle danſe à l'entour du feu, & chante les paroles qui ſuivent*).

CHŒUR DE PEUPLES.

Aſſez de pleurs
Ont ſuivi nos malheurs;
De notre zèle
Vois l'ardeur fidèle.
C'eſt en toi ſeul que notre eſpoir eſt mis;
Viens de nos maux arrêter les atteintes:
Finis nos plaintes,
Calme nos craintes,
Fléchis pour nous les Deſtins ennemis:
L'Amour languit, troublé de nos alarmes;
Rappelles ici tous ſes charmes,
Toi que ſes traits ont tant de fois ſoumis.
Un monſtre affreux

Nous rend tous malheureux.
Fais de ſa rage
Ceſſer le ravage.
C'eſt en toi ſeul que notre eſpoir eſt mis;
Viens de nos maux adoucir les atteintes :
Finis nos plaintes,
Calme nos craintes,
Fléchis pour nous les Deſtins ennemis :
L'Amour languit, troublé de nos alarmes;
Rappelles ici tous ſes charmes,
Toi que ſes traits ont tant de fois ſoumis.

SACRIFICATEUR.

Digne fils de Latone & du plus grand des Dieux,
Parle, & daigne régler le deſtin de ces lieux.

(*L'Autel qui a paru s'enfonce, & la Pythie ſort de ſon antre, les cheveux épars ; en même temps on entend de grands éclats de tonnerre : le Temple tremble, & on le voit tout brillant d'éclairs*).

LA PYTHIE.

Gardez tous un ſilence extrême;
Apollon vous entend, & va parler lui-même;
Son approche déja fait briller les éclairs.
Entendez raiſonner le ſifflement des airs,
Ecoutez le bruit du tonnerre,
Voyez trembler & le Temple & la terre.

Il va paroître, je le voi;
A son aspect frémissez comme moi.

(La Pythie se penche vers la terre, tandis qu'Apollon paroît en statue d'or, & prononce l'Oracle qui suit.

APOLLON.

Que votre crainte cesse;
Un des fils de Neptune appaisera pour vous
Le céleste courroux.
Pour l'en récompenser, il faut que la Princesse
Le prenne pour époux.

(La Pythie s'enfonce dans l'antre d'où elle est sortie; Apollon disparoit, & le Peuple se retire).

LE ROI, *à Bellerophon & à Philonoé.*

Vous l'avez entendu, je n'ai rien à vous dire;
Je plains vos déplaisirs, comme vous j'en soupire.
Mais rien n'est préférable au repos de ces lieux:
Soumettons-nous aux Dieux.



SCENE VI.

SCÈNE VI.

BELLEROPHON, PHILONOÉ.

BELLEROPHON.

DANS quel accablement cet Oracle nous laiſſe !

PHILONOÉ.

Ah ! cruelle ſurpriſe !

BELLEROPHON.

O funeſte revers !
Quoi ! je vous perds, belle Princeſſe ?

ENSEMBLE.

Hélas ! n'avons-nous eu le Deſtin favorable,
Que pour mieux reſſentir le coup qui nous accable ?

BELLEROPHON.

Mes vœux alloient être contens.

PHILONOÉ.

Jamais ſort n'eût été plus heureux que le nôtre.

ENSEMBLE.

Qui croiroit que deux cœurs, ſi tendres & ſi conſtans,

Ne fuſſent pas deſtinés l'un pour l'autre ?

BELLEROPHON.

Vous ne ſerez donc point à moi ?
Quel prix d'une ardeur ſi fidelle !

PHILONOÉ.

N'y penſons plus.

BELLEROPHON.

Quoi ! vous pourrez, cruelle,
Engager ailleurs votre foi ?

PHILONOÉ.

Briſez, briſez une fatale chaîne.
Quand j'ai reçu l'hommage de vos vœux,
Je croyois que le Ciel conſentiroit ſans peine
Que l'hymen nous rendît heureux;
Et je n'attendois pas l'Oracle rigoureux
Qui nous ſacrifie à ſa haine.

BELLEROPHON.

Non, non, quoi qu'il ait ordonné,
On ne verra jamais que mon amour s'éteigne.
Je n'examine point ce qu'il faut que je craigne
De l'Oracle fatal qui vient d'être donné.
Que le Deſtin jaloux d'une flâme ſi belle
Me porte encor des coups plus rigoureux ;
Au moins je puis être fidelle,
Si je ne ſaurois être heureux.

PHILONOÉ.

Se peut-il que le Ciel, contre un amour ſi tendre,
Exerce toutes ſes rigueurs ?

BELLEROPHON.

De ſes ordres cruels l'Amour doit-il dépendre ?

ENSEMBLE.

Aimons-nous, malgré nos malheurs,
Ce n'eſt pas au Deſtin à ſéparer les cœurs.



ACTE IV.

Des rochers fort hauts & fort escarpés, couverts de sapins & d'autres arbres solitaires, font la décoration de cet acte. Au fond du Théâtre paroît un rocher de la même hauteur, & garni des mêmes arbres ; il est percé par trois grottes, au travers desquelles on découvre un paysage à perte de vue.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMISODAR.

QUEL spectacle charmant pour mon cœur amoureux !
Ces morts de tous côtés étendus dans les plaines,
Me font de sûrs garants de la fin de mes peines ;
Tout périt pour me rendre heureux.

Fontaines, tariſſez ; embraſez-vous, montagnes ;
Brûlez, forêts ; ſéchez, campagnes ;
Toutes les horreurs que je voi,
Sont autant de ſujets de triomphe pour moi.
Quand on obtient ce qu'on aime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix ?
Que tout l'Univers ſurpris
Condamne l'amour extrême
Qui coûte tant de ſang, de larmes & de cris,
Quand on obtient ce qu'on aime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix ?

SCÈNE II.

ARGIE, AMISODAR.

ARGIE.

Il faut, pour contenter la Reine,
Rendre le monſtre à l'éternelle nuit.
Bellerophon, au déſeſpoir réduit,
S'apprête à le combattre, & ſa perte eſt certaine :
Mais cette prompte mort finit trop tôt ſa peine.
Quand un fatal Oracle eſt contraire à ſes vœux,
S'il ne ſouffre long-temps, il n'eſt point malheureux.
Puiſqu'un fils de Neptune épouſe la Princeſſe,
Laiſſez vivre l'ingrat dans ſes jaloux tranſports.

Voir aux mains d'un rival l'objet de ſa tendreſſe,
C'eſt tous les jours endurer mille morts.

AMISODAR.

Le laiſſer vivre ! ô Dieux ! que faut-il que je penſe ?
Je vois pour lui la Reine s'alarmer,
Lorſque ſa mort eſt prête à remplir ſa vengeance :
Eſt-ce le haïr ou l'aimer ?

ARGIE.

Montrez que votre cœur ne cherche qu'à lui plaire ;
Pourquoi pénétrer dans le ſien ?
Quand l'objet aimé parle, un Amant doit tout faire,
Et n'examiner rien.

AMISODAR.

Non, non, que mon rival périſſe ;
Eſt-ce à moi d'empêcher qu'il ne perde le jour ?

ARGIE.

Il faut faire à la Reine encor ce ſacrifice,
Ou renoncer à votre amour.

VOIX *derrière le Théâtre.*

Tout eſt perdu, le monſtre avance ;
Sauvons-nous, ſauvons-nous.

AMISODAR.

Le monſtre approche, éloignez-vous.

ARGIE.

Ciel, contre ſa fureur, embraſſe ma défenſe !

SCÈNE III.

UNE NAPÉE ET UNE DRIADE.

ENSEMBLE.

Plaignons, plaignons les maux qui déſolent ces lieux ;
Les pleurs qu'ils font couler devroient toucher les Dieux.

DRIADE.

Il n'eſt plus d'herbes dans les plaines.

NAPÉE.

Il n'eſt plus d'eaux dans les fontaines.

DRIADE.

Tout périt.

NAPÉE.

Tout tarit.

DRIADE.

Quel excès d'ennuis !

NAPÉE.

Quelles peines !

ENSEMBLE.

Plaignons, plaignons, les maux qui désolent ces lieux ;
Les pleurs qu'ils font couler devroient toucher les Dieux.

SCÈNE IV.

DIEUX DES BOIS, UNE NAPÉE ET UNE DRIADE.

DIEUX DES BOIS.

Les forêts sont en feu, le ravage s'augmente ;
Ce n'est par-tout qu'épouvante & qu'horreur.

NAPÉE ET DRIADE.

Du monstre, comme vous, nous sentons la fureur ;
Voyez cette plaine brûlante.

DIEUX DES BOIS.

Hélas! que ſont-ils devenus,
Ces bois dont nous faiſions nos retraites tranquilles?

NAPÉE ET DRIADE.

Ces eaux qui ſerpentoient dans ces plaines fertiles;
Ces eaux, hélas! ne coulent plus.

DIEUX DES BOIS.

Que de triſtes alarmes!

NAPÉE ET DRIADE.

Que de ſujets de larmes!

TOUS.

Pour adoucir le Ciel, qui voit tant de malheurs,
Joignons nos ſoupirs & nos pleurs.



SCÈNE V.

LE ROI, BELLEROPHON.

LE ROI.

Ah! Prince, où vous emporte une ardeur trop guerrière ?
En vain à cent périls on vous a vu courir,
En vain votre grand nom remplit la terre entière,
Vous cherchez un combat où vous allez périr.

BELLEROPHON.

Je ne vais point combattre un monſtre redoutable,
Pour remplir de mon nom l'Univers étonné :
Je vais, Amant infortuné,
Finir un ſort trop déplorable.
Cent fois juſqu'à ce triſte jour
J'ai haſardé ma vie en cherchant la victoire :
Ce que j'ai fait, animé par la gloire,
Ne le pourrai-je faire animé par l'amour ?

LE ROI.

Suivre un amour trop téméraire,
C'eſt vous livrer vous-même au plus funeſte ſort.

BELLEROPHON.

Accablé de malheurs, puis-je craindre la mort ?

LE ROI.

Ménagez votre vie, elle m'eſt toujours chère :
Par ces aimables nœuds
Que je vous deſtinois avec mon Diadême,
Par la Princeſſe même,
Accordez, accordez quelque choſe à mes vœux.
Je vais faire à Neptune offrir un ſacrifice :
Allons ſavoir ſes volontés ;
Peut-être il nous ſera propice.

BELLEROPHON.

En vain, Seigneur, vous me flattez,
Puiſqu'à ſon fils vous devez la Princeſſe ;
Au moins, en combattant, laiſſez-moi faire voir
Que mon amour méritoit ſa tendreſſe.

LE ROI.

Ah ! que je crains pour vous ce fatal déſeſpoir !
Adieu ; quand le péril ne vous peut émouvoir,
Je dois vous cacher ma foibleſſe.

(*On commence à voir ici tout le Payſage de l'enfoncement du Théâtre rempli de feu & de fumée, pour marquer le dégât que fait la Chimère dans le Pays*).

SCÈNE VI.

BELLEROPHON.

Heureuse mort, tu vas me secourir
Dans mon malheur extrême !
Je cours m'offrir au monstre, assuré de périr ;
Mais je m'en fais un bien suprême.
Quand on a perdu ce qu'on aime,
Il ne reste plus qu'à mourir.

(*On voit ici Pallas dans un char de nuages du côté droit, & en même temps paroît un autre char vuide qui descend jusques sur le Théâtre, du côté gauche*).

SCÈNE VII.

PALLAS *dans son char*, BELLEROPHON.

PALLAS.

Espère en ta valeur, Bellerophon, espère ;
Pallas descend du Ciel pour t'offrir son secours.

BELLEROPHON.

Déesse, en vain tu prends soin de mes jours ;
Quand la mort seule peut me plaire.

PALLAS.

Ton ſort eſt marqué dans les Cieux;
Viens, monte dans ce char, & t'abandonne aux Dieux.

(*Bellerophon monte dans le char, & eſt élevé ſur le ceintre avec Pallas. Cependant on entend le Peuple qui exprime ſa déſolation par ces vers*).

CHŒUR DE PEUPLES *derrière le Théâtre.*

Quelle horreur! quel triſte ravage!
Le monſtre redouble ſa rage!

(*Pendant qu'on entend les cris des Peuples épouvantés, la Chimère paroît au fond du Théâtre; & en même temps Bellerophon, monté ſur Pégaſe, fond du haut de l'air, & après un premier combat avec la Chimère, il ſe ſauve dans les airs, & traverſe le Théâtre*).

CHŒUR DE PEUPLES *derrière le Théâtre; pendant le combat de Bellerophon.*

Un Héros s'expoſe pour nous;
Dieux, ſoutenez ſon bras, & conduiſez ſes coups.

(Bellerophon fond une seconde fois sur la Chimère au milieu du Théâtre ; & après qu'il a disparu, en s'élevant sur le ceintre, il paroît pour la troisiéme fois sur le devant du Théâtre, attaque de nouveau la Chimère, la blesse à mort, & se sauve en l'air, faisant son vol en rond ; & après trois tours, on le voit se perdre dans les nues : cependant la Chimère tombe morte entre les rochers, ce qui donne lieu à la joie que marque le Peuple par les vers suivans).

CHŒUR DE PEUPLES *derrière le Théâtre.*

Le monstre est défait, quelle gloire !
Bellerophon remporte la victoire ?



ACTE V.

Le Théâtre représente une grande avant-cour d'un Palais qui paroît élevé dans la gloire ; on y monte par deux grands degrés, qui forment les deux côtés de cette décoration en ovale, & qui sont enfermés par deux grands bâtimens d'architecture, d'une hauteur extraordinaire. Les deux degrés, & les galeries qui les environnent, sont remplis des Peuples de la Lycie, assemblés en ce lieu pour y recevoir Bellerophon, que Pallas doit y ramener après la défaite de la Chimère.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, PHILONOÉ, CHŒUR DE PEUPLES.

LE ROI.

Préparez vos chants d'allégresse,
Peuples ; c'est en ce lieu que, pour notre bonheur ;

Pallas doit ramener un illuftre vainqueur
Que le Ciel pour époux deftine à la Princeffe.
Enfin nos vœux ont réuffi :
Un Oracle confus faifoit notre infortune.
Mais cet Oracle eft éclairci,
Bellerophon eft le fils de Neptune.
Pour nous le déclarer, dans fon Temple, à nos yeux,
Ce Dieu des mers vient de paroître;
Lui-même pour fon fang a daigné reconnoître
Ce Héros glorieux.
D'une Nymphe jaloufe il craignit la colère;
Et quand Bellerophon reçut de lui le jour,
Il voulut que Glaucus feignît d'être fon père.
Il revient triomphant, célébrez fon retour.

CHŒUR DE PEUPLES.

Viens, digne fang des Dieux, jouir de ta victoire,
Chacun eft charmé de ta gloire;
Et pour chanter tes grands exploits,
Nous allons tous joindre nos voix.

LE ROI.

Et toi, ma fille, abandonne ton ame
Aux tranfports de ta flâme.
Bellerophon t'eft donné pour époux.

PHILONOÉ.

Après tant de rudes alarmes,
Pouvons-nous trop goûter les charmes
D'un changement fi doux?

LE ROI.

LE ROI.

Qu'il est grand ce Héros, qui ne voit point d'obstacles,
Que le sort contre lui ne forme vainement!

PHILONOÉ.

Pour tout vaincre, il suffit qu'un Héros soit Amant;
La valeur & l'amour font toujours des miracles.

TOUS DEUX.

La valeur & l'amour font toujours des miracles.

CHŒUR DE PEUPLES.

O jour pour la Lycie à jamais glorieux,
Où le sang de nos Rois s'unit au sang des Dieux!

SCÈNE II.

LE ROI, STÉNOBÉE, PHILONOÉ, ARGIE, CHŒUR DE PEUPLES.

LE ROI.

Venez-vous partager l'allégresse publique?
Enfin pour nous le Ciel s'explique,
Neptune a reconnu Bellerophon pour fils.

STÉNOBÉE.

Je sais tout. Dieux cruels, vous l'avez donc permis?

LE ROI.

Bellerophon cause-t-il cette plainte ?

STÉNOBÉE.

C'est lui seul, il est vrai, qui fait mon désespoir.
Du plus ardent amour j'eus pour lui l'ame atteinte;
Et pour toucher son cœur j'aï manqué de pouvoir.
Toujours l'ingrat dédaigna ma tendresse;
Prête à le voir enfin épouser la Princesse,
J'ai voulu renverser vos odieux projets.
Amisodar m'aimoit, j'ai fait agir ses charmes;
Et le monstre pour lui remplissant tout d'alarmes,
N'a versé que pour moi le sang de vos sujets.

LE ROI.

Le traître! qu'on l'arrête.

STÉNOBÉE.

Il s'est mis par la fuite
A couvert de votre poursuite;
Mais il traîne avec lui son crime & son amour.

LE ROI.

Quoi! le Ciel souffre encor que vous voyiez le jour ?

STÉNOBÉE.

J'ai prévenu tout ce que peut sa haine:
La justice que je me rends,
Me fait par le poison mettre fin à ma peine.
Je le sens déja qui coule de veine en veine;
Déja le jour se cache à mes regards mourans.
Vous, de qui la rigueur m'a toujours poursuivie,

Avec ſes plus funeſtes traits,
Dieux inhumains, j'abandonne la vie;
Etes-vous ſatisfaits?
Et toi, cruel Amour, reçois une victime
Que tu cherchois à t'immoler;
Je meurs pour expier le crime
Des feux dont tu m'as fait brûler.
Je n'ai pu m'affranchir de ton barbare empire
Qu'en renonçant au jour;
Vois mes derniers ſoupirs, impitoyable Amour,
J'expire.

PHILONOÉ.

Quel excès de fureur!

LE ROI.

Sa mort en eſt le prix;
Mais oublions & ſon crime & ſa peine:
Voici Bellerophon que Pallas nous ramène,
Son triomphe doit ſeul occuper nos eſprits.

(*On voit Pallas dans un char, & Bellerophon avec elle. Tandis qu'elle deſcend, le Peuple marque ſa joie par le ſon des timbales, des trompettes & de tous les autres inſtrumens*).

SCÈNE III.

PALLAS, LE ROI, BELLEROPHON, PHILONOÉ, CHŒUR DE PEUPLES.

PALLAS.

Connoissez le fils de Neptune
Dans ce jeune Héros.
A sa seule valeur vous devez le repos
Qui succède à votre infortune :
Pallas le ramène en ces lieux.
C'est lui qui doit épouser la Princesse ;
Faites-en tous paroître une entière allégresse,
Et rendez grace aux Dieux.

(*Bellerophon descend du char, & Pallas est enlevée sur le ceintre*).

BELLÉROPHON *à Philonoé.*

Enfin je vous revois, Princesse incomparable.

PHILONOÉ.

Ô changement à mes vœux favorable !

TOUS DEUX.

Quel plaisir de voir en ce jour
Le Destin céder à l'Amour !

LE ROI.

Jouissez des douceurs que l'hymen vous prépare.
Vivez heureux, vivez toujours Amans:
Que tous vos momens
Soient doux & charmans,
Et qu'un bonheur sans fin répare
Ce qu'un sort rigoureux vous causa de tourmens.

(*On entend ici les timbales, les trompettes, & tous les autres instrumens, dont le son se mêle aux acclamations du Peuple, qui chante les vers suivans*).

CHŒUR DE PEUPLES.

Le plus grand des Héros rend le calme à la terre;
Il fait cesser les horreurs de la guerre.
Jouissons à jamais
Des douceurs de la paix.

(*Neuf Lyciens se détachent & font ici une entrée, après laquelle le Peuple chante les deux couplets qui suivent au même son des timbales, des trompettes & de tous les autres instrumens*).

CHŒUR DE PEUPLES.

Les plaisirs nous préparent leurs charmes,
Ne songeons plus qu'à passer de beaux jours.
Si le Ciel nous fit verser des larmes,

Un heureux ſort en arrête le cours.
Puiſqu'un Héros fait ceſſer nos alarmes,
Cherchons les Jeux, les Ris & les Amours.

Que la paix qui ſuccède à la peine,
Fait aiſément oublier les ſoupirs !
Si le Ciel nous ſoumit à ſa haine,
Un heureux ſort ſatisfait nos deſirs.
Dans les beaux jours qu'un Héros nous ramène,
Cherchons les Ris, les Jeux & les Plaiſirs.



LE RETOUR
DE CLIMENE,
PASTORALE.

La petite Pièce qui ſuit avoit été faite pour être miſe en muſique, quoiqu'il ſoit arrivé qu'on ne l'y a point miſe. On avoit même demandé qu'elle fût ſur le retour d'une belle perſonne ; ce qui eſt un ſujet aſſez ſtérile, & que je n'euſſe point choiſi, ſi on m'eût laiſſé le choix.



LE RETOUR
DE CLIMENE,
PASTORALE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALCIDON, TIRCIS.

ALCIDON.

TIRCIS, rends-moi raiſon
De tout ce qu'en ces lieux j'admire;
Pourquoi, quand l'été ſe retire,
Vois-je renaître ici des fleurs ſur leur gazon?
Tircis, que veut dire
Un ſi doux zéphyre
Hors de la belle ſaiſon?
J'attendois déſormais la neige & la froidure:
Aurons-nous le printemps deux fois?

TIRCIS.

Climène eſt de retour, Berger; & la Nature
L'apprend à nos oiſeaux, à nos prés, à nos bois.
Vois comme en ces climats elle ſe renouvelle,
Elle n'a jamais eu d'appas plus éclatans;
Elle en veut faire autant pour cette Belle
Qu'elle en feroit pour le printemps.

ALCIDON.

Ah! je ne devois pas attendre
Qu'on m'apprît qu'elle eſt de retour;
Et ne ſentois-je pas qu'en ce charmant ſéjour,
Il vient de ſe répandre
Un air plus amoureux, plus tendre?

Aimons, en ce charmant ſéjour
On ne reſpire plus qu'amour.

TOUS DEUX.

Aimons, en ce charmant ſéjour
On ne reſpire plus qu'amour.

TIRCIS.

Qui pourroit s'en défendre?

ALCIDON.

Tous les cœurs enchantés ſe rendront à leur tour.

TOUS DEUX.

Aimons, en ce charmant ſéjour
On ne reſpire plus qu'amour.



SCÈNE II.

ALCIDON, TIRCIS, THAMIRE.

THAMIRE.

ENTENDRAI-JE toujours retentir nos bocages
De ces vaines chansons ?
Pourquoi rendre à l'Amour ces indignes hommages ?
Il trouble seul, par ses cruels ravages,
Le repos dont nous jouissons.
S'il n'étoit point d'amour au monde,
Que les Bergers seroient heureux !
Les charmes d'une paix profonde,
Les innocens plaisirs n'étoient faits que pour eux.

S'il n'étoit point d'amour au monde,
Que les Bergers seroient heureux !

Ne souffrons point qu'il nous enchaîne ;
Qui résiste d'abord, en triomphe toujours.

TIRCIS.

Berger, vous cesserez de tenir ces discours ;
Vous n'avez jamais vu Climène.

THAMIRE.

J'ai vû mille Beautés qui ne m'ont point surpris ;
J'ai vu Sylvie, Aminte, & Lisette, & Doris,

Attaquer mon repos dont leur fierté s'offense;
Mon cœur s'est éprouvé contre tous leurs appas:
Je suis sorti de ces divers combats
Plus assuré de mon indifférence.
Que puis-je avoir à redouter?
S'il faut combattre encor, ma victoire est certaine.

ALCIDON.

Berger, tout cet orgueil se laissera dompter,
Vous n'avez jamais vu Climène.

THAMIRE.

Et bien, qu'elle paroisse avec tous ses attraits;
Elle n'a jamais vu Thamire,
Elle apprendra qu'on peut braver ses traits;
J'insulterai ces yeux dont l'éclat vous attire,
En conservant une profonde paix.

ALCIDON ET TIRCIS.

Ah! ne poursuivez pas, vous vous rendez coupable;
De son pouvoir l'Amour est trop jaloux.
Quelle vengeance effroyable
Vous prépare son courroux!
Nous en frémissons pour vous.

THAMIRE.

Ne craignez rien pour moi, je saurai me défendre;
L'Empire de l'Amour auroit peine à s'étendre,
Si de l'indifférence on savoit mieux le prix.
Tout son pouvoir se borne à prendre
De foibles cœurs qui veulent être pris.

SCENE III.

TIRCIS, ALCIDON.

TIRCIS ET ALCIDON.

N'IMITONS point ce téméraire;
Craignons toujours l'Amour, évitons sa colère.

ALCIDON.

L'Amour, le plus grand des vainqueurs,
Soumet tout à ses loix, & l'Univers l'adore;
Mais les cœurs des Bergers lui doivent plus encore
Que tous les autres cœurs.



SCÈNE IV.

TIRCIS, ALCIDON, FLORISE.

FLORISE.

Je cours de toutes parts, le désespoir dans l'ame;
Bergers, on ne doit plus se fier aux sermens,
Le plus tendre des Amans,
Philène, a trahi ma flâme.
Doux nœuds qu'avoient formés d'innocentes amours,
Que nous prenions plaisir à serrer tous les jours
Par une tendresse nouvelle,
Hélas! ne pouviez-vous, avec tous vos attraits,
Arrêter plus long-temps un Amant infidelle,
Vous qui m'engagiez pour jamais?

TIRCIS.

Mais, Bergère, avez-vous une entière assurance
De ce funeste changement?
Souvent un cœur jaloux en croit trop aisément
La plus foible apparence.

FLORISE.

Mon malheur n'est que trop certain,
Une agréable erreur ne peut flatter ma peine.
Je me déguiserois en vain
Le crime de Philène;

Je viens de voir sur le sein de Climène
Des fleurs qu'il tenoit de ma main.

ALCIDON.

Je ne suis point surpris que Climène l'engage ;
Il faut aimer Climène, il faut lui rendre hommage,
Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.
Tous les cœurs sont faits pour ses loix ;
L'Amour en sa faveur permet qu'on soit volage.

Il faut aimer Climène, il faut lui rendre hommage,
Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.

FLORISE.

Est-ce là, juste Ciel ! dans mes douleurs pressantes,
Le soulagement que j'attends ?

TIRCIS ET ALCIDON.

Climène est de retour ; que nous verrons d'Amantes
Pleurer des Amans inconstans !



SCÈNE V.

TIRCIS, ALCIDON, THAMIRE.

THAMIRE.

Bergers, pourrez-vous bien m'en croire?
Je viens de voir Climène, & ne me connois plus.
Je ſuis tombé dans un trouble confus,
Je n'ai point à ſes yeux diſputé leur victoire;
Je reſſens des tranſports qui m'étoient inconnus,
J'ai déja perdu la mémoire
De ces projets ſi fiers juſqu'ici ſoutenus.

TIRCIS ET ALCIDON.

O redoutable Amour! ô puiſſante Vénus!
Quel triomphe pour vous! quelle éclatante gloire!

THAMIRE.

A l'aimable Climène ils vouloient réſerver
Un cœur qui fut toujours rebelle;
Ils m'ont permis long-temps de les braver,
Pour rendre ma défaite encor plus digne d'elle.

ALCIDON.

Que nous ſommes charmés de votre ardeur nouvelle!

Vous ne ferez donc plus le feul de ces hameaux,
Qui chante fur des tons fi différens des autres ?
Vous aimez, & vos chalumeaux
Vont s'accorder avec les nôtres.

THAMIRE.

A des chants amoureux ils n'ont jamais fervi :
Bergers, récompenfons un temps que je regrette;
Déformais je n'ai plus de voix ni de mufette,
Que pour chanter les yeux qui m'ont ravi.

TOUS TROIS.

Chantons l'aimable Souveraine
De mille & mille cœurs ;
Chantons des traits toujours vainqueurs ;
Chantons, chantons Climène.

TIRCIS.

En quelques lieux qu'elle tourne fes pas,
Mille tendres amours y marquent fa préfence.

THAMIRE.

La fière indifférence
Fuit toujours devant fes appas.

ALCIDON.

Elle nous défend l'efpérance,
Et fes rigueurs ne nous guériffent pas.

TOUS TROIS.

Chantons l'aimable Souveraine
De mille & mille cœurs ;
Chantons des traits toujours vainqueurs ;
Chantons, chantons Climène.



ÉNONE,

PASTORALE.

PERSONNAGES.

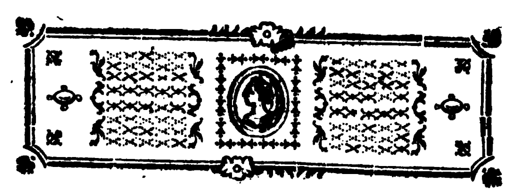
ÉNONE, *Fille du Fleuve Scamandre.*

IDALIE, *Bergère.*

PARIS.

HECTOR.

CHŒUR DE BERGERS.



ÉNONE, PASTORALE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNONE, CHŒUR DE BERGERS.

ÉNONE.

Mon Berger revient aujourd'hui;
Suivez de mes transports la douce violence,
Bergers, occupons-nous de lui;
Cueillons pour lui des fleurs en son absence.

UN BERGER.

Nous sommes tous intéressés
A servir un amour si tendre;
Vous êtes fille de Scamandre,

Et vous nous faites voir par vos soins empressés,
Qu'à l'amour d'une Nymphe un Berger peut prétendre.
Nous sommes tous intéressés
A servir un amour si tendre.

Un aimable Pasteur a su plaire à vos yeux,
Les Pasteurs à l'envi chantent cette victoire;
La gloire de Pâris est sa commune gloire
De tous les Bergers de ces lieux.

CHŒUR.

Un aimable Pasteur, &c.

ÉNONE.

Dans l'Empire d'Amour on tient le rang suprême,
Dès que l'on sait charmer (1).
Le Dieu Pan & Jupiter même
N'y sont point reconnus, s'ils ne se font aimer:
Et c'est un demi-Dieu que le Berger qu'on aime.

UN BERGER.

Aimez sans crainte, livrez-vous
Aux innocens plaisirs d'une ardeur mutuelle.
Vous êtes Nymphe & belle,
Vous aimez; votre amour & des appas si doux
Ne sauroient trouver d'infidelle.

ÉNONE.

Mon Berger m'aimera toujours,

---

(1) Ces deux vers sont aussi dans Thétis & Pelée. Il faut en conclure que cet Opéra est postérieur à Énone.

Il me le jure tous les jours ;
J'en crois l'ardeur dont il le jure,
J'en crois ses doux transports & ses soins assidus ;
Mais j'en crois peut-être encor plus
Mon cœur même qui m'en assure.

SCÈNE II.

ÉNONE, IDALIE, CHŒUR.

IDALIE.

Nymphe, Pâris est arrivé.

ÉNONE.

Il me cherche, sans doute ; ah ! courons, Idalie ;
Dans les lieux où tu l'as trouvé.

IDALIE.

Je l'ai trouvé rêveur, plein de mélancolie,
Assis sous ces arbres voisins ;
Et ses soupirs marquoient une ame ensevelie
Dans de profonds chagrins.

ÉNONE.

Il ne me cherche pas ! Ah ! Dieux, quelle nouvelle !
Il est si près d'Énone, & ne la cherche pas !
Quel retour d'un Amant ! deux jours d'absence ; hélas !
Ont-ils changé ce cœur si tendre & si fidelle !

IDALIE.

Mais, ſans doute, il reſſent une peine cruelle.

ÉNONE.

Ah ! que ne la vient-il partager avec moi !
Si nos peines ne ſont communes,
Si je n'adoucis plus toutes ſes infortunes,
Il me manque de foi.
Je friſſonne déja des maux que j'enviſage :
Un déſordre confus agite mes eſprits.
Dieux ! quel eſt cet affreux préſage ?
Allons, allons chercher Pâris.



SCENE III.

SCÈNE III.

IDALIE, CHŒUR.

IDALIE.

Pour les cœurs délicats l'Amour a trop d'alarmes,
Ils en devroient toujours éviter le danger;
Mais les cœurs délicats, trop touchés de ses charmes,
Sont les plus prêts à s'engager.

CHŒUR.

Pour les cœurs délicats, &c.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PARIS.

Aimables lieux, agréables retraites,
Qui m'avez vû goûter
Des douceurs si parfaites,
Non, je ne saurois vous quitter.
Vous me représentez sans cesse
Les plaisirs dont mon cœur s'est laissé transporter:
Vous promettez encor ces biens à ma tendresse;
Non, je ne saurois vous quitter.

Mais je vois la Nymphe que j'aime.
Lieux trop charmans, qu'elle vient vous prêter
D'appas pour m'arrêter!
Soyez toujours témoins de mon ardeur extrême:
Non, je ne saurois vous quitter.

SCÈNE II.

PARIS, ÉNONE.

PARIS.

Énone, ſavez-vous quel ennui me tourmente ?
On me veut arracher des lieux où je vous voi.
J'étois Berger, vous receviez ma foi,
Mon bonheur paſſoit mon attente ;
Mais je reviens de Troie, où j'ai vu, malgré moi,
Que ma fortune eſt trop brillante.
J'ai reçu les reſpects d'une Cour éclatante,
Qui fait trembler tout ſous ſa loi.
En vous le racontant ma douleur en augmente.
Chère Énone, j'apprends que je ſuis fils du Roi.

ÉNONE.

Vous êtes fils du Roi ! quel coup pour une Amante !

PARIS.

Le Roi m'a commandé de ne le quitter pas ;
La Reine à chaque inſtant me ſerroit dans ſes bras ;
Sur moi ſeul leur ſuite nombreuſe
Attachoit ſes regards flatteurs & curieux :
Mais je n'ai pu ſouffrir, d'un ſort ſi glorieux,
La contrainte trop rigoureuſe ;
Je me ſuis dérobé, j'ai volé dans ces lieux.

ÉNONE.

Retournez, retournez dans cette Cour pompeuse.

PARIS.

Votre amour seul m'est précieux.

ÉNONE.

Ah! ne m'amusez plus par votre ardeur trompeuse.

PARIS.

Fiez-vous, belle Énone, au pouvoir de vos yeux.

ÉNONE.

Laissez mourir Énone, elle est trop malheureuse.
Je croyois n'aimer qu'un Berger,
Faut-il que vous cessiez de l'être?
Lorsque vous sûtes m'engager,
Je descendis du rang où le Ciel m'a fait naître,
Je me plus à le négliger.
Qui jamais eût prévu que vous dussiez changer
Par le nouvel éclat où vous allez paroître?
Je croyois n'aimer qu'un Berger,
Faut-il que vous cessiez de l'être?

PARIS.

Ah! si pour conserver de si tendres amours,
Il faut être Berger, je le serai toujours.
Oui, mon cœur désavoue une illustre fortune:
Je refuse à jamais sa faveur importune (1),

(1) Voilà la même faute que Racine a faite au commencement de la première Scène d'Andromaque.

Qui m'accable d'un bien qui ne me peut flatter ;
Je reprends la houlette
Qu'avec vous si long-temps ces bois m'ont vu porter ;
Je reprends la musette
Accoutumée à vous chanter ;
Et touché désormais des seuls regards d'Énone ;
Possédé de ses seuls appas,
Mon cœur ne se souviendra pas
Qu'il soit dans l'Univers ni Couronne, ni Trône.

ÉNONE.

Pourriez-vous à ce point signaler votre foi ?
Vous laisseriez la Cour pour vivre en ces bocages !

PARIS.

Nymphe, n'avez-vous pas de votre rang pour moi
Quitté les avantages ?
J'ai du plaisir de savoir
Qu'un Monarque soit mon père,
Puisqu'enfin je puis avoir
Un sacrifice à vous faire.

TOUS DEUX.

Pour demeurer dans vos liens,
Est-il rien que je n'abandonne ?
Quand on connoît les biens que l'Amour donne,
On ne connoît plus d'autres biens.

❋

SCÈNE III.

PARIS, ÉNONE, IDALIE.

IDALIE.

Un Guerrier dans ces lieux arrive,
Il y cherche Pâris avec empressement.

ÉNONE.

Que ma frayeur est vive!
Tu veux, cruel Destin, m'arracher mon Amant.

PARIS.

Ah! plutôt du jour même il faudra qu'on me prive.
Le Destin ne peut rien sur un nœud si charmant.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, PARIS.

HECTOR.

Quoi! vous vous obstinez à vivre en ces
retraites ?
Oubliez-vous déja, mon frère, qui vous êtes,
Quel sang vous a donné le jour ?

PARIS.

Seigneur, j'ai peine encore à vous nommer mon
frère,
Hélas ! vous ne connoissez guère
Les biens de ce charmant séjour.
Une éternelle paix tient ici son empire :
On se fait à la Cour mille divers malheurs,
Dont jamais en ces lieux un Berger ne soupire ;
A peine savons-nous les noms de vos douleurs ;
Les Dieux dans leurs trésors n'ont rien qui pût
suffire
Pour contenter vos cœurs.

Ici, quelques troupeaux, de l'ombrage, un zéphyre,
Qui nous fasse naître des fleurs,
Voilà tous les biens qu'on desire;
Et ce qui passe encor tout ce qu'on peut vous dire,
On aime ici, mon frère, on n'aime point ailleurs.

HECTOR.

Ne rougissez-vous point de l'indigne mollesse
Qu'aux yeux d'Hector vous laissez éclater?
Lorsque de votre sang vous voyez la noblesse,
Par quel honteux appas un sort plein de bassesse
Peut-il vous enchanter?

PARIS.

Souffrez qu'à vos regards ma foiblesse s'expose.
Sensible au seul plaisir d'aimer & d'être aimé,
Je ne suis point accoutumé
Aux devoirs que la gloire impose.
Je ne connois encor que cette douce loi
Que mon ame a toujours suivie.
D'aujourd'hui seulement je suis fils d'un grand Roi,
Je fus Berger toute ma vie.

(*Le reste manque*).



PIGMALION,

PIGMALION,

PRINCE DE TYR,

COMÉDIE.

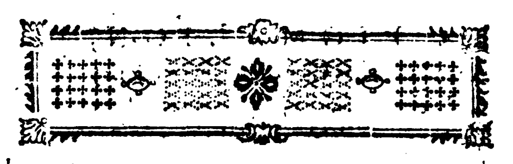
PERSONNAGES.

L'AMOUR.

L'HYMENÉE.

LA GLOIRE.

LA FOLIE.



PIGMALION,

PRINCE DE TYR,

COMÉDIE.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR *seul.*

Oui, c'est par le Styx que j'en jure;
Si je ne puis tirer raison de cette injure,
J'éteins mon flambeau pour jamais.
Je me bannis de toute la nature,
Je brise mon arc & mes traits,
Je laisse les ames glacées,
Et les Belles embarrassées
De leurs inutiles attraits.
Quoi! le grand Jupiter, pour faire une conquête,

Abandonna des Cieux le ſuperbe ſéjour;
Ce Dieu s'humaniſa juſqu'à devenir bête;
Deux cornes s'élevoient ſur ſon auguſte tête,
Et dans ces doux tranſports il mugiſſoit d'amour!
Quoi! ma mère, ſurpriſe en état peu modeſte
Dans les fatals filets d'un époux imprudent,
Donna lieu par cet accident
A la médiſance céleſte!
Moi-même quand je vis que tout ſuivoit ma loi,
Qu'il n'étoit plus de cœurs tranquilles,
Plutôt que de laiſſer mes flèches inutiles,
Je les employai contre moi.
Enfin je ſuis vainqueur de tout ce qui reſpire;
A mes aimables traits tout ſe laiſſe bleſſer,
De ſoi-même on ſe vient ſoumettre à mon Empire,
Et Pigmalion ſeul prétend s'en diſpenſer!
En vain, pour émouvoir ſon ame indifférente,
Je le fais adorer par une jeune Amante;
Les feux les plus ardens qui conſument un cœur,
J'ai voulu ſans pitié les ramaſſer en elle:
Cet ingrat de ſang-froid exerce ſa rigueur.
Aimer, c'eſt viſion; ſoupirer, bagatelle.
Non, de quelque froideur qu'il puiſſe être muni,
Il faut qu'à mon flambeau cette glace ſe fonde;
Si je laiſſois ſon orgueil impuni,
Qui m'adoreroit dans le monde?
Mais j'apperçois l'Hymen.

SCÈNE II.

L'AMOUR, L'HYMENÉE.

L'HYMENÉE.

J'ENTENDS que tu te plains
Du fier Pigmalion qui brave tes atteintes ;
Amour, console-toi ; j'ai part à ses dédains,
Et viens faire les mêmes plaintes.
Fier de son indolence, il nourrit dans le cœur
Un sauvage mépris des plaisirs que je donne.
Pour moi, la nouveauté du sentiment m'étonne ;
Ou je me trompe, ou je ne fais pas peur.

L'AMOUR.

Encore s'il aimoit sans se marier, passe,
Il en seroit moins à blâmer.

L'HYMENÉE.

S'il se marioit sans aimer,
Peut-être je lui ferois grace.

L'AMOUR.

Mais contre l'Amour même oser se déclarer !

L'HYMENÉE.

Mais nourrir pour l'Hymen une haine implacable !

L'AMOUR.

C'est l'audace la plus coupable.

L'HYMENÉE.

C'eſt un affront qu'on ne peut réparer.
Si tu m'en crois, Amour, lions une partie,
Uniſſons-nous tous deux contre Pigmalion.

L'AMOUR.

Nous avons trop d'antipathie
Pour former la moindre union.
Ce ſeroit pour le monde une extrême ſurpriſe,
Si l'Amour & l'Hymen pouvoient ſe réunir.
Non, non, n'y ſongeons point. Le moyen de bannir
L'inimitié qui nous diviſe?

L'HYMENÉE.

Il eſt vrai, nous n'avons aucune liaiſon;
Je m'en plains, & l'Amour inceſſamment m'offenſe.
S'il pouvoit entendre raiſon,
Il verroit que c'eſt lui qui rompt l'intelligence.
Après que deux Amans, frappés des mêmes traits,
Se ſont long-temps conſumés en ſouhaits,
Quelle ſeroit leur deſtinée,
S'ils ne pouvoient aller juſqu'aux effets,
A la faveur de l'Hymenée?
Auſſi-tôt cependant l'Amour briſe en courroux
La chaîne que lui-même entre eux avoit formée;
La torche conjugale à peine eſt allumée,
Qu'il éteint ſes feux les plus doux.
Ma flâme avec la tienne eſt-elle incompatible?
Et quand je vois deux cœurs unis par tes liens,

Pourquoi doit-il être impossible
Qu'ils le soient aussi par les miens ?

L'AMOUR.

Voilà ce que de nous le peuple se figure,
Il nous croit bonnement de la même nature ;
Le plus souvent je fais ce que tu fais,
Ce sont les mêmes feux & les mêmes tendresses :
Mais enfin je ne sais quelles délicatesses
Qui me suivent toujours, ne te suivent jamais.
On goûte cent plaisirs par la seule manière
Dont j'accorde quelques plaisirs ;
Mais toi, d'une façon grossière,
Tu contentes tous les desirs.
Tu livres tout en proie à ces desirs avides
Que ta facilité remplit trop promptement ;
Tu prodigues d'abord cent faveurs insipides,
Et tu t'es épuisé dès le premier moment.
Mais de ces mêmes biens il est un autre usage ;
Le refus que j'en fais enflamme mieux un cœur :
Je feins d'en être avare, & plus je les ménage,
Plus j'en augmente la valeur.
A nourrir les souhaits sans cesse je m'attache,
Ce que je veux donner, je fais qu'on me l'arrache.
La plus foible faveur devient pleine d'appas :
Quand un Amant de mille vœux l'achète,
Son ardeur s'entretient sans être satisfaite ;
Il souhaite ce qu'il n'a pas,
Si-tôt qu'il a ce qu'il souhaite.

L'HYMENÉE.

Après tant de faveurs la dernière a son tour;
Malgré ta politique il faut que l'on y vienne,
Et quand on en est là, qu'importe qu'on la tienne
Ou de l'Hymen ou de l'Amour?

L'AMOUR.

Quand tu combles de biens, tu n'obliges personne,
On a droit de l'ordonner;
Mais pour moi, je suis libre, & tout ce que je donne,
Je pourrois ne le pas donner.
Maître absolu de moi, je dispense mes graces;
On te force à payer un tribut que tu dois;
Tu fais ce que la Loi commande que tu fasses,
Et je suis au-dessus des Loix.
Souvent ceux qui de toi recevroient toute chose,
Ne te font pas l'honneur de te rien demander.
Si l'on a le goût fin, peut-on s'accommoder
Des plaisirs dont la Loi dispose?

L'HYMENÉE.

Que l'Amour fait peu ce qu'il dit!
C'est de ta liberté le funeste avantage,
Qui rend de tes sujets le nombre si petit,
Et qui leur fait perdre courage.
L'Amour à les payer ne peut être forcé:
On sait qu'assez souvent il s'en est dispensé;
On sait de plus qu'il est assez peu raisonnable;

On est sûr d'être misérable,
Et non d'être récompensé.
Mais l'Hymen offre à tous une meilleure voie,
Qui conduit à la même fin.
On est sûr de goûter la plus sensible joie,
Sans en passer par le chagrin.

L'AMOUR.

Et de-là vient, Hymen, & de-là vient sans doute,
Qu'un bien reçu de toi perd aussi-tôt son prix;
Ce qu'on acquiert sans peine est digne de mépris,
On n'estime que ce qui coûte.
Mais n'apperçois-je pas la Gloire qui s'avance?

L'HYMENÉE.

C'est elle-même, Amour, il n'en faut point douter.

L'AMOUR.

Quel sujet nous l'amène?



SCÈNE III.

L'AMOUR, L'HYMENÉE, LA GLOIRE.

LA GLOIRE.

Un desir de vengeance,
Que dès long-temps je cherche à contenter.
Pigmalion est Prince, & sur ceux qui commandent,
La Gloire doit toujours garder quelque ascendant;
Dans cet état indépendant,
C'est de moi seule qu'ils dépendent.
Mais ce Prince de Tyr, révolté contre moi,
A pu se contenter d'être Prince en peinture.
Croiriez-vous ce qui fait son plus illustre emploi?
Le croiriez-vous? c'est la Sculpture.
Un bon Sculpteur chez lui vaut bien un Conquérant.
J'étale vainement mes charmes à sa vue.
Armé de son ciseau, polir une Statue,
Voilà tout ce qu'il entreprend.
Je prétends me venger, & je viens t'en instruire.
Amour, tu gagneras un cœur en me servant;
La Gloire dans ce cœur ne pourroit s'introduire,
Si l'Amour ne marchoit devant.

Si tu m'ouvres l'entrée, il doit m'être accessible ;
Il est aisé d'unir tes intérêts aux miens.
Qui sent un fort amour, à la gloire est sensible ;
Il veut plaire, & la Gloire en offre les moyens.

L'AMOUR *à l'Hymenée.*

Vois-tu que c'est à moi que la Gloire s'adresse ;
Qu'elle ne peut d'un cœur se rendre la maîtresse,
Si l'Amour par bonté ne veut la secourir ?
Pour l'Hymen, son secours n'est pas fort nécessaire ;
Car bien loin d'inspirer ce beau desir de plaire,
Il sait le secret d'en guérir.

L'HYMENÉE.

Tu devrois être un peu plus raisonnable.
Nous servons comme toi la Gloire à notre tour ;
Et souvent tu rendrois sa perte inévitable,
Si l'Hymen ne couvroit d'un voile charitable
Mille fredaines de l'Amour.

LA GLOIRE.

A cette discorde éternelle
L'on vous reconnoît aisément.

L'AMOUR.

Pigmalion cause notre querelle,
Nous en parlions dans ce même moment.
Il nous fait à tous deux l'offense la plus vive.
Pour nous venger de lui, l'Hymen a prétendu
Que nous contractassions une ligue offensive,

Et moi je m'en suis défendu.
Voyez un peu quelle apparence
De calmer nos inimitiés.

LA GLOIRE.

Il n'est pas à propos que vous la contractiez
Cette chimérique alliance.
Il faut que l'Amour passe, & qu'il n'ait que son temps.
L'Hymen lui succède, & tout change:
Sans cela, deux époux s'aimeroient à cent ans;
Ce seroit un désordre étrange.
L'Amour tiendroit les cœurs dans un long esclavage;
Jamais les libertés ne seroient de retour:
Il faut bien à la fin que l'Hymen les dégage.
L'Amour dans l'univers feroit trop de ravage,
L'Hymen est nécessaire à détruire l'Amour.
Si cependant vous voulez bien m'en croire,
Empêchez qu'au Prince de Tyr
Vos débats éternels ne livrent la victoire.
Faites trêve du moins; songez que c'est la Gloire
Qui vous presse d'y consentir.

L'AMOUR.

La trêve sera courte, & notre intelligence
Ne durera pas trop long-temps.

LA GLOIRE.

Oh! c'est ainsi que je l'entends,
Et sans tirer à conséquence.

L'AMOUR *à l'Hymenée.*

Touche-là, je me rends à ton ardent souhait.

L'HYMENÉE.

Tu dis ce touche-là de ton air ordinaire;
Les graces que souvent l'Amour brûle de faire,
Il paroît les faire à regret.

L'AMOUR.

Çà, mes Confédérés, songeons à la vengeance.
Je viens en cet instant d'en trouver un moyen;
Il m'a déja servi, m'a réussi fort bien,
Fiez-vous-en à mon expérience.
Narcisse m'avoit outragé,
J'étois par sa froideur à bout de mon adresse;
Ce fut par ce moyen qu'enfin je m'en vengeai:
Pigmalion est de la même espèce.
Une Divinité me tira d'embarras;
Elle fit mon affaire, & je vous le proteste,
Je ne m'en mêlai presque pas;
Narcisse eût son fait, & de reste.
Allons la consulter, cette Divinité;
Vous en serez contens, je puis vous le prédire.

L'HYMENÉE.

Son nom?

L'AMOUR.

C'est la Folie.

L'HYMENÉE.

Allons, sans vanité,
Nous relevons tous trois de son Empire.

LA GLOIRE.

Connoissez-vous la Gloire, en lui parlant ainsi?
Qui? moi! j'irois consulter la Folie?

L'AMOUR.

Nous voilà bien! que veut dire ceci?

LA GLOIRE.

Je souffrirai qu'à ma honte on publie?...

L'AMOUR.

Oui-dà, vous y viendrez.

LA GLOIRE.

Moi?

L'AMOUR.

Vous. Et pourquoi non?
Cette délicatesse est bien imaginée.
Etes-vous, s'il vous plaît, de meilleure maison
Que l'Amour & que l'Hymenée?

L'HYMENÉE.

Cette délicatesse est assez de saison:
Pour un mot, pour un rien, la Gloire se gendarme;
Elle est d'humeur à faire grand vacarme,
Sans en savoir trop la raison.

(*A la Gloire*).

Hé bien! à la Folie on prétend vous conduire?
Vous voilà bien malade? Est-ce vous offenser?

Pour qui donc voulez-vous passer ?
N'êtes-vous pas la Gloire ? c'est tout dire.
N'est-ce pas vous par qui les hommes sont leurrés
D'une espérance mal fondée,
Qui leur fait mépriser des périls assurés ;
Pour courir après une idée ?
N'est-ce pas vous qui repaissez de bruit
Ces demi-Dieux, ces Héros qui vous suivent ?
Vous les comblez de biens qui leur survivent,
Et dont ils n'ont jamais le fruit.
Qui prétend au bonheur où votre voix l'appelle,
Meurt plutôt pour avoir un plus beau monument.
La vie imaginaire, on la cherche ardemment,
Même aux dépens de la réelle.
Mais je la tiens un peu sujette à caution,
Cette seconde vie, à vos grands cœurs si chère ;
Le début ne sauroit m'en plaire :
Qui la veut acquérir, meurt par provision.
Et vous vous piquez d'être sage ?
Assurément c'est bien à vous !
Venez à la Folie, & lui rendez hommage ;
Vous ne valez pas mieux que nous.

LA GLOIRE.

Des sentimens si bas....

L'HYMENÉE.

Ah ! point d'apologie.

LA GLOIRE.

Quoi ! je démentirois....

L'HYMENÉE.

Tout ce qu'il vous plaira.
Nous verrons qui l'emportera.
Çà, sans façon, allons à la Folie.

L'AMOUR.

La Déesse a su nos débats.
Dans ce lieu même elle nous va paroître;
Son Palais va s'ouvrir. Gloire, n'oubliez pas
Le respect où vous devez être.

(*Le Palais de la Folie s'ouvre; il n'est composé que de grotesques, enrichi de masques, &c. La Folie y paroit sur un trône, & la Raison enchainée à ses pieds*).



SCÈNE IV.

SCÈNE IV.

L'AMOUR, L'HYMENÉE, LA GLOIRE, LA FOLIE *dans son Palais.*

L'HYMENÉE.

GRANDE Divinité, maîtresse des humains,
Toi, qu'en mille façons tout l'Univers adore,
Toi, dont on suit toujours les ordres souverains,
Soit qu'on le sache ou qu'on l'ignore;
Toi, dont l'Empire est affermi
Par la glorieuse défaite
Du sens commun ton ennemi,
Qui pour jamais du monde a fait retraite,
L'Amour, l'Hymen, la Gloire implorent ton appui;
Tu n'as point de sujets qui te soient plus fidelles;
Par ton propre intérêt embrasse nos querelles:
Si nos Divinités se vengent aujourd'hui,
Tu te vengeras avec elles.
Du fier Pigmalion nous nous plaignons tous trois;
Il méprise l'Amour, il hait le mariage;
La Gloire ne peut rien pour toucher son courage.
Vois, Déesse, combien tu perdras de tes droits,
Si ce Pigmalion est sage.

LA FOLIE.

Vous, qui de mon Empire êtes les vrais soutiens,
Ministres de mes loix, amis de la Folie,
Répondez-vous de moi? même intérêt nous lie;
Tous vos ennemis sont les miens.
Sur-tout, Amour, Hymen, c'est par vous que s'élève
Un pouvoir qui ne peut subsister que par vous.
L'Amour seul commence les fous,
Mais c'est l'Hymen qui les achève.

LA GLOIRE.

Ne spécifiez rien, Déesse, à mon égard:
Je n'entends pas ici que l'on me joue;
Car le discours de l'Hymen, pour ma part,
Sans façon, je le désavoue.
C'est malgré moi qu'il m'arrête en ces lieux;
Je ne l'ai point prié de porter la parole,
Je ne vous connois point.

LA FOLIE.

Je vous en aime mieux;
Vous en êtes d'autant plus folle.
Que l'on me reconnoisse, ou non,
Pour son unique Souveraine,
Cela ne me met guère en peine,
Et l'un & l'autre est toujours bon.
Et même qui prétend ne me pas reconnoître,
Me fait plus de plaisir que qui me reconnoît.
Les plus grands fous sont ceux qui ne pensent pas l'être;

C'est ne l'être pas trop que de savoir qu'on l'est.
Mon culte est rempli de mystère;
Je me déguise aux miens, me dérobe à leurs yeux,
Et jamais on ne me sert mieux
Que quand on ne le croit pas faire.
Cachée à la plupart de mes adorateurs,
En changeant mon vrai nom, j'ai l'art de les surprendre;
Sous des noms empruntés je reçois des honneurs
Qu'à la Folie on ne voudroit pas rendre.
Ainsi lorsqu'à l'Amour on dresse des Autels,
L'erreur n'est que de nom, c'est à moi qu'on les dresse.
Quand la Gloire se rend maîtresse des mortels,
C'est sous son nom que je m'en rends maîtresse.

L'AMOUR *à la Gloire.*

Ces raisonnemens sont pressans.
Voyez comme on se trompe en gens:
On a de la Folie une mauvaise idée.
Vous n'étiez pas persuadée
Qu'elle parlât de si bon sens.

LA FOLIE.

C'est un effet de mon adresse;
C'est de ma politique un des plus fins ressorts.
J'ai trouvé le secret d'imiter la Sagesse,
Et d'en prendre tous les dehors.
Par où nous distinguer, lorsqu'on nous examine?
Il faudroit avoir de bons yeux.
J'ai copié son sérieux.

Une ombre de bon ſens dans mes diſcours domine;
Et qui croiroit qu'elle raiſonnât mieux?
Mais j'ai fait encor plus, j'ai paſſé mon modèle.
La Sageſſe a moins l'air d'être ſage que moi.
Qu'on choiſiſſe entre nous, on me prendra pour elle,
Et l'Univers vous en peut faire foi.
On croit que l'une à l'autre eſt oppoſée,
Et que la différence en eſt ſenſible; abus:
Nous nous touchons, la mépriſe eſt aiſée.
Un point nous ſépare, & rien plus.
Ces ſages, dont le monde eſt aujourd'hui la dupe;
Voyez quel eſt l'objet dont leur ame s'occupe,
La Sageſſe? Après elle ils ont couru long-temps:
Et comment à leurs ſoins ſeroit-elle échappée?
Au lieu d'elle ils m'ont attrappée,
Et je les ai rendus contens.
Ils alloient à leur but par cent diverſes routes,
Chacun d'eux choiſiſſoit la meilleure pour ſoi;
Elles s'entrevaloient bien toutes,
Elles n'aboutiſſoient qu'à moi.

L'HYMENÉE *à l'Amour.*

Dans quel diſcours la Déeſſe s'embarque
A propos de Pigmalion!
On la peut aiſément connoître à cette marque,
Elle aime la digreſſion.

LA FOLIE.

De quoi s'agiſſoit-il?

L'HYMENÉE.

Bon cela.

LA FOLIE.

Je vous jure

Qu'il ne m'en ſouvient déja plus.

L'AMOUR.

C'eſt de Pigmalion.

LA FOLIE.

Il vous fait quelqu'injure;

Le compliment a roulé là-deſſus,

N'eſt-ce pas?

L'AMOUR.

Juſtement.

LA FOLIE.

Il faut voir cette affaire.

Il ne veut point de l'Amour?

L'AMOUR.

Non.

LA FOLIE.

Ni de l'Hymen? ni de la Gloire? bon.

Et quel homme eſt-ce?

L'AMOUR.

Un Statuaire,

Mais pourtant de condition,

Prince.

LA FOLIE.

Un Sculpteur? Il me vient à la tête

La plus groteſque invention . . . . .

Ah! le bel objet que j'apprête.

A sa bizarre passion !
Vous êtes tous vengés, j'en donne ma parole ;
Il aimera, se marîra,
Et même le cœur lui viendra :
Vous ne vîtes jamais de cervelle si folle,
Pas un fou n'en approchera.

L'AMOUR.

Et quel est ce moyen encor ?

LA FOLIE.

Qu'il vous suffise
Que je suis sûre de mon fait.
Si le reste vous est secret,
Vous aurez le plaisir au moins de la surprise.

L'AMOUR.

Mais lui joûras-tu bien un tour aussi galant
Que celui qu'autrefois tu jouas à Narcisse ?

LA FOLIE.

Bon, ce fut un tour de novice ;
Mais j'en prépare un excellent.
Rien en matière de folie
Ne peut être plus achevé ;
L'invention en est jolie.

L'HYMENÉE.

Et cela, sans avoir rêvé ?

LA GLOIRE.

La chose est naturelle : un Sage qui rumine,
Ayant bien ruminé, ne délibère rien.
Un fou suit au hasard tout ce qu'il imagine,
Et souvent il rencontre bien.

L'HYMENÉE.

Mais n'admirez-vous point combien elle est fertile
En diverses inventions ?

LA FOLIE.

Vous vous en étonnez ! rien ne m'est plus facile ;
Toujours nouvelles visions.
J'invente sans relâche, & jamais ne m'en lasse,
Mon fonds ne s'épuise jamais ;
Et tant que des humains subsistera la race,
J'inventerai sur nouveaux frais.
Les siècles précédens ont produit mille Sages,
J'entends Sages de ma façon ;
Au genre humain tous ont donné leçon,
Tous ont tenu de différens langages.
Peut-être vous vous figurez
Qu'il n'en est pas resté pour tous les derniers âges ?
Patience, & vous le verrez.
Quand je travaille à rendre une langue plus pure,
Je l'embellis toujours par quelque changement.
Ce dernier changement, il faut, dit-on, qu'il dure.
Parlera-t-on jamais plus purement ?
Mais j'invente aussi-tôt quelque délicatesse ;
De lui faire avoir cours mes gens prennent le soin ;
On trouve encor que, pour plus de justesse,
Cette langue en avoit besoin.
Maintenant sans scrupule on raille des manières
Qui se pratiquoient autrefois.
Grands Dieux ! qu'elles étoient grossières !
Quelles Coutumes ! quelles Lois !

Ils avoient bien peu de lumières.
Leurs méthodes avoient un air assez plaisant;
Il seroit beau les comparer aux nôtres.
Encore cinquante ans, & j'en introduis d'autres:
On raillera de celles d'à-présent.
Mais la Sagesse a cela d'incommode,
Qu'elle n'a pas cette diversité:
C'est ce qu'en elle aussi je n'ai pas imité.
Quand on la trouveroit, seroit-elle à la mode
Avec son uniformité?
Son train toujours égal sans doute seroit cause
Qu'on s'en dégoûteroit bientôt.
Quoi! les hommes feroient toujours la même chose?
Ce n'est pas là ce qu'il leur faut.
Ils secoûroient le joug qu'ils auroient reçu d'elle;
Pour ce règne étranger ils auroient du mépris;
Ils reviendroient à moi leur Reine naturelle,
Qui sais manier leurs esprits.
Aussi de jour en jour je fais mieux mes affaires,
Ma domination s'établit toujours mieux.
Les hommes d'à-présent sont plus fous que leurs pères;
Leurs fils enchériront sur eux;
Les petits-fils auront plus de chimères
Que leurs extravagans aïeux.



LA COMÈTE,

LA COMETE,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

L'ASTROLOGUE.

FLORICE, *Fille de l'Astrologue.*

M. DE LA FOREST, *Amant de Florice.*

M. TAQUINET, *Oncle de M. de la Forest.*

MADAME LA COMTESSE DE GOUSTIGNAN.

MADAME FRAISIER.

MATHURIN, *Valet de l'Astrologue.*

FRANÇOISE, *Servante.*

DEUX VALETS *de la Comtesse.*

La Scène est à Paris, au logis de l'Astrologue.



LA COMÈTE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURIN, FRANÇOISE.

MATHURIN.

VOILA donc notre jeune Maîtreſſe ſur le point de ſe marier à M. de la Foreſt?

FRANÇOISE.

Oui, Mathurin; c'eſt aujourd'hui que le contrat ſe doit ſigner, & les noces ſe feront au premier jour: c'eſt autant de bon temps qui nous vient, Mathurin; nous nous réjouirons d'importance.

MATHURIN.

Je m'y attends bien. Apparemment il n'y aura rien d'épargné à la fête ; M. de la Forest est riche, & notre Maître a aussi amassé bien de l'argent avec son Astrologie. Morbleu, Françoise, c'est un bon métier que d'être Astrologue ! Je tâche à l'apprendre sans qu'il y paroisse ; je ramasse avec soin tout ce que notre Maître dit ; & pour te faire voir combien j'ai fait de progrès, tu vas être toute étonnée. Tiens, je travaille à un Almanach pour l'année quatre-vingt-un, où nous sommes prêts d'entrer.

FRANÇOISE.

Un Almanach ! Tu es donc un grand Docteur ?

MATHURIN.

J'en ai déja fait une bonne partie. J'ai composé tous les jours de tous les mois, & je viens tout fraîchement d'achever Décembre. Mais il me reste une petite difficulté sur laquelle je veux te consulter. Je ne sais si à la fin de mon Almanach, car il faut un peu le grossir, je dois mettre les vies de quelques grands Hommes, ou la manière de planter des choux.

FRANÇOISE.

Je crois que tu dois t'en tenir aux choux; cela me ſemble aſſez de ta portée. Mais ſur-tout n'oublie pas de te faire peindre au commencement de ton Almanach, les Inſtrumens à la main, & lorgnant les étoiles.

MATHURIN.

Je gage qu'il ſeroit vendu ſeulement ſur la bonne mine que j'aurai dans mon portrait; car tous ces autres Aſtrologues ont toujours de certains diables de viſages extraordinaires....

FRANÇOISE.

Et comment as-tu fait pour prédire le beau & le mauvais temps?

MATHURIN.

Comme ils font tous. Les Aſtres ne ſont pas trop à ma connoiſſance; j'ai eu recours à trois dés. Quand j'ai eu de certains coups, j'ai mis *frimats*, à d'autres *gelée blanche*, à d'autres *vents humides avec tonnerre*, & ainſi du reſte. Tu en ris? tu verras que mes trois dés auront deviné juſte. Mais voici notre jeune Maîtreſſe.



SCÈNE II.

FLORICE, FRANÇOISE, MATHURIN.

FRANÇOISE.

SAVEZ-VOUS que Mathurin s'eſt mis en tête de devenir habile homme, & qu'il ſe prépare à vous dédier un Almanach de ſa façon, quand vous ſerez Madame de la Foreſt ?

FLORICE.

Tout de bon, Mathurin ?

MATHURIN.

Laiſſez-moi faire. Je vous y prédirai tant de bonheur, qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne ſoyiez ſatisfaite du mariage. Quand je ſerai encore plus ſavant que je ne ſuis, je tirerai l'horoſcope de tous Meſſieurs vos enfans. Je les ferai naître ſous des conſtellations merveilleuſes, & je vous promets déja par avance qu'il n'y en aura aucun borgne ni boiteux.

FRANÇOISE.

Voyez le grand Aſtrologue, de promettre de beaux enfans à une perſonne belle & bien faite!

FLORICE.

N'importe, Françoiſe; je vois toujours la bonne intention de Mathurin, & je prétends bien que le jour de mes noces vous ayiez tous deux ſujet de vous louer de ma libéralité, & de celle de M. de la Foreſt.

FRANÇOISE.

Le voici juſtement qui vient.



SCENE III.

M. DE LA FOREST, FLORICE, FRANÇOISE, MATHURIN.

M. DE LA FOREST.

Tout ſe prépare pour mon bonheur, belle Florice. L'oncle dont vous ſavez que j'hérite, a donné avec joie ſon conſentement à notre mariage, & il va ſe rendre ici pour ſigner le contrat avec Monſieur votre père. Partagez-vous un peu la joie que je ſens? & votre cœur...

FLORICE.

Doutez-vous qu'il ne ſe faſſe un grand plaiſir de l'obéiſſance que je dois à mon père, depuis qu'il s'eſt déclaré en votre faveur? Nous ne ſommes pas malheureux d'être venus à bout de ſon eſprit, & je vous avoue que j'ai tremblé mille fois pour vous.

M. DE LA FOREST.

Il eſt vrai que les gens de ſa profeſſion

ſont d'une humeur aſſez difficile, & que le commerce qu'ils ont avec les Aſtres les rend d'ordinaire aſſez peu propres à en avoir avec les hommes.

FLORICE.

Apparemment mon père a conſulté les étoiles ſur notre mariage; il faut qu'elles ne lui aient rien promis que d'heureux, & nous devons être aſſez contens de voir que les influences céleſtes s'accordent avec celles que l'amour a verſées dans nos cœurs.

M. DE LA FOREST.

Pour moi, belle Florice, il étoit de ma deſtinée de vous aimer, & mon penchant.... Mais voici votre père; il ſemble que ſon viſage ne nous promet rien de bon.



SCÈNE IV.

M. DE LA FOREST, FLORICE, L'ASTROLOGUE, MATHURIN, FRANÇOISE.

L'ASTROLOGUE.

QUE de fléaux pour l'année prochaine! Que d'orages! que de famine! que de peste! que de guerre!

MATHURIN.

Bon! voilà qui est fort propre à mettre dans mon Almanach. J'attrape toujours quelque chose.

M. DE LA FOREST.

Monsieur, que voulez-vous dire?

L'ASTROLOGUE.

Ah! mon pauvre M. de la Forest, des feux allumés dans l'air, des queues épouvantables qui tiennent la cinquième partie d'un grand cercle; ou, afin que vous m'entendiez mieux, des queues qui ont plus de quinze arpens de long.

MATHURIN.

Des queues qui ont quinze arpens de

long, ma chère Françoiſe! Je n'oublierai pas celui-ci.

M. DE LA FOREST.

Monſieur, expliquez-vous donc plus nettement, s'il vous plaît; nous voilà tous alarmés ſans ſavoir de quoi.

L'ASTROLOGUE.

Tout eſt perdu. Je viens de voir une affreuſe Comète qui paſſe ſur nos têtes.

M. DE LA FOREST.

Hé bien, il faut la laiſſer paſſer.

L'ASTROLOGUE.

Comment! la laiſſer paſſer. Oui, de par le diable, il faut la laiſſer paſſer; mais elle ne paſſera pas ſans nous le faire bien ſavoir. Que je te plains, pauvre genre humain!

FLORICE.

Hé! mon père, de quoi eſt-il tant à plaindre?

L'ASTROLOGUE.

Jamais le Ciel ne verſa ſur lui de ſi malignes influences. C'eſt mille fois pis que ſi Saturne & la Lune étoient conjoints, ou que Mars & Mercure fuſſent en aſpect ſextil. Ne ſongez pas à vous

marier, M. de la Foreſt ; voici un temps trop funeſte.

M. DE LA FOREST.

Quoi, Monſieur, parce qu'il paroît une Comète ?

L'ASTROLOGUE.

Tant que la Comète durera, ou qu'il reſtera dans le Ciel le moindre morceau de ſa queue, ſoyez bien ſûr que vous n'épouſerez point ma fille.

M. DE LA FOREST.

Ne m'avez-vous pas engagé votre parole ?

L'ASTROLOGUE.

Oh ! la Comète la rétracte.

FLORICE.

Mon père, ſongez-vous bien ? . . ;

L'ASTROLOGUE.

Taiſez-vous, petite impertinente, à qui une Comète n'eſt pas capable d'ôter la démangeaiſon de ſe marier.

M. DE LA FOREST.

Hélas ! Monſieur, croyez-vous tout de bon que les Aſtres s'inquiètent de notre mariage ? Vous leur donnez bien de la pratique, ſi vous voulez qu'ils ſe

mêlent de tous les menus tracas qui occupent les hommes.

L'ASTROLOGUE.

Que voulez-vous dire ? Ce grand livre du Ciel, imprimé en caractères de feu, ne contient-il pas les destinées de tous les hommes ?

M. DE LA FOREST.

Permettez-moi de vous dire que ce grand livre n'est pas fort aisé à déchiffrer, & qu'avec toutes vos lunettes, vous avez bien de la peine à en lire quelques mots.

L'ASTROLOGUE.

Non, ce n'est pas pour vous sans doute qu'il est écrit. Il n'appartient qu'à nous, descendans du fameux Nostradamus, de développer ces mystères. A quoi serviroient, à votre avis, tous ces aspects des Astres, sextil, trin & quadrat? A quoi serviroient ces conjonctions, ces oppositions, ces stations, ces directions, ces rétrogradations?

MATHURIN *prenant ses tablettes.*

Mettons ceci sur nos tablettes. La peste, que me voilà riche !

M. DE LA FOREST.

Tout cela sert à faire rouler les Pla-

nètes dans le Ciel, à les faire aller & venir. Elles vont leur train, & nous laissent aller le nôtre.

L'ASTROLOGUE.

Il suffit de vous faire regarder une Comète pour vous confondre. Sa figure extraordinaire, sa lumière rougeâtre, cette queue, cette barbe, cette chevelure, tout cela ne vous inspire-t-il pas naturellement de la frayeur?

M. DE LA FOREST.

A moi? non. Je trouve cela fort beau; c'est un nouvel Astre dont le Ciel nous favorise. Et pourquoi ne veut-on pas croire qu'il nous annonce par-là quelque bonheur? N'y a-t-il pas présentement mille gens heureux qui ont autant de droit de remercier la Comète de leur félicité, que les malheureux ont droit de se prendre à elle de leur infortune?

L'ASTROLOGUE.

Pour vous, M. de la Forest, vous n'aurez pas de remerciement à lui faire, & vous ne vous moquerez pas d'elle entre les bras de ma fille.

M. DE LA FOREST.

Mais, Monsieur, écoutez-moi, je vous en conjure; & rendons-nous un peu de

juſtice. Sommes-nous des gens ſi importans, que nous puiſſions nous imaginer que le Ciel faſſe pour nous la dépenſe d'une Comète ? Si elle avoit à menacer quelqu'un, au lieu que je ſuis perſuadé qu'elle ne menace perſonne, ſeroit-ce vous & moi qu'elle menaceroit ? Voilà un feu plus gros que toute la terre qui s'allume dans le Ciel, & pourquoi cela ? pour empêcher le mariage de Mademoiſelle Florice & de moi.

L'ASTROLOGUE.

Taiſez-vous, petit eſprit; car je ſens que ma bile s'échauffe; & ſi jamais...

M. DE LA FOREST.

Je cède, puiſqu'il le faut; mais enfin...

L'ASTROLOGUE.

Et dites-moi, a-t-on jamais vu de Comète, ſans qu'il ſoit arrivé de grands malheurs ?

M. DE LA FOREST.

Si vous voulez bien que je vous réponde, ne m'avouerez-vous pas qu'il eſt bien arrivé de grands malheurs ſans Comète, ou plutôt qu'ils ſont preſque tous arrivés ſans Comète ? Pourquoi les uns ſont-ils annoncés, lorſque d'autres, & même plus conſidérables, ne le ſont pas ?

Quand il n'y a point de Comète, il faut bien que l'on s'en passe, & que l'on croye que tout est arrivé selon l'ordre naturel; mais dès que le hasard veut qu'il en paroisse une, c'est justement elle qu'on rend responsable de tout le mal.

L'ASTROLOGUE.

Qui pourroit souffrir sans emportement?...



SCENE V.

SCÈNE V.

L'ASTROLOGUE, M. TAQUINET, M. DE LA FOREST, FLORICE, FRANÇOISE, MATHURIN.

M. TAQUINET.

J'AI bien de la joie, Monſieur, de voir entrer mon neveu dans la famille d'un homme auſſi illuſtre que vous; & je viens avec beaucoup de plaiſir .....

M. DE LA FOREST.

Hélas! mon oncle, il ne s'agit plus de cela; les choſes ont bien changé. Monſieur ne veut plus me donner ſa fille, parce qu'il paroît une Comète.

M. TAQUINET.

Parce qu'il paroît une Comète? & quelle raiſon eſt-ce là?

L'ASTROLOGUE.

Elle eſt la meilleure du monde; & je ne mériterois pas d'être Aſtrologue, ſi je n'obéiſſois pas à la défenſe que me fait le Ciel de paſſer outre. Ne voudriez-vous point que pour vos beaux yeux je

m'exposasse à voir fondre sur ma maison les procès, la pauvreté, les maladies, & tout l'attirail de la Comète?

M. TAQUINET.

En vérité, je vous admire. Ce contrat qu'on alloit signer, ce mariage qu'on alloit faire, tout demeure là, à cause de cette Comète qui paroît.

M. DE LA FOREST.

Oui, assurément; & Monsieur s'obstine à me refuser l'aimable Florice.

M. TAQUINET.

Vous vous moquez, cela ne se peut. J'aurois cinquante filles, que je les marierois toutes à la barbe de la Comète.

L'ASTROLOGUE.

Et moi, je n'en ai qu'une, qui ne sera point mariée contre toutes les règles de l'Astrologie.

M. TAQUINET.

Voilà de plaisantes règles!

L'ASTROLOGUE.

Vous êtes bien plaisant vous-même de les attaquer!

M. TAQUINET.

Etes-vous tellement entêté de vos rêveries?

L'ASTROLOGIE.

Etes-vous tellement enſeveli dans votre ignorance?

M. TAQUINET.

Quoi, mon neveu, vous voulez entrer dans la famille d'un homme qui me traite d'ignorant?

M. DE LA FOREST.

Hé! mon oncle.

L'ASTROLOGUE *à M. Taquinet.*

Ne craignez point, il n'y entrera jamais.

M. DE LA FOREST.

Hé! Monſieur.

M. TAQUINET.

Y eut-il jamais une idée plus creuſe?

M. DE LA FOREST.

Ne vous emportez point, mon oncle;

vous mettez les choſes hors d'état de ſe raccommoder.

M. TAQUINET.

Va, je te trouverai un meilleur parti; tu deviendrois fou avec un beau-père ſujet à ces viſions.

L'ASTROLOGUE.

Non, il ne ſera point mon gendre. Je m'attirerois à dos tous les Aſtres que vous révérez ſi peu.

M. DE LA FOREST.

Monſieur, ne prenez pas garde à ce que dit mon oncle. Mon oncle, n'aigriſſez point l'eſprit de Monſieur.

L'ASTROLOGUE.

Ah! je ne veux jamais entendre parler de vous. Je ne ſais qui me tient que je ne venge déja la Comète.

M. TAQUINET.

Je me moque de votre vengeance & de la ſienne, & de toutes les Comètes qui ont jamais été, & de toutes celles qui ſeront jamais, & de tous les aſpects des

Planètes, & de tout le fatras de votre Aſtrologie. Sortons, mon neveu.

M. DE LA FOREST.

Ah ! mon oncle, vous perdez tout.

L'ASTROLOGUE.

Sortez d'ici, impies que vous êtes ; je vous donne ma malédiction.

M. TAQUINET.

Je me moque de ta malédiction, vieux fou d'Aſtrologue. Sortez donc, mon neveu.

M. DE LA FOREST.

Hélas ! belle Florice.

MATHURIN.

Ah ! ma chère Françoiſe, adieu les préſens ; voilà toutes nos belles eſpérances évanouies.



SCÈNE VI.

L'ASTROLOGUE, FLORICE, FRANÇOISE, MATHURIN.

L'ASTROLOGUE.

C'EST un bon impertinent que ce M. Taquinet. Se moquer à mon nez de la Comète! Les cheveux me dressent à la tête, de tous les blasphêmes qu'il a proférés.

FLORICE.

Mon père, faut-il que l'emportement de l'oncle fasse tort au neveu ?

L'ASTROLOGUE.

Va, laisse-là cet extravagant de neveu. Je veux te donner un Astrologue, quand la Comète sera passée.

FLORICE.

Hé! mon père, vous m'avez laissé prendre de l'engagement avec lui, & je ne suis plus en état de vous obéir comme j'aurois fait auparavant. Faut-il que vous

consultiez sur mon mariage vos Astres plus que mon cœur ? Il ne m'a rien promis que d'heureux, & sa prédiction doit être aussi sûre que celle de votre Comète.

L'ASTROLOGUE.

Bon, bon, c'est bien ici du cœur qu'il s'agit. Le cœur est un plaisant Astrologue.

FLORICE.

Je m'y fierois bien autant qu'à vos Livres.

L'ASTROLOGUE.

Ho! ho! tu en tiens aussi, & ce ridicule M. de la Forest t'a déja communiqué son hérésie? Quand il n'y auroit que cette raison, je ne voudrois pour rien d'un gendre fait comme lui.

FLORICE.

Mon père, laissez-vous fléchir.

L'ASTROLOGUE.

Non, je n'en démordrai pas. Avoir méprisé tout le Corps des Astrologues en ma personne, tout le Ciel dans la

Comète! C'eſt une affaire réſolue, il ne ſera point ton mari.

FLORICE.

Souffrez que je me jette à vos pieds.

L'ASTROLOGUE.

C'eſt temps perdu.

MATHURIN *ſe jettant auſſi à ſes pieds.*

Monſieur .....

FRANÇOISE *à ſes pieds.*

Hé! de grace.

L'ASTROLOGUE.

Qu'eſt-ce que ceci?

FLORICE.

Par tout ce que vous avez de plus cher.

FRANÇOISE.

Au nom de vos lunettes & de tous vos inſtrumens.

MATHURIN.

Par la conjonction de Vénus avec Saturne.

L'ASTROLOGUE.

Retirez vous, impertinens. Non, je ne ferai point abſolument le mariage, tandis qu'une Comète règnera dans le Ciel.

MATHURIN.

Monſieur, on pourra faire le mariage ſi ſecrètement, que la Comète n'en ſaura rien.

FRANÇOISE.

Mathurin a raiſon, on fera les noces dans la cave.

FLORICE.

Ne déſeſpérez point, mon père, la tendreſſe que j'ai conçue pour M. de la Foreſt.

MATHURIN.

Si c'étoit la Comète qui fût en votre place, & que nous la priaſſions autant que nous vous prions, je ſuis ſûr qu'elle n'auroit pas le cœur ſi dur que vous.

L'ASTROLOGUE.

Retirez-vous, ne m'importunez pas davantage.

FLORICE.

Je ſors, puiſque je ne puis rien obtenir de vous. Vous avez une dureté ſans exemple.

FRANÇOISE.

Et moi, je ne veux plus regarder le Ciel de trois mois. Il me semble que la queue de la Comète me pend déja sur le nez.

SCÈNE VII.

L'ASTROLOCUE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah! Monsieur, il faut être diablement muni d'Astrologie, pour ne vous être pas rendu.

L'ASTROLOGUE.

Quand on est accoutumé à la vue de ces corps célestes, on n'est guère ébranlé par les objets d'ici-bas.

MATHURIN.

J'en suis bien ébranlé, moi qui n'ai pas tant de commerce que vous avec le Bélier, le Taureau, le Capricorne, & tous ces honnêtes Messieurs-là.

L'ASTROLOGUE.

Mathurin, tu en sais bien!

MATHURIN.

Monſieur, je ne laiſſe rien tomber à terre, & j'ai grand ſoin de recueillir les miettes de votre eſprit. Je ſuis curieux naturellement, & ſi j'oſois vous faire une petite prière....

L'ASTROLOGUE.

Parle, Mathurin; je ne demande pas mieux que de cultiver les belles diſpoſitions que tu me parois avoir aux Sciences.

MATHURIN.

Ce ſeroit de me prêter vos lunettes, pour voir deux ou trois choſes dans le Ciel. Par exemple, je voudrois bien ſavoir laquelle des douze maiſons du Soleil eſt la plus logeable. Ce ſont de petites curioſités qui me viennent quelquefois en fantaiſie.

L'ASTROLOGUE.

Elles ne ſont pas trop mal fondées.

MATHURIN.

Je voudrois bien encore voir la Lune avec vos lunettes, quand elle eſt pleine.

L'ASTROLOGUE.

Et pourquoi plutôt que quand elle eſt en croiſſant?

MATHURIN.

Le croissant n'est rien; mais quand elle est pleine, je voudrois voir de quoi elle est pleine.

L'ASTROLOGUE.

Vraiment tu y verrois bien des merveilles ! Elle est toute pleine de Villes, d'hommes.

MATHURIN.

Bon! Monsieur, vous vous moquez; comment ces hommes tiendroient-ils là-haut ? Ils tomberoient tous sur nous assurément & nous verrions pleuvoir ces hommes de la Lune, qui nous casseroient la tête. Mais que veulent ces gens-ci ?



SCÈNE VIII.

L'ASTROLOGUE, MATHURIN, DEUX VALETS DE LA COMTESSE.

PREMIER VALET.

MONSIEUR, voici la toilette de Madame la Comteſſe de Gouſtignan.

SECOND VALET.

Voici tous les ameublemens de ſa chambre, juſqu'au pot.

(Ils jettent tout cela ſur le Théâtre).

L'ASTROLOGUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, mes enfans ?

PREMIER VALET.

Monſieur, nous n'en ſavons rien. Madame la Comteſſe eſt revenue au logis toute hors d'elle-même ; elle a tout mis ſens deſſus deſſous ; elle a tout fait déménager promptement, & elle nous envoie ici, où elle nous ſuit.

MATHURIN.

Est-ce qu'il revient des esprits chez vous ?

SECOND VALET.

Non, assurément. Mais voici Madame la Comtesse.

SCÈNE IX.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE, MATHURIN.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, je ne suis point encore remise de ma frayeur.

L'ASTROLOGUE.

Qu'avez-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

La Comète, cette effroyable Comète, cette queue prodigieuse ! Je ne puis encore parler.

MATHURIN.

Ah ! voici encore de nos gens à Comète.

L'ASTROLOGUE.

Madame, je ne condamne point votre

peur. J'ai été moi-même effrayé; jamais phénomène ſi terrible n'avoit paru à mes yeux.

LA COMTESSE.

Il n'y a perſonne qui ait tant lieu de craindre que moi. J'allois paſſer le Pont-Neuf pour entrer dans le Fauxbourg Saint-Germain, où vous ſavez que je loge; j'ai apperçu du bout de ce Pont cette épouvantable Comète. J'ai fait arrêter mon carroſſe, je l'ai regardée avec ſoin; Monſieur, mon pauvre Monſieur, elle étoit juſtement ſur ma maiſon. J'y ai été promptement; j'en ai fait enlever mon équipage le plus néceſſaire, & je l'ai fait tranſporter chez vous, où je viens moi-même chercher un aſyle contre la Comète, & m'éclaircir à fond de ce que ce peut être. Ne m'épargnez point, Monſieur, je vous en conjure, tout ce que vous ſavez là-deſſus; vous me ferez le plus grand plaiſir du monde. J'ai déja quelque légère teinture de ces matières; &, Dieu merci, je ne ſuis pas tout-à-fait novice dans l'Aſtrologie.

L'ASTROLOGUE.

Je vous propoſerai donc, Madame, les diverſes opinions des Philoſophes, & nous nous arrêterons à la plus raiſonnable. Il

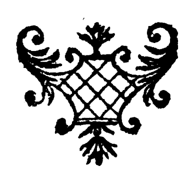
y en a qui disent que les Comètes sont des feux qui s'allument dans l'air, & qui se nourrissent des exhalaisons que la terre leur envoie.

LA COMTESSE.

Ah! Monsieur, nous avons grand tort de fournir nous-mêmes de la nourriture par nos exhalaisons, à ces malheureuses Comètes qui désolent tout.

MATHURIN.

Effectivement ne pourroit-on point empêcher la terre de leur fournir des exhalaisons, & leur couper ainsi les vivres? Elles deviendroient sèches comme du bois, & n'auroient plus le teint si enluminé. Dame, ce seroit là la finesse. Mais voici Madame Fraisier; ne fait-elle point aussi apporter son bagage?



SCÈNE X.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE, Mme. FRAISIER, MATHURIN.

MADAME FRAISIER.

N'EST-CE point avoir, Monsieur, une indiscrétion mêlée de beaucoup d'audace, que de venir troubler votre savant entretien, pour vous consulter touchant une question qui s'est émue dans une assemblée où j'étois, sur le nouveau Météore qui paroît au Ciel?

L'ASTROLOGUE.

Madame, je faisois tout-à-l'heure à Madame la Comtesse un petit discours sur la nature des Comètes, & vous y pouvez prendre part, si vous voulez.

MADAME FRAISIER.

Monsieur, ce n'est point de la nature des Comètes dont il s'agissoit entre nous.

L'ASTROLOGUE.

Et de quoi donc? de leur mouvement?

MADAME FRAISIER.

Rien moins, Monſieur. Ce ſont là des choſes aſſez vaines & aſſez inutiles.

LA COMTESSE.

Comment, Madame, aſſez vaines & aſſez inutiles? Une Comète compoſée de feux allumés dans l'air, nourrie des exhalaiſons de la terre, eſt ce donc une bagatelle?

MADAME FRAISIER.

Nous ne nous inquiétons point de cela, Madame; notre queſtion eſt plus importante. Nous avons fait une groſſe gageure, & nous ſommes convenus qu'il falloit un homme du métier pour décider.

L'ASTROLOGUE.

Voyons donc cette queſtion.

MADAME FRAISIER.

Ecoutez-moi donc, Monſieur, s'il vous plaît, attentivement: Il y a des gens qui diſent *la Comète*; j'ai pris parti contre eux, & j'ai ſoutenu qu'il falloit dire *le Comète*. C'eſt à vous, Monſieur, à juger.

LA COMTESSE.

Vous le faites juge d'une belle affaire, & le cas eſt d'une grande importance!

MADAME FRAISIÉR.

S'il eſt d'importance? Ne tient-il qu'à choquer la Grammaire, & doit-on ſouffrir patiemment les attentats que l'on fait contre la régularité de la Langue?

L'ASTROLOGUE.

Madame, nous n'en ſommes pas aux noms près, & il y a bien plus lieu de s'inquiéter, que de ſavoir ſi la Comète eſt mâle ou femelle. Son cours, ſon mouvement, ſa figure, ſon parallaxe, tout cela, ce ſont bien d'autres affaires.

LA COMTESSE.

Monſieur, ne nous amuſons point à la queſtion de Madame; renvoyons-la au Dictionnaire.

MADAME FRAISIER.

Quoi! vous parlez tous deux des choſes, ſans ſavoir ſeulement comment elles s'appellent? Quelle abſurdité, bon Dieu! quelle abſurdité!

LA COMTESSE.

Y en a-t-il une plus grande que la vôtre, de vous inquiéter du genre de la Comète, & de passer pardessus tous les sujets de frayeur que Monsieur vient de nous marquer?

MADAME FRAISIER.

Madame, les gens de qualité ne se mettent point en peine de ce que c'est que le Comète; mais ils voudroient seulement en savoir le véritable nom.

LA COMTESSE.

Je veux bien que vous sachiez qu'il y a ici des gens de qualité.

MATHURIN.

Madame, c'est Madame la Comtesse de Goustignan.

MADAME FRAISIER.

Hé bien!

L'ASTROLOGUE.

Il paroît bien que vous n'avez jamais

tudié que les noms des choses, & que ous n'en connoissez guère la nature.

LA COMTESSE.

Monsieur, congédiez-la, je vous prie. l n'est pas besoin qu'elle nous rompe la ête.

MADAME FRAISIER.

Vous êtes ici en lieu où l'on applaudit à vos visions. Adieu. (*Elle sort*).

LA COMTESSE.

Mes visions!

MATHURIN.

Eh! Monsieur, que ne vuidez-vous le différend? On veut savoir si la Comète est mâle ou femelle; elle a une queue, il faut . . . .

L'ASTROLOGUE.

Tais-toi.



SCÈNE XI.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE, MATHURIN.

L'ASTROLOGUE.

MADAME, il ſeroit indigne de vous & de moi, de nous émouvoir de ce que vient de dire cette folle.

LA COMTESSE.

Je n'y prends pas garde auſſi. Mais continuez, s'il vous plaît, votre diſcours; où en étions-nous ?

L'ASTROLOGUE.

Ne perdez pas un ſeul mot de ce que je vais vous dire; vous allez entendre les plus belles choſes & les plus extraordinaires du monde. Voici un ſyſtême admirable. La plupart des Philoſophes modernes ſoutiennent que chaque Etoile fixe eſt un Soleil comme le nôtre; tous ces Soleils ont chacun leur tourbillon, c'eſt-à-dire un grand eſpace dont ils occupent le centre, & de-là ils éclairent

des Terres & des Planètes ſemblables à nos Planètes & à notre Terre.

MATHURIN.

Je ne me ſens pas d'aiſe en entendant tout cela.

L'ASTROLOGUE.

Ces Soleils ont des taches auſſi-bien que le nôtre; elles peuvent s'accrocher les unes avec les autres, & enfin s'épaiſſir de ſorte qu'elles forment une croûte fort dure qui couvre tout le corps du Soleil.

LA COMTESSE.

Quoi! Monſieur, il ſe pourroit former une croûte ſur notre Soleil! Et ſi cela arrivoit, que deviendroit-il?

L'ASTROLOGUE.

Il deviendroit ce que deviennent les autres en pareil cas. Ce pauvre Soleil ainſi encroûté, inhabile à toute autre choſe, ſeroit chaſſé du tourbillon dont il occupe le centre, & s'en iroit errant de tourbillon en tourbillon; & c'eſt ce qu'on appelle une Comète.

LA COMTESSE.

J'ai mille fois plus de frayeur qu'auparavant. Dès que je verrai les moindres taches ſur le corps du Soleil, je ne dor-

mirai plus; je croirai que voilà la croûte qui se forme.

MATHURIN.

Et si notre Soleil s'en alloit, que ferions-nous?

L'ASTROLOGUE.

Nous serions bien embarrassés, & j'entre fort dans la peine de ces pauvres gens dont le Soleil est présentement parmi nous, sous la figure de Comète.



SCÈNE XII.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE, FRANÇOISE, MATHURIN.

FRANÇOISE.

MONSIEUR, on vient de vous apporter des lettres de Rome.

L'ASTROLOGUE.

Ouvrons. Elles viennent de la part d'un de mes Confrères, très-habile Astrologue. Elles contiennent assurément quelques observations curieuses sur la Comète. (*Il lit*).

LA COMTESSE.

Monsieur, je vois de grandes marques d'étonnement sur votre visage.

L'ASTROLOGUE.

Ah! Madame, quel prodige!

LA COMTESSE.

Expliquez-vous donc promptement.

L'ASTROLOGUE.

Voilà assurément ce qui ne s'étoit jamais vu.

LA COMTESSE.

Qu'est-il donc arrivé de plus terrible à Rome qu'ici ?

L'ASTROLOGUE.

Une Comète.

LA COMTESSE.

Encore une Comète? Vous me faites trembler.

L'ASTROLOGUE.

Vous ne devineriez jamais quelle espèce de Comète.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce encore ?

L'ASTROLOGUE.

Une Comète dans un œuf!

LA COMTESSE.

Une Comète dans un œuf! Je ne mangerai jamais d'œufs.

MATHURIN.

Ni moi non plus. Que seroit-ce, si j'allois trouver une omelette de Comètes ?

L'ASTROLOGUE.

Que j'aurois de curiosité de voir cet œuf prodigieux !

MATHURIN.

A ce compte, Monsieur, les poules pondent donc des Comètes ? Voilà une chose bien merveilleuse.

L'ASTROLOGUE.

Ne nous amusons pas plus long-temps à discourir; il y a ici quelque chose de surnaturel. Allons vîte, mes lunettes, ma peau d'ours, mon équipage, que j'aille observer la Comète.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis de la partie; le froid qu'il fait ne m'épouvante point; faites-moi seulement donner des lunettes.

L'ASTROLOGUE.

Très-volontiers, Madame; vîte, Mathurin.

MATHURIN.

Je m'en vais, avant toutes choses, préparer le grenier pour l'observation.

L'ASTROLOGUE.

Non, il vaut mieux que nous allions dans l'hôtel voisin, dont la plate-forme qui est extrêmement élevée, nous sera

plus commode. Toi, Mathurin, attends-nous ici; qui que ce ſoit qui vienne, ne laiſſe parler perſonne à ma fille.

MATHURIN.

Monſieur, ſouffrez que....

L'ASTROLOGUE.

Non, demeure. Allons, Madame.



SCÈNE XIII.

MATHURIN *seul.*

J'AI sujet de me consoler de ce qu'il n'a pas voulu de moi. Il fait une diable de saison pour contempler les Astres; & la Comète a malicieusement choisi, pour se faire observer, un temps fort propre à donner des rhumes à ses Observateurs. Pour moi, qui ai la poitrine délicate, je fais bien de ne me pas hasarder à gagner des fluxions.

SCÈNE XIV.

M. DE LA FOREST, MATHURIN.

M. DE LA FOREST.

JE te trouve ici à propos, mon pauvre Mathurin. Je viens de voir sortir M. l'Astrologue; car depuis notre différend je ne me suis pas éloigné de ce logis. N'y auroit-il pas moyen de voir ta Maîtresse?

MATHURIN.

Mais si mon Maître revient sur ses pas? Il m'a établi gardien de la maison, & m'a défendu de laisser entrer personne.

M. DE LA FOREST.

Mathurin!

MATHURIN.

Vous me faites pitié. Mais la voici qui vient elle-même.

SCÈNE XV.

M. DE LA FOREST, FLORICE, FRANÇOISE, MATHURIN.

M. DE LA FOREST.

Hé bien, belle Florice, que faites-vous, que pensez-vous, après la triste aventure qui m'est arrivée par l'emportement de mon oncle?

FLORICE.

Je songe à remédier au mal, si pour-

tant il y a quelque remède. L'esprit de mon père est extrêmement aigri contre votre oncle & contre vous, & toutes les prières que j'ai employées pour le fléchir ont été inutiles.

M. DE LA FOREST.

Quoi! se peut-il que je vous perde, & que l'opiniâtreté de mon oncle, & le caprice de votre père, m'arrachent à vous dans le moment que j'ai cru que j'allois vous posséder?

FLORICE.

En vérité, je ne crois pas qu'il y ait lieu de concevoir aucune espérance; & de l'humeur dont je le connois....

M. DE LA FOREST.

Hé bien, aimable Florice, il n'y a donc plus qu'un remède. Si vous m'aimez, je ne doute pas que vous n'y consentiez avec joie. Souffrez que je vous enlève.

FLORICE.

Que vous m'enleviez?

M. DE LA FOREST.

Ce n'est pas tant vous enlever, que

me ſaiſir d'un bien qui m'appartient. Mon amour & la promeſſe de votre père ne me donnent-ils pas aſſez de droit ſur vous ?

FLORICE.

Mais ſongez-vous bien quel éclat va faire l'enlèvement que vous me propoſez ?

M. DE LA FOREST.

Mais, belle Florice, je vous le répète encore, il n'a que le nom d'enlèvement. Je vous mets dans la maiſon de votre époux, à l'abri de la mauvaiſe humeur de votre père.

FLORICE.

Faut-il que mon cœur fortifie vos raiſons, & que je ne puiſſe me défendre ?

M. DE LA FOREST.

Ne perdons point de temps, il nous eſt trop précieux.

MATHURIN.

Doucement, s'il vous plaît; ſi Mademoiſelle

moiſelle Florice ſe rend, Mathurin ne ſe rend pas. Son père l'a miſe ſous ma garde.

FLORICE.

Mathurin, voudrois-tu t'oppoſer à notre bonheur ?

MATHURIN.

Ah ! je ſuis valet trop zélé & trop fidèle.

M. DE LA FOREST.

Seras-tu impitoyable ?

MATHURIN.

Mais ſi je ne le ſuis pas, mon dos pâtira de ma pitié.

FRANÇOISE.

Te voilà bien empêché ! Ne faut-il rien faire pour les gens qui s'aiment ?

M. DE LA FOREST.

Tiens, prends ceci ; ſi le cœur t'en dit pour Françoiſe, je te promets de faire votre fortune à l'un & à l'autre.

MATHURIN.

Mais quand mon Maître ſera venu, quelles raiſons donnerai-je pour la ſûreté de mes épaules ?

M. DE LA FOREST.

Tu diras que des gens inconnus ont enlevé Mademoiſelle Florice, à force ouverte. Allons, Mademoiſelle.

SCÈNE XVI.

MATHURIN, FRANÇOISE.

MATHURIN.

FRANÇOISE, nous ſommes riches, nous ne nous attendions pas à de ſi gros préſens; notre Maîtreſſe vaut bien mieux pour nous enlevée, que mariée du conſentement de ſon père. Mais parlons un peu de ce qui nous regarde; tu viens d'entendre ce qu'a dit M. de la Foreſt; eſt-ce une affaire faite?

FRANÇOISE.

Comme tu voudras, Mathurin. Il n'y a qu'une difficulté qui m'arrête.

MATHURIN.

Quoi?

FRANÇOISE.

C'eſt que tu fais des Almanachs.

MATHURIN.

Et que t'importe ?

FRANÇOISE.

Tu devineras tout ce que je ferai ; franchement cela est importun.

MATHURIN.

Est-ce que tu veux faire quelque chose qui ne soit pas bon à deviner ?

FRANÇOISE.

Point du tout ; mais enfin il faut avoir une certaine liberté. Bref, Mathurin, je ne voudrois pas que tu fusses toujours pendu aux trousses des Astres à t'informer de la vie que je menerois.

MATHURIN.

Je vois bien que tu penses t'en moquer ; tu ne me crois pas assez grand Astrologue. Mais, tout de bon, il faudra que tu charies droit ; dame, il y a là-haut un certain Capricorne qui est le meilleur de mes amis, & qui me dira si je lui ressemble. De plus, s'il me doit arriver de ta part quelque malheur, façon de ceux qui sont si communs dans le ménage, il ne manquera pas de venir quelque Comète pour m'en avertir.

FRANÇOISE.

Ah! Mathurin, cela ne ſe peut; car ſi chaque mari infortuné avoit ſa Comète, le Ciel en ſeroit ſi plein, qu'elles ne s'y pourroient pas tourner.

MATHURIN.

Tais-toi. Voici nos gens qui reviennent. Songe à bien jouer ton rôle, ſi tu ne veux être de moitié des coups de bâton dont j'ai la mine d'être régalé. Diſons bien que la Comète nous a apporté un grand malheur, & que c'eſt elle qui eſt cauſe de l'enlèvement.



SCÈNE XVII.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE, FRANÇOISE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah ! Monsieur, la Comète.

FRANÇOISE.

La Comète, Monsieur.

L'ASTROLOGUE.

Nous venons de l'observer. Vous avez sujet d'être dans l'épouvante où je vous vois; j'ai vu, mais je ne saurois parler; j'ai gagné une toux si violente.....

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne suis pas en meilleur état que vous; j'ai aussi pardevers moi une grosse fluxion ; & les fluxions de Comètes sont bien pires que les autres. Mais sans les nuages qui sont survenus, & par qui la Comète nous a été cachée, en eussé-je dû crever, je l'eusse observée jusqu'au bout.

MATHURIN.

Monſieur, vous ne ſavez pas quels malheurs.....

L'ASTROLOGUE.

Ah! je ne les ſais que trop; j'ai lu dans la Comète tous les malheurs qu'elle annonce. Je vois déja la guerre dans l'Europe, la peſte dans l'Aſie, la famine dans l'Afrique.

MATHURIN, *bas.*

Il ne reſte rien pour l'Amérique? (*Haut.*) Ne ſavez-vous rien davantage?

L'ASTROLOGUE.

Quoi! cela ne ſuffit-il pas? Jamais Comète annonça-t-elle plus de malheurs?

MATHURIN.

Monſieur, nous en ſavons plus que vous, Françoiſe & moi, & ſi, nous n'avons point obſervé la Comète. N'auriez-vous point vu par haſard parmi les malheurs de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique? . . . Ah! la douleur me coupe la parole. Françoiſe, apprends à Monſieur....

L'ASTROLOGUE.

Quoi! que me veut-on dire?

FRANÇOISE.

La Comète qui vous a tant appris de choses, devroit vous avoir appris que M. de la Forest .... J'étois avec Mathurin .... Votre fille dans ce même temps .... Ah ! Monsieur, quelle Comète !

L'ASTROLOGUE.

Tu ne me dis rien; pourquoi tous deux être si troublés?

MATHURIN.

Monsieur, c'est que la Comète ..... Vous l'observiez, nous étions ici, & elle a enlevé M. de la Forest.

L'ASTROLOGUE.

Je tremble ; ne seroit-ce point que M. de la Forest auroit enlevé ma fille ?

FRANÇOISE.

C'est cela, Monsieur; assurément la Comète en est la cause.

LA COMTESSE.

Mademoiselle Florice enlevée !

MATHURIN.

Dix hommes sont entrés ici dès que vous avez été sorti; il n'y avoit que Françoise & moi. J'ai fait une résistance

assez vigoureuse; Françoise s'est servie de tous les balais, & moi de toutes les broches de la maison : mais le nombre l'a emporté sur notre valeur. J'ai crié inutilement au secours; j'ai pensé être roué des coups que l'on m'a donnés; & ces coquins ont enlevé Mademoiselle Florice, sans qu'on y ait pu mettre aucun obstacle. Je courois vous trouver & vous apprendre ce désastre, quand vous êtes arrivé.

L'ASTROLOGUE.

Ah! Comète, Comète, je te reconnois.

LA COMTESSE.

C'est elle assurément qui vous fait cette pièce-là. Elle vous regardoit tantôt d'un air assez déloyal.

L'ASTROLOGUE.

Ma fille enlevée! Et les ravisseurs, n'en a-t-on connu aucun?

MATHURIN.

J'ai reconnu le Valet-de-Chambre de M. de la Forest, & je l'ai vu lui-même à la porte, qui a reçu votre fille, & qui lui tenoit un carrosse prêt.

L'ASTROLOGUE.

Ah ! l'insolent ; l'arracher d'entre mes bras ! quel procédé est-ce là !

LA COMTESSE.

Vous aviez donc rompu avec lui ?

L'ASTROLOGUE.

Assurément. Si vous l'aviez entendu blasphémer contre les Astres ! Je le perdrai ; je vais tout mettre en usage pour le poursuivre.

LA COMTESSE.

Que vous servira l'éclat ?

L'ASTROLOGUE.

Quoi ! il aura ma fille en dépit de moi ?

LA COMTESSE.

Vous n'en êtes plus le maître, puisqu'elle est en son pouvoir ; il y va de votre honneur de consentir qu'elle l'épouse.

L'ASTROLOGUE.

Recevoir dans ma famille un homme qui a traité outrageusement la Comète !

LA COMTESSE.

En l'état où sont les choses, c'est le seul parti que vous puissiez prendre.

L'ASTROLOGUE.

Allons, Madame, j'en veux consulter tous mes amis.

LA COMTESSE.

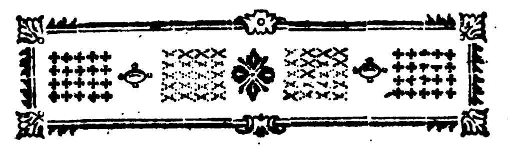
Songeons d'abord à nous reposer, nos rhumes ont besoin d'une bonne nuit.



BRUTUS,

TRAGÉDIE,

Représentée en Décembre 1690.



A MADAME

LA DUCHESSE.

MADAME,

Si l'on étoit obligé de proportionner ses Ouvrages au mérite de ceux à qui on les dédie, j'aurois lieu de craindre votre colère, en mettant ici le nom de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. *Mais,* MADAME, *il faudroit se priver de la gloire de vous rendre ses hommages, pour peu qu'on apportât de circonspection sur ce point. L'étendue & l'élévation de votre esprit, laisseront toujours une distance infinie de vous aux Ouvrages qui vous seront présentés ; & elles vous mettent*

dans la néceſſité de pardonner les dédicaces téméraires. Si vous avez quelque indulgence pour les commencemens d'une Muſe qui conſacre ſes prémices en vous les adreſſant, je ſerai trop heureuſe d'avoir pu donner, ſans péril de vous deplaire, une marque publique du reſpect avec lequel je ſuis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

La très-humble, &c.
BERNARD.

PRÉFACE.

Je sais que la coutume des Préfaces que l'on met au-devant des Pièces de Théâtre, est de réfuter, & même assez fièrement, ce qui a été dit contre la Pièce; je tâcherai de ne pas suivre cet usage. On a fait des critiques sur *Brutus*, je ne demande que la liberté de me défendre; après quoi, si l'on n'est pas content de mes raisons, je passe condamnation.

Quelques-uns ont trouvé que j'avois un peu trop adouci le caractère de Brutus; & Plutarque à la vérité en parle comme d'un homme si barbare, qu'il n'est pas surprenant que nos excellens Auteurs aient négligé ce sujet. Pour moi, je n'aurois pas eu la témérité de le prendre, s'ils nous en avoient laissé d'autres, & si d'ailleurs je n'avois vu dans Tite-Live de quoi me rassurer sur les sentimens de Brutus. Cet Historien dit qu'au travers de sa fermeté, on lui voyoit une douleur profonde. Il s'agit alors de l'état où il parut en public; selon toutes les apparences, il se ménageoit moins en particulier, & toute sa douleur éclatoit. Je ne l'ai pas représenté dans le

Sénat, ni exposé aux yeux du Peuple, mais dans un lieu & dans des temps où il pouvoit laisser agir les mouvemens les plus secrets de son cœur. Quand même j'aurois un peu changé le caractère de Brutus, je n'aurois fait que rapprocher de nos mœurs une action qui en est fort éloignée, qui est extraordinaire même dans les mœurs Romaines; & c'est, ce me semble, la pratique commune du Théâtre, que pourvu que l'on conserve l'essentiel des actions, on est assez maître des motifs & des autres circonstances. Mais je crois pouvoir dire encore quelque chose de plus fort; l'action de Brutus n'est point une action de vertu, si l'on peut soupçonner qu'il y entre de la férocité naturelle; il faut, pour être héroïque, qu'elle coûte infiniment.

Ce qui me doit faire sentir combien j'aurois hasardé en donnant un courage plus dur à Brutus, c'est la difficulté que quelques gens ont eue de goûter celui de Titus, qui vient s'accuser lui-même, & demander le supplice; cependant la dureté qu'on a pour soi-même doit être plus aisément supportée que celle qu'on a pour les autres. Je prie que l'on considère que Titus a toute la vertu imaginable; que s'il s'oublie dans un instant & dans des circonstances

constances qui ne lui laissoient pas l'usage libre de sa raison, si-tôt qu'il est revenu à lui-même, il doit avoir horreur du crime où il est tombé; qu'il sent un poids dont il faut qu'il se soulage; qu'enfin il ne peut se réconcilier avec lui-même, qu'en effaçant à ses propres yeux, comme à ceux des autres, par un aveu public de sa trahison, l'infamie de ce qu'il a fait.

Ceux qui ont trouvé de l'indignité à venir demander de mourir sur un échafaud, n'ont sans doute pas songé que cette honte même est ce qui fait sa gloire, puisqu'il la subit volontairement, parce qu'il l'a méritée, & qu'il veut servir d'exemple à ceux qui oseroient faire le même crime. Voilà l'utilité de son action; je répète ici les mêmes choses que j'ai dites dans la Pièce, & qui auroient pu prévenir les critiques, si l'on s'en étoit souvenu.

On sait jusqu'à quel excès alloit l'amour de la Patrie chez les Romains. N'y doit-on pas proportionner le repentir d'avoir fait contre elle le plus grand de tous les attentats? C'est ce que j'ai à répondre à ceux qui me disent qu'il n'y a point d'exemple de cela dans l'Histoire; il n'y a point d'exemple non plus de la même faute dans un homme vertueux, & il me suffit d'avoir suivi le génie des Romains;

j'ai eu la liberté d'imaginer un trait fondé sur ce caractère, & sur l'état particulier où se trouve Titus. On n'eût point désapprouvé qu'il se fût donné la mort dans le remords infini qu'il eut de sa faute : mais il n'auroit point fait assez, puisqu'il y avoit quelque chose de plus à faire, & une moindre action n'auroit pas été capable d'attendrir Brutus, à qui il falloit trouver moyen de donner quelques sentimens naturels; s'il ne devoit pas être sensible pour son fils, il le devoit du moins être à la vertu héroïque de ce fils.

On a pu remarquer que je lui donne beaucoup de dureté pour Tiberinus; il ne change point ensuite, quand il s'adoucit à la vue d'un courage digne du sien; c'est le même sentiment sous une autre forme. Il est vrai que je le fais parler également de ses deux fils dans le cinquième Acte; mais il n'a pu séparer leurs intérêts, puisqu'ils étoient tombés dans la même faute, & il est aisé de voir que ce n'est que Titus qui attire toute sa pitié.

Il me reste quelque chose à dire sur Vindicius, pour ceux qui ne savent pas que c'est un trait historique, & qu'il fut affranchi pour avoir découvert la conjuration qui se faisoit pour Tarquin. Le même amour de la Patrie dont j'ai déja parlé,

ſuffit, ce me ſemble, pour juſtifier le ſoin que Titus prend de demander la liberté de cet Eſclave ; il étoit de l'intérêt de Rome qu'un ſi grand ſervice ne demeurât pas ſans récompenſe.

Valérie & Tiberinus ont été également attaqués, quoique tous deux néceſſaires. Tiberinus ne pouvoit être retranché de cette Tragédie ; on ſait trop que les deux fils de Brutus avoient conſpiré. Tiberinus ſert à donner de la jalouſie à ſon frère, & à l'entraîner dans la conjuration ; s'il n'a pas un courage héroïque, il donne du relief à Titus. Il l'a fallu ſacrifier à un perſonnage plus important, & ce ſeroit un grand défaut dans une Pièce de Théâtre, que tous les caractères fuſſent pareils. Il demande ſa grace, mais c'eſt à ſon père, & cette circonſtance peut le rendre moins condamnable.

C'eſt Valérie qui découvre la conjuration par le moyen de ſon Eſclave ; & ſi ſon rôle n'a point paru avoir aſſez de mouvement, peut-être cela vient en partie de ce que j'en avois retranché une Scène que je redonnerai, ſans oſer cependant décider ſi j'ai eu raiſon de l'ôter ou de la remettre.

PERSONNAGES.

BRUTUS, } *Consuls.*
VALÉRIUS, }

TITUS, } *Fils de Brutus.*
TIBÉRINUS, }

OCTAVIUS, *Envoyé de Tarquin.*

AQUILIUS, *Parent de Tarquin.*

VALÉRIE, *Sœur de Valérius.*

AQUILIE, *Fille d'Aquilius.*

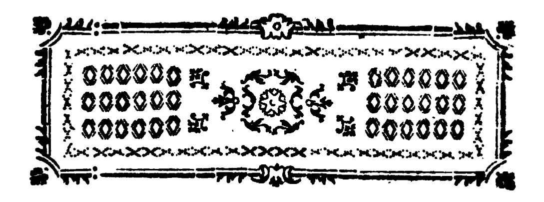
PLAUTINE, *Confidente de Valérie.*

ALBINE, *Confidente d'Aquilie.*

MARCELLUS, *Confident de Titus.*

GARDES.

La Scène est à Rome, dans le Palais des Rois chassés.



BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, VALÉRIUS.

BRUTUS.

Octavius, Seigneur, en ces lieux va se rendre;
Envoyé de Tarquin, c'est à nous de l'entendre.
Je ne crois pas devoir concerter avec vous
Ce que Rome aujourd'hui lui répondra pour nous.
La Patrie à tous deux est également chère,
Et nous n'avons ici qu'une réponse à faire.

VALÉRIUS.

De mon zèle, Seigneur, vos yeux seront témoins.
La liberté naissante occupe tous mes soins:
Et quand Valérius avec Brutus partage
Du premier Consulat le suprême avantage,
Il voit que, par l'exemple & l'appui de Brutus,
On prétend l'élever aux plus hautes vertus.

BRUTUS.

Votre vertu, sans doute, au-dessus de la mienne,
Seigneur, n'a pas besoin que Brutus la soutienne:
Mais laissons ces discours & ces éloges vains;
Nous ne devons agir & parler qu'en Romains.
Octavius paroît.

SCÈNE II.

BRUTUS, VALÉRIUS, OCTAVIUS.

OCTAVIUS.

Consuls, quelle est ma joie
De parler devant vous pour le Roi qui m'envoie,
Et non devant un Peuple aveugle, audacieux,
D'un crime tout récent encore furieux;
Qui ne prévoyant rien, sans crainte s'abandonne
Au frivole plaisir qu'un changement lui donne?

Rome vient d'attenter sur les droits les plus saints,
Qu'ait jamais consacrés le respect des humains.
Méconnoissant des Rois la Majesté suprême,
Elle foule à ses pieds & Sceptre & Diadême.
Et quel autre forfait plus grand, plus odieux,
Peut jamais attirer tous les foudres des Dieux ?
Mais il n'est pas besoin que les Dieux qu'on offense,
Fassent, par leur tonnerre, éclater leur vengeance;
Ce forfait avec lui porte son châtiment.
Les Romains sont en proie à leur aveuglement,
Ils ne consultent plus les loix ni la justice,
Un caprice détruit ce qu'a fait un caprice.
Le Peuple en ne suivant que sa légéreté,
Se flatte d'exercer sa fausse liberté;
Et par cette licence impunément soufferte,
Triomphe de pouvoir travailler à sa perte.
Vous-mêmes qu'il a mis dans un rang éclatant,
Que n'éprouvez-vous point de ce Peuple inconstant ?
A votre autorité chancelante, incertaine,
Il peut, quand il lui plaît, se dérober sans peine;
Il vous ôte à son gré vos superbes faisceaux.
Lorsqu'il fit choix d'abord de ses Maîtres nouveaux,
Brutus & Collatin occupoient cette place.
Depuis, un vain soupçon, une inconstante audace
(*à Valérius*).
Dégrada Collatin, & vous donna, Seigneur,

Pour peu de temps, peut-être, un dangereux honneur.
Ah ! Romulus, sans doute, eut tous les Dieux contraires,
Lorsqu'en ces murs naissans il rassembla nos pères,
S'il faut que par un Peuple à lui-même livré,
Périsse cet Etat encor mal assuré.
Prévenez les malheurs qui déjà se préparent ;
Que par un repentir vos fautes se réparent ;
Qu'un légitime Roi dans son Trône remis,
Fasse, en vous soumettant, trembler vos ennemis.

BRUTUS.

Non, Seigneur, les Romains n'ont point commis le crime
De chasser de son Trône un Prince légitime.
Un Roi qui de nos loix tient son autorité,
Coupable ou vertueux, doit être respecté.
Mais bravant & nos loix, & ces loix si sacrées.
Par la Nature même aux mortels inspirées,
Malgré la voix du sang que dans d'affreux climats
Des cœurs à peine humains ne méconnoissent pas,
Tarquin ose arracher le Sceptre à son beau-père ;
Et sans craindre les yeux du Soleil qui l'éclaire,
Sans craindre pour témoin tout le Peuple Romain,
Tarquin à son beau-père ose percer le sein ;
Ose jetter mourant, du haut du Trône auguste,
Des mortels le plus grand & des Rois le plus juste.
Pour ajouter encore à l'horreur de ces coups,
La fière Tullia, digne d'un tel époux,

Se

Se hâtant d'aller prendre un fatal Diadême,
Précipite ſon char d'une vîteſſe extrême,
Et fait par ſes chevaux, ſoudain ſaiſis d'effroi,
Fouler le corps ſanglant & d'un père & d'un Roi.
Après de tels forfaits, je puis taire le reſte.
Les premiers attentats d'un orgueil ſi funeſte,
La ſœur de Tullia, le frère de Tarquin,
Dont un poiſon ſecret avança le deſtin,
De leur ambition déplorables victimes,
Dans cette affreuſe hiſtoire à peine ſont des crimes.
Tels ſont, Octavius, les légitimes Rois
Dont vous venez ici repréſenter les droits.
Ah! nul encor chez nous, par cette infame voie,
N'avoit de la Couronne oſé faire ſa proie.
Un Roi qui le premier régna contre la loi,
D'un Peuple vertueux ſera le dernier Roi.

VALÉRIUS.

Seigneur, à ces raiſons qui font notre défenſe,
J'ajoute des Romains la longue patience;
Par un Maître cruel trop long-temps oppreſſés,
A la révolte enfin nous nous vîmes forcés.
La haine, les frayeurs, ou les ſoupçons d'un homme,
Etoient les ſeules loix qu'on reconnût dans Rome;
Des meilleurs Citoyens l'exil ou le trépas
Cauſoient par-tout des pleurs qui ne ſe montroient pas:
La vertu la plus haute étoit la plus coupable,
Et Brutus aujourd'hui ſi grand, ſi reſpectable,

Ne fut-il pas réduit à la néceſſité
D'emprunter les dehors de la ſtupidité ?
Dieux ! le ſoin d'un Héros, ſon étude éternelle
Fut de cacher une ame & plus noble & plus belle.
Cependant les Romains vainement gémiſſans,
De toutes parts encore étoient obéiſſans.
Mais quand la tyrannie, impunément maîtreſſe,
Crut pouvoir ſans péril attenter ſur Lucrèce,
Ces Romains juſqu'alors eſclaves ſi ſoumis,
Pour venger la pudeur ſe crurent tout permis.
Ainſi quand nous avons détruit cette puiſſance,
L'amour des nouveautés, une injuſte licence,
A l'exil de Tarquin n'eurent aucune part ;
Rome s'eſt ſeulement affranchie un peu tard.

OCTAVIUS.

Par les bontés du Roi voyez votre injuſtice ;
Tarquin qui des Romains doit chercher le ſupplice,
Vous offre encor la paix les armes à la main ;
Je ne viens dans ces lieux que dans ce ſeul deſſein.
Mais ſi vous refuſez la paix qu'il vous propoſe,
Ce Roi, le fer en main, juſtifiera ſa cauſe.
Déja de l'Etrurie il arme tous les bras ;
Déja ſes vaſtes champs ſont couverts de ſoldats ;
Et bientôt Porſenna, contre un Peuple rebelle,
Va des fronts couronnés ſoutenir la querelle.
Car enfin de ſon Trône indignement chaſſé,
Tarquin par ce forfait n'eſt pas ſeul offenſé ;
Et ſi de Porſenna la valeur éclatante
Ne pouvoit accabler Rome encore naiſſante,

D'un Roi dépossédé l'exil & les malheurs
De tous les autres Rois lui feroient des vengeurs.

BRUTUS.

Les légitimes Rois n'ont point reçu d'offense,
Seigneur, & des Tarquins nous bravons la puissance.
Ce qui nous a rendus criminels à leurs yeux,
Dans le parti de Rome attirera les Dieux.
Vainement contre nous s'élève l'Etrurie ;
Nous soutiendrons l'éclat d'une injuste furie.
Tarquin sous ses drapeaux ne peut avoir rangé
Qu'un Peuple à l'appuyer foiblement engagé.
Mais à tous ses efforts sachez que Rome oppose
Des bras fortifiés par l'horreur qu'il nous cause ;
La crainte de rentrer dans de si rudes fers,
Rendra toujours vainqueurs ceux qui les ont soufferts.

OCTAVIUS.

De votre aveugle haine il ne faut rien attendre :
Mais ce n'est pas assez, le Sénat doit m'entendre ;
Un péril si pressant peut le faire trembler.

BRUTUS.

Dans deux heures, Seigneur, il se doit assembler.
Mais n'en attendez rien qui vous soit favorable ;
Soyez sûr de trouver le Sénat implacable :
Rome n'a qu'un esprit.

OCTAVIUS.

Si mes conseils sont vains,
Du moins j'aurai tout fait pour sauver les Romains.

SCÈNE III.

BRUTUS, VALÉRIUS.

BRUTUS.

L'AVIS des Sénateurs ne nous met point en peine ;
Sénat, Peuple, Consuls, tout a la même haine :
On ne croit point Tarquin favorisé des Dieux,
Jusqu'à pouvoir de Rome être victorieux.
Ainsi tranquillement écoutons sa menace :
A d'autres sentimens laissons reprendre place ;
Passons à d'autres soins. Qu'on appelle mes fils.
Songez au doux espoir que l'aîné s'est permis.
Seigneur, à votre sœur destiné par vous-même,
Il est temps qu'il arrive à ce bonheur suprême.
Maintenant de Titus le nom a quelqu'éclat :
Vous savez quelle estime en a fait le Sénat,
Lorsque pour prévenir une prompte entreprise,
La Porte Quirinale à ses soins fut commise.
Ses vertus, le combat contre les Vejentins,
Où ce fils a fait seul triompher nos destins,
Redoublent envers lui mon amour paternelle.
Que votre exemple encore affermisse son zèle ;
Qu'étant à votre sœur, le nom de son époux
L'associe aux vertus qu'on voit briller en vous.

VALÉRIUS.

J'attends ce jour, Seigneur, avec impatience ;

Vous verrez obéir ma sœur sans résistance :
Son cœur depuis long-temps, sur un si doux espoir,
A pris des sentimens qui suivent son devoir.
Unissons nos maisons, achevons l'hymenée,
Seigneur, & pour demain marquons-en la journée.

BRUTUS.

J'y consens ; à demain. Il ne me reste plus
Qu'à ranger sous l'hymen le frère de Titus ;
Le donnant pour époux à la jeune Aquilie,
Je veux qu'à ma famille Aquilius se lie.
Ce parent des Tarquins est demeuré Romain ;
Jamais à leurs forfaits il ne prêta la main ;
On n'a point confondu ses vertus & leur crime :
Il a su des Romains se conserver l'estime.
On ne l'a point chassé de ce Palais des Rois,
Où nous ont établis nos illustres emplois ;
J'oserai présumer, que par mon alliance,
Je le puis affermir encor dans l'innocence.
Il peut beaucoup dans Rome, & par de doux moyens
On se doit assurer de pareils Citoyens.

VALÉRIUS.

J'admire une vertu si pure & si solide ;
L'amour de la Patrie est tout ce qui vous guide.
Pour naître, pour régner à jamais parmi nous,
La liberté, Seigneur, avoit besoin de vous.
Mais je vois en ce lieu les deux frères se rendre :
Expliquez vos desseins, ils viennent les apprendre.

SCÈNE IV.

BRUTUS, TITUS, TIBÉRINUS, MARCELLUS.

BRUTUS.

APPROCHEZ-VOUS, Titus, j'ai réglé votre sort.
Avec Valérius depuis long-temps d'accord,
A l'hymen de sa sœur je vous ai fait prétendre ;
Pour cet illustre hymen je ne dois plus attendre ;
C'en est fait, à demain le jour est arrêté.

TITUS.

Quoi ! Seigneur....

BRUTUS.

A demain, telle est ma volonté.
A conclure l'hymen ma gloire s'intéresse.
Mais pourquoi dans vos yeux cette sombre tristesse ?

TITUS.

Ah ! Seigneur, apprenez ma faute & mon malheur ;
Je ne puis vous cacher le trouble de mon cœur.
Je n'en disconviens point, Valérie est aimable :
Mais envers ses appas je m'avoûrai coupable ;
Depuis qu'à cet hymen vous m'avez engagé,
Mon cœur sous d'autres loix malgré moi s'est rangé.

BRUTUS.

Prétends-tu t'affranchir d'un illustre hymenée,
Lorsqu'à Valérius la parole est donnée,
Lorsque sa sœur déja te voit comme un époux?
Malgré mon amitié, redoute mon courroux.
Surmonte la foiblesse où ton cœur s'abandonne;
Plus j'estime Titus, & moins je lui pardonne:
Je hâterois l'hymen, dans l'espoir d'étouffer
Des feux dont un Romain doit toujours triompher.
Tu connois mes desseins, suis-les sans résistance.
Je veux, Tibérinus, la même obéissance.
Aquilius paroît votre ami dès long-temps;
Obtenez Aquilie, & mes vœux sont contens.

TIBÉRINUS.

J'obéirai, Seigneur; plus heureux que mon frère,
Je l'adore, & je puis l'aimer sans vous déplaire.

TITUS.

Seigneur....

BRUTUS.

Ne poursuis pas un indigne discours;
Brutus est sans égard pour d'aveugles amours.
L'amour, dans nos pareils, ne fait point l'hymenée;
Je n'écouterai rien, ma parole est donnée.

SCÈNE V.

TITUS, MARCELLUS.

TITUS.

Je demeure interdit, déſeſpéré, confus ;
Dans ce malheur preſſant, je ne me *connois plus.*
Ciel! on m'ôte Aquilie, on m'arrache à moi-même.
Lorſque je ſuis aimé, je perdrois ce que j'aime?
Mille ſoins m'ont acquis un bien ſi précieux,
Et mon heureux rival l'obtiendroit à mes yeux ?
Un ſeul mot de Brutus en faveur de ce frère,
Prévaudroit ſur mes ſoins, ſur le bonheur de plaire ?
Quel ſecours, Marcellus ? que pourrai-je tenter ?

MARCELLUS.

Je ne vois nul eſpoir qui doive vous flatter.
L'inflexible Brutus a donné ſa parole :
L'amour eſt à ſes yeux une ardeur trop frivole ;
Il n'en connut jamais les peines, les douceurs,
Et ne peut être ému de toutes vos douleurs.
L'amour à la pitié ne ſauroit le conduire ;
Ah ! pourquoi votre cœur ſe laiſſoit-il ſéduire ?

TITUS.

Pouvois-je d'Aquilie éviter le pouvoir,
Et puis-je en l'adorant écouter mon devoir ?
Mais ſans bleſſer les loix ſous qui l'amour me range,

Ne peut-on pas donner, par un heureux échange,
A la sœur du Consul mon frère pour époux ?

MARCELLUS.

Songez, Seigneur, qu'il aime en même lieu que vous.
Quel sujet d'immoler sa tendresse à la vôtre ?
D'ailleurs Valérius vous préfère à tout autre,
Et si j'en puis juger, Valérie encor plus.
Mais, Seigneur, agissez auprès d'Aquilius;
Faites qu'à votre frère il refuse sa fille,
Qu'il cherche à vous unir lui-même à sa famille.
Du Consul votre père il est considéré,
Peut-être il changeroit vos destins à son gré;
Si vous êtes aimé, faites par Aquilie
Qu'Aquilius obtienne . . . .

TITUS.

Ah ! tu me rends la vie.
Aux ordres des Consuls je ne puis obéir;
Je ne vois que l'amour que je ne puis trahir.
Allons chez Aquilie, & si j'ai su lui plaire,
Parlons, pressons; il faut qu'elle fléchisse un père.
Ciel ! je vois Valérie. En l'état où je suis . . . .
Sortons; il faut la fuir, & cacher mes ennuis.



SCÈNE VI.

VALÉRIE, PLAUTINE.

VALÉRIE.

Il me fuit, & demain un nœud sacré nous lie !
Il me fuit, & peut-être il court vers Aquilie !
Je soupçonne qu'il l'aime, & mes cruels soupçons
S'augmentent tous les jours par de tristes raisons.

PLAUTINE.

Non, Madame, il ne peut vous avoir apperçue.

VALÉRIE.

Il la cherche sans doute, & ne m'a que trop vue.
Vengeons-nous, pour calmer l'inutile regret
De lui voir de l'amour sans en être l'objet.

PLAUTINE.

Peut-être trop d'amour vous donne trop d'alarmes ;
Peut-être on le verroit plus soumis à vos charmes,
S'il connoissoit l'amour qui sut vous enflâmer.

VALÉRIE.

Hé ! l'ignoreroit-il, s'il me pouvoit aimer ?
Pourquoi vois-je le trait dont son ame est blessée ?
Hélas ! que ne lit-il ainsi dans ma pensée ?
Pourquoi Valérius m'ordonna-t-il des vœux,
Que Titus désormais rendra si malheureux ?
En louant ses vertus, il augmentoit sans cesse

Ce que ſon ordre en moi fit naître de tendreſſe ;
Il verſoit en mon cœur le dangereux poiſon
Que prêtent à l'amour l'eſtime & la raiſon.

PLAUTINE.

Titus doit être à vous, qu'il aime ou qu'il haïſſe ;
Ainſi Brutus l'ordonne, il faut qu'il obéiſſe.

VALÉRIE.

Moi ! je l'épouſerois, lorſqu'il ſent d'autres feux !
Non, non ; mon cœur trop fier, quoiqu'il ſoit amoureux,
Va ſe faire une juſte & triſte violence.
Aux ordres des Conſuls je ferai réſiſtance.
Mais quoi ! je ſervirai Titus dans ſes amours !
Il faut par mon hymen en arrêter le cours.
Et que ſais-je, Plautine, il m'aimera peut-être ;
Ma tendreſſe à la fin ſe fera reconnoître.
Témoin de mes ſoupirs, il peut s'en émouvoir ;
Dans mes ſoins amoureux il lira ſon devoir.
Ce devoir, mon amour, le convîront ſans ceſſe
A me donner ſon cœur, à payer ma tendreſſe ;
Penſes-tu qu'il pourra toujours leur réſiſter ?
Non, de m'aimer un jour il ne peut s'exempter.
Mais découvrons s'il voit le père d'Aquilie ;
Rompons tous leurs deſſeins, il y va de ma vie.
Le jour de mon hymen à demain arrêté,
Va redoubler leurs ſoins & leur activité ;
Ils n'épargneront rien aujourd'hui pour me nuire.
Sachons . . . .

PLAUTINE.

De leurs desseins qui pourra vous instruire?

VALÉRIE.

Vindicius est propre à servir mes projets ;
Cet esclave est sensible à tous mes intérêts ;
Tu sais qu'Aquilius avant moi fut son maître :
Sans se rendre suspect il peut chez lui paroître.
Peut-on le soupçonner d'un desir curieux ?
Qu'il écoute, qu'il voie, on ne craint pas ses yeux ;
Qu'il examine tout, & me le vienne apprendre ;
Va, cours, donne cet ordre, il ne faut point attendre.
Qu'il vienne me trouver dans mon appartement.
Cachons à tous les yeux ma honte & mon tourment.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVIUS, AQUILIUS.

OCTAVIUS.

Tandis qu'à m'écouter le Sénat se prépare;
Et qu'il n'est point encore d'ordre qui nous sépare;
Songeons à profiter d'un temps si précieux;
Seigneur, c'est pour vous seul que je viens en ces lieux.
Je n'ai rien espéré d'une ambassade vaine,
Que de cacher à tous le sujet qui m'amène,
Et de me ménager un entretien secret,
Où de vos soins pour nous vous m'appristiez l'effet.
Hé bien, Aquilius, que devons-nous attendre?
En faveur de Tarquin est-on prêt d'entreprendre?
Dès cette même nuit il croit qu'il peut revoir
Les superbes Romains soumis à son pouvoir;
Achevons: sur son Trône il est temps qu'il remonte;

L'entreprise est mal sûre, à moins que d'être prompte.

AQUILIUS.

Seigneur, j'ai rassemblé cinq cents jeunes Romains,
Qui se sont dévoués à servir nos desseins;
Un des fils de Brutus, Tibérinus lui-même,
Sans peine a conspiré pour des Princes qu'il aime;
Plus que les nœuds du sang, une étroite amitié
Avec les fils du Roi l'avoit toujours lié.
De nos Maîtres nouveaux l'inflexible rudesse
A choqué les esprits d'une libre jeunesse,
Et tous avec les Rois veulent voir de retour
Les plaisirs, la licence, & l'éclat d'une Cour.
Mais à cette hardie & nombreuse cohorte
Il manque de pouvoir disposer d'une porte.
Si l'aîné de Brutus vouloit se joindre à nous,
Dès cette même nuit Rome seroit à vous.
Pour un succès aisé notre dessein demande
La Porte Quirinale, & Titus y commande.

OCTAVIUS.

N'avez-vous rien tenté, Seigneur, pour l'engager?
Au parti de Tarquin ne peut-on le ranger?

AQUILIUS.

Il adore ma fille, & peut-être par elle
A Titus pour le Roi j'inspirerai mon zèle.

D'un cœur qu'elle possede elle sait le chemin ;
Je veux qu'elle lui parle en faveur de Tarquin,
Et la faisant entrer dans cette confidence,
Je prétends de l'Amour employer l'éloquence,
Instruite du secret depuis hier seulement,
Elle ignore l'effort qu'on veut de son Amant.
Pour rendre encor plus sûr l'effet que je desire,
Par degrés elle-même il faudroit la conduire.

OCTAVIUS.

Une Amante a toujours l'art de persuader,
Mais par elle un secret pourroit se hasarder.

AQUILIUS.

Ne craignez rien, Seigneur, Aquilie est capable
Du secret le plus grand, le plus inviolable.
De plus, ignorez-vous quelle sévère loi
Met obstacle au dessein de rétablir le Roi ?
Quiconque seulement en feroit le complice,
Sous de cruels tourmens Rome veut qu'il périsse.
Rome, sans distinguer âge, sexe ni rang,
N'écoute que sa haine, & demande du sang.
Quand ma fillle pourroit, sans l'ordre de son père,
Révéler à Titus cet important mystère,
Titus sait trop du moins qu'en ne le cachant pas,
Il conduit ce qu'il aime au plus affreux trépas.
Dans un même attentat avec moi je la lie,
Et fais ma sûreté du péril d'Aquilie.
Rien n'est à redouter ; il ne reste qu'à voir
Par quel art j'agirai pour tenter son devoir.

Si je le dois . . . . .

OCTAVIUS.

Mais, Seigneur, à ce que j'entends dire;
Pour Aquilie aussi Tibérinus soupire.
Peut-elle être le prix que l'un & l'autre attend?
Ce seroit perdre tout que faire un mécontent.

AQUILIUS.

Seigneur, lorsqu'avec nous Tibérinus s'engage,
Ce n'est point à l'amour que l'on doit cet ouvrage;
Même entre les premiers, quand il a conspiré,
Son cœur pour elle encor n'avoit pas soupiré.
Ainsi, sans avoir droit à cette récompense,
Il en peut seulement concevoir l'espérance;
Et moi, sans la détruire & sans l'autoriser,
De prétextes divers je le puis amuser,
Tandis qu'une agréable & solide promesse
Intéressant Titus, & flattant sa tendresse;
L'uniroit avec nous, sans que tout le parti,
Ni que son frère même en pût être averti.
Lorsqu'on éclatera, par des ordres contraires;
Je saurai l'un de l'autre écarter les deux frères.
Je ne veux rien risquer: mais malgré toute notre art,
Les grands desseins toujours courent quelque hasard.

OCTAVIUS.

Non, nous ne risquons rien; votre rare prudence
Me donne du succès une entière assurance.

Mais

Mais, je vous le redis, dès cette même nuit
Tarquin dans ces remparts veut se voir introduit.
Obtenez de Titus qu'avec nous il conspire;
L'amour s'en mêlera; peu de temps doit suffire.
J'apperçois Aquilie, & je vais vous quitter;
Du pouvoir de ses yeux tâchez de profiter.
Cependant à Tarquin je dois porter un gage,
Qui marque en quel état est votre grand ouvrage.
Prenez de nos amis & le nom & le seing,
Et je l'assurerai de son retour prochain.

SCÈNE II.

AQUILIUS, AQUILIE.

AQUILIE.

Je me jette à vos pieds dans ma douleur extrême,
J'attends grace d'un père, & d'un père qui m'aime;
Tibérinus, Seigneur, appuyé par Brutus,
Va demander ma main sans craindre vos refus.
Ah! si mes sentimens osent ici paroître,
Je le hais, & ma haine est injuste peut-être;
Mais j'ai fait pour la vaincre un inutile effort,
Et s'il m'obtient de vous, vous me donnez la mort.

AQUILIUS.

Ma fille, un tel époux ne doit point vous déplaire;
Il auroit plus d'éclat, s'il n'avoit point de frère.
Il est vrai que Titus, plus grand, plus glorieux,
Du Peuple & du Sénat attire plus les yeux.
Ces illustres Romains que nous tâchons de suivre,
Tous nos Héros en lui semblent devoir revivre:
Mais si Tibérinus ne le peut égaler,
Par de moindres vertus on peut se signaler;
Et mon engagement . . . .

AQUILIE.

Ciel! m'auriez-vous promise?
Mon père, à quel destin me verrois-je soumise?

AQUILIUS.

Non, je n'ai rien promis, & suis plus engagé;
Tibérinus m'oblige, & n'a rien exigé:
Mais lié d'intérêt, il a droit de prétendre
Que, s'il est votre Amant, je le prendrai pour gendre.

AQUILIE.

Ainsi mon seul secours est dans mon désespoir?

AQUILIUS.

Vos injustes douleurs ont sur moi du pouvoir:
Mais, malgré ma raison, s'il faut que je leur cède,
Aux maux que vous craignez, je ne vois qu'un remède.
Si Titus vous aimoit, son cœur . . ., vous rougissez,

Votre rougeur augmente, & m'en apprend assez.
Vous l'aimez, je le vois: mais parlez, Aquilie,
Un père vous l'ordonne; il fait plus, il vous prie.
Ne me déguisez rien; c'est pour votre bonheur
Que je veux pénétrer au fond de votre cœur.

AQUILIE.

Je ne saurois cacher le trouble de mon ame.
Pardonnez-moi, mon père, une innocente flâme;
Il faut vous rassurer; vous craignez, je le voi,
Qu'un cœur qui s'est donné ne vous manque de foi.
Mais quand vous m'honorez de votre confidence,
Mon père, je vous jure un éternel silence.
Aujourd'hui que Titus, plein de son désespoir,
Ignorant vos desseins, sachant votre pouvoir,
Pour détruire un hymen où son père l'engage,
Est venu me prier de tout mettre en usage,
De vous montrer mes pleurs, & de vous obliger
A parler aux Consuls, à les faire changer,
A ne vouloir donner qu'à Titus Aquilie,
A faire que son frère épousât Valérie;
Vains projets d'un Amant qui connoît peu son sort,
Il trouve encore en vous un obstacle plus fort.
Je viens de l'assurer qu'il ne peut rien prétendre;
Mais j'ai tû le secret qu'il tâche en vain d'apprendre.
Ah! lorsque je renonce à Titus pour jamais,
Ne me forcez pas d'être à l'Amant que je hais.

AQUILIUS.

Ma fille, je voudrois faire encor davantage.
Ne puis-je vous donner l'Amant qui vous engage ?

AQUILIE.

Hé ! ne me flattez point dans mon cruel déstin.
Vous ne quitterez pas le parti de Tarquin ;
Et tout retient Titus ; son père, la Patrie.
Il aime son devoir, Rome en lui se confie.
Non, non, je le connois ; lié de tant de nœuds,
Il ne peut ...

AQUILIUS.

Il peut tout, s'il est bien amoureux.
Titus peut éviter un fatal hymenée,
Et pour s'en garantir il n'a que la journée.
Les Consuls ont le droit de le tyranniser ;
Ils veulent cet hymen, Titus doit tout oser.
Nous livrant cette nuit la porte qu'il commande,
Il rompra pour jamais l'hymen qu'il appréhende.
Demain, maîtres dans Rome, il nous sera permis
De disposer de tout au gré de nos amis.
En secret, dès ce jour, je l'accepte pour gendre ;
De vous, de votre Amant votre sort va dépendre.
Songez-y.

AQUILIE.

Non, mon père, il n'y faut pas penser.

AQUILIUS.

S'il vous aime, Aquilie, il faudra l'y forcer.
Engagez votre Amant à servir votre père ;
Si Titus n'est à vous, vous serez à son frère.
Quelques heures encor je pourrai l'éviter ;
C'est à Titus à voir s'il veut vous mériter.
Hâtez-vous de savoir où je peux le conduire,
Et venez me parler avant que de l'instruire
Du secret important qui vous est révélé.

AQUILIE *seule.*

Non, cet affreux secret sera toujours célé.

SCENE III.

AQUILIE, ALBINE.

ALBINE.

D'ou vient cette douleur qui dans vos yeux peinte,
Madame, & qu'en mon cœur elle porte de crainte ?
Un père se sert-il de son droit souverain ?
Est-ce à Tibérinus qu'il donne votre main ?

AQUILIE.

Ne cherche point, Albine, à connoître ma peine ;
Je ne puis te la dire, & ta recherche est vaine.

Coulez, coulez, mes pleurs que j'ai trop retenus ;
Le respect paternel ne vous arrête plus.
Vengez le tendre amour qu'un cruel père opprime,
Lorsqu'il veut un tribut qui peut-être est un crime.

ALBINE.

Quoi !

AQUILIE.

Je ne puis parler. Laisse-moi mes ennuis ;
Il faut te les cacher, Albine, si je puis.
Garde de pénétrer pourquoi mon cœur soupire,
Même en disant si peu, je crains de te trop dire.

SCÈNE IV.

AQUILIE, TITUS.

TITUS.

Hé bien, quel est le sort d'un Amant malheureux ?
Mon rival . . .

AQUILIE.

Ah ! Seigneur, on approuve nos feux ;
Mon père en a d'abord découvert le mystère ;
J'ai déclaré l'horreur que j'ai pour votre frère ;
J'ai rougi, quand de vous il a voulu parler ;

Il a vu que j'aimois, je n'ai pu le céler.
Son estime pour vous a rempli mon attente;
Il vous honore assez au gré de votre Amante;
L'Amour même ne peut vous donner rien de plus,
Que les titres brillans qu'il croit qui vous sont dus;
Voilà notre bonheur. Quels maux sont à sa suite!
De ses intentions il m'a trop tôt instruite?
Le parti qu'il propose est terrible pour vous;
Vous ne voudrez pas être à ce prix mon époux.

TITUS.

Peut-il à trop haut prix mettre l'objet que j'aime?
Hé! qui peut effrayer une tendresse extrême?
Que vous faites d'injures au malheureux Titus!
Peut-il vous pardonner tant de pleurs répandus?

AQUILIE.

Ils sont justes, hélas! mon destin déplorable
En rendra désormais la source inépuisable.

TITUS.

Ainsi vous persistez à déchirer mon cœur.
Sur quoi se peut fonder cette fatale erreur?
Ces soupirs douloureux & ces cruelles larmes
Offensent à la fois mon amour & vos charmes.
Ah! pour vous mériter, que ne ferai-je pas?
Heureux qu'on ait pu mettre un prix à vos appas.

AQUILIE.

Non, d'un honteux succès je ne suis que trop sûre.

TITUS.

Qui me peut, juſte Ciel ! attirer cette injure ?
Inhumaine, cruelle ! Ah ! je ne réponds plus
De moi, de mon amour, après ces durs refus.
Je ne puis ſoutenir cette affreuſe injuſtice ;
Pour le plus tendre amour eſt-il un tel ſupplice ?
Ingrate, il eſt donc vrai, vous doutez de ma foi ;
Mes feux n'ont encor pu vous répondre de moi.
Eſt ce ainſi que l'Amour nous unit l'un à l'autre ?
Et comment peut mon cœur s'aſſurer ſur le vôtre ?

AQUILIE.

Ne me condamnez point avant que de ſavoir
Ce qui fait mes refus, mes pléurs, mon déſeſpoir.
Non, je ne doute point de votre amour extrême ;
Je vous le marque aſſez, Seigneur, quand je vous aime :
Mais malgré votre amour, & malgré tout le mien,
Renonçons l'un à l'autre, & n'eſpérons plus rien.

TITUS.

O Ciel ! dans vos diſcours que pourrois-je comprendre ?
Vous avez des ſecrets que je ne puis apprendre ;
Et vous pouvez encor dire que vous m'aimez !
Et moi, lorſque de vous tous mes ſens ſont charmés,
Que votre hymen fait ſeul tout le bien où j'aſpire,

Je

Je le refuserois ! Vous osez me le dire !
Non, Madame, plutôt votre cœur a changé ;
Plutôt Tibérinus peut l'avoir engagé.

AQUILIE.

Je ne répondrai point, Seigneur, à cette injure.
Mes pleurs, mon désespoir, ma mort que je crois sûre,
Pourront justifier un silence obstiné,
Dont ce cœur qui vous aime est le premier gêné.

TITUS.

Vous déguisez en vain. Oui, votre cœur m'outrage ;
Vous m'avez dès tantôt tenu même langage ;
Vous n'avez point calmé mes trop justes soupçons ;
Vous me désespérez & cachez vos raisons.

AQUILIE.

Je l'ai dit, mon devoir m'ordonne de les taire ;
Il faut vous les cacher.

TITUS.

Et le pourriez-vous faire
Si votre Amant sur vous avoit quelque pouvoir ?
Ah ! Madame, l'amour n'a-t-il pas son devoir ?
Mais c'est trop demeurer dans cette peine extrême ;
Voyons Aquilius ; qu'il me parle lui-même ;
Apprenons quelles loix il voudra m'imposer.
Allons.

AQUILIE.

C'est son secret, il en peut disposer.

SCÈNE V.

AQUILIE, ALBINE.

AQUILIE.

Ah ! Ciel ! jusqu'à quel point je viens de me
contraindre !
Je n'ose lui parler, & je l'entends se plaindre.
Que j'ai souffert ! Jamais je ne l'ai tant aimé.
Les soupirs, les transports de son cœur enflâmé,
L'obstacle que je crains, tout augmentoit ses
charmes.
Laisse-moi, tu contrains mes plaintes & mes
larmes.

ALBINE.

Je vois Tibérinus, je vous laisse avec lui.



SCÈNE VI.

AQUILIE, TIBÉRINUS.

TIBÉRINUS.

Ne cherchez point, Madame, à cacher votre ennui;
D'un inutile ſoin votre eſprit s'embarraſſe.
De vos pleurs répandus je vois encor la trace;
Votre douleur dépeinte, & vos triſtes ſoupirs,
Mal étouffés encor, marquent vos déplaiſirs.
Que je ſuis malheureux de chercher à vous plaire!
Je vous ai fait ſavoir les deſſeins de mon père,
Et je vois vos douleurs naître avec mon eſpoir;
J'ai craint ce que je trouve, & je cherche à vous voir.

AQUILIE.

Et pourquoi penſez-vous, Seigneur, avoit fait naître
Le chagrin qu'en mes yeux vous avez vu paroître?
Le ſuccès de vos vœux eſt-il donc ſi certain?
D'Aquilius mon père obtenez-vous ma main?

TIBÉRINUS.

Non, je voulois encore obtenir de vous-même
Votre cœur qui mépriſe une tendreſſe extrême.
Je ſais qu'Aquilius approuvera mon feu;

De puissantes raisons m'assurent son aveu :
Et si votre rigueur encor me désespère,
Si mes respects sont vains, craignez l'ordre d'un père.

AQUILIE.

Quel plaisir auriez-vous à me tyranniser?
Et pourquoi, malgré moi, songer à m'épouser?

TIBERINUS.

Ingrate, demandez pourquoi je vous adore,
Pourquoi vous allumez le feu qui me dévore,
Pourquoi par vos appas les cœurs sont attirés,
Je connois le rival que vous me préférez:
Mais, Madame, sur lui mon cœur a l'avantage ;
Je sais ce que je sens, & j'aime davantage.
Croyez-en le transport qui me rend odieux,
Mais qui vous marque au moins le pouvoir de vos yeux.
L'invincible ascendant d'une force suprême
M'engage malgré vous, souvent malgré moi-même,
Et cependant, encor que je combatte en vain,
Me fera demander malgré vous votre main.
Je connois vos rigueurs, votre haine barbare,
Et le triste bonheur que l'amour me prépare ;
Je ne puis cependant m'empêcher d'y courir ;
Enfin si je vous perds, c'est pour vous acquérir.
Tout ce que contre moi vous allez entreprendre,
De mes soins importuns ne pourra vous défendre.
Vous verrez vos refus & vos cruels combats,
Me punir, vous venger, mais ne me guérir pas.

Si je me possédois, quand vous m'êtes contraire,
Je vous rendrois à vous, vous obtenant d'un père.
Hélas! tant de raison ne peut être à mon choix.
Je vous aime: voilà ma raison & mes loix.

AQUILIE.

N'employez pas tant d'art, Seigneur, pour me surprendre;
Votre dure conduite est facile à comprendre.
Non, ce n'est point l'amour qui la peut inspirer,
Lorsque vous ne songez qu'à me désespérer.
Votre barbare cœur qui se plaît à mes larmes,
Qui, dans mes plus grands maux, trouve ses plus doux charmes,
Seul vous fait travailler à mes cruels malheurs.
Pourriez-vous en m'aimant faire couler mes pleurs?
Un Amant ne desire en son ardeur extrême,
Qu'un bonheur qu'il partage avec l'objet qu'il aime.
Et croyez-moi, Seigneur, pour des cœurs délicats
L'hymen n'est point heureux, quand l'amour ne l'est pas.

TIBÉRINUS.

Je serai malheureux, & je suis né pour l'être.
Dès long-temps vos rigueurs me l'avoient fait connoître;
Mais je saurai du moins les moyens d'empêcher
Qu'on jouisse d'un bien qu'on prétend m'arracher.
Dans l'état où je suis, un seul espoir me reste;
Il faut qu'à mon rival mon malheur soit funeste.

S'il garde votre cœur, quand j'aurai votre foi,
Il eſt, en vous perdant, plus malheureux que moi.

AQUILIE.

Plus malheureux que vous! gardez-vous de le croire;
J'aurai ſes déplaiſirs gravés dans ma mémoire;
Je ne le verrai plus: mais mes yeux & mon cœur,
Jour & nuit occupés à plaindre ſon malheur,
Empoiſonnant l'hymen où vous croyez des charmes,
Vous feront envier ſes ſoupirs & ſes larmes.

TIBÉRINUS.

Ingrate, il eſt donc vrai que vous pouvez l'aimer?
Vous oſez m'avouer qu'il a ſû vous charmer.
Je ſais depuis long-temps que votre cœur l'adore;
Cependant malheureux, j'en ſuis ſurpris encore.
Quand j'en voulois douter, vous me le déclarez;
Je ne balance plus, & vous en ſouffrirez.
Peut-être que mon cœur, ému par votre plainte,
Eût différé l'hymen où vous ſerez contrainte:
Mais puiſqu'un autre amour vous y fait réſiſter,
Mon juſte déſeſpoir ne peut rien écouter.
Je vous ſuis odieux; il faut que votre peine
Soit d'épouſer l'objet de votre injuſte haine.
Je vais d'Aquilius, en ce même moment,
Obtenir pour l'hymen un prompt conſentement.



SCÈNE VII.

AQUILIE *seule.*

A Sa menace, ô Ciel! serois-je sans réponse?
A l'hymen de Titus faut-il que je renonce?
Oui, perdons un espoir qui ne me convient plus.
J'en pourrois prendre encore en pensant à Titus.
Mais pourquoi n'oser rien lorsque j'en suis aimé?
Quand un fatal hymen tient son ame alarmée,
Je me tairai? j'irai d'un rival odieux
Approuver les transports à la face des Dieux?
Non, tu n'as pas en vain découvert ta pensée;
Je préviendrai le coup dont tu m'as menacée.
Mon cœur devient hardi par la crainte où l'a mis
Le tyrannique espoir où le tien s'est permis.
Ah! ne balançons plus, allons dire à mon père
Qu'en l'amour de Titus avec raison j'espère.
Il n'aura pu le voir, & mon père aujourd'hui
Donne aux seuls Conjurés un libre accès chez lui.
Qu'il me laisse parler, qu'il garde le silence;
Mes pleurs près d'un Amant auront plus d'éloquence,
Et mieux que les raisons sauront le pénétrer.
Mais, Dieux! dans quel parti je veux le faire entrer!
Arrête, ne suis point un transport qui t'abuse.

Et que deviens-je, ô Ciel! si Titus me refuse;
S'il souffre cet hymen, que je ne trouve affreux,
Que parce que mon cœur a partagé ses feux?
Quand je l'adore, hélas! qu'il est cruel de craindre
Qu'approuvant son amour, je ne trouve à m'en plaindre!
Il n'importe; évitons d'être à Tibérinus.
Parlons, mourons plutôt des refus de Titus.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, AQUILIE.

AQUILIE.

Mon père m'a permis de rompre le silence,
Et vos soupirs sur moi n'ont que trop de puissance.
Je cède; mais avant que je laisse à regret
Echapper pour vous seul cet important secret,
Je veux par des sermens que votre foi s'engage.
Jamais, sans mon aveu, vous ne ferez d'usage
Du secret que l'Amour va mettre entre vos mains;
Et vous l'ignorerez avec tous les humains.

TITUS.

Oui, j'en jure des Dieux le nom inviolable,
Tout ce qui parmi nous est le plus redoutable,
Tout ce que nous laissa Numa de plus sacré,
Tout ce qui des mortels fut jamais adoré.
Mais pourquoi ces sermens me sont-ils nécessaires?
Ah! croyez-en plutôt mille soupirs sincères.

AQUILIE.

Hé bien, je vais parler, c'est vous qui le voulez;

On cherche à rétablir les Tarquins exilés;
On conspire, & mon père est chef de l'entreprise.

TITUS.

Ai-je bien entendu? Ciel! quelle est ma surprise!
Quelle suite d'horreurs! que de maux je prévoi!
Quel obstacle se met entre Aquilie & moi!

AQUILIE.

Hélas! si vous m'aimiez, vous auriez dû m'entendre.
Le projet étonnant que je vous viens d'apprendre,
Loin de rompre des nœuds si doux, si pleins d'attraits,
Si vous le secondez, nous unit à jamais.
En livrant à Tarquin la Porte Quirinale,
Vous-vous affranchissez d'épouser ma rivale.
Tarquin, maître en ces lieux, vous devra son retour,
Et mon père à ce prix m'accorde à votre amour.
D'abord un tel projet m'avoit paru terrible,
Mais l'amour à mes yeux l'a fait voir moins horrible.
Je tremble maintenant, je frissonne d'effroi,
Qu'il ne soit vu de vous autrement que de moi.
Est-ce un crime après tout de remettre en sa place,
Un Roi dont les malheurs ont mérité la grace?
Si ce parti, Seigneur, eût blessé l'équité,
Jusqu'au dernier soupir je l'aurois rejetté.

TITUS.

Non, non, Madame, non, disposez de ma vie;
Ordonnez qu'à l'instant je vous la sacrifie;

En vous obéissant, mon sort sera trop doux.
Mais malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Je n'acheterai point un objet que j'adore,
Par une trahison que tout mon cœur abhorre.
Faut-il que mon bonheur me soit offert en vain
Faut-il que votre Amant vous refuse sa main ?
Et pourquoi parliez-vous ? ô jour que je déteste !
Pourquoi l'ai-je arraché ce secret si funeste ?

AQUILIE.

Laissez-moi ce secret, il n'appartient qu'à moi.
Hélas ! je prévoyois le coup que je reçoi.
J'en voulois épargner la honte à ma tendresse ;
Tant que de mon secret j'étois encor maîtresse,
Pourquoi de vos refus ne me pas garantir ?
Ils étoient moins cruels à prévoir qu'à sentir.
Non, je n'ai point douté de votre ingratitude,
Et je n'en puis souffrir la triste certitude.

TITUS.

Madame, ces refus n'ont point dû vous blesser ;
Ce n'est qu'au seul Tarquin qu'ils peuvent s'adresser.
Voulez-vous que l'amour dans le crime m'engage ?
Si j'ai quelques vertus, elles sont votre ouvrage.
Quel honteux changement ! & quel prodige enfin,
Que le fils de Brutus qui serviroit Tarquin !

AQUILIE.

Seigneur, Tibérinus, votre sang, votre frère,
Votre rival enfin, conspire avec mon père.

TITUS.

Tibérinus conspire ! & sur quel vain espoir
Vouloit-on m'engager dans un crime si noir ?
Sans doute à son amour votre main est acquise ;
A ce prix seulement il est de l'entreprise.

AQUILIE.

L'amour n'est point entré dans son engagement ;
Il servoit les Tarquins avant que d'être Amant :
Mais le lien étroit qui l'attache à mon père,
Fait que sur mon hymen il n'est rien qu'il n'espère.
Mon père cependant de vos vertus charmé,
Prêt à trahir l'espoir dont il est animé,
Sans lui promettre rien, le laisse encor prétendre,
Et veut dès aujourd'hui vous recevoir pour gendre,
En vous cachant à tous comme à Tibérinus,
En l'occupant ailleurs ...

TITUS.

Non, je n'écoute plus ;
Je ne veux point savoir si je pourrois encore
Ravir à mon rival un objet que j'adore.
En vain vous m'en offrez les moyens dangereux
Je veux voir l'espérance interdite à mes vœux ;
Et quoique par ce coup ma mort soit infaillible,
Je veux voir désormais mon bonheur impossible.
Peut-être qu'à la fin vos funestes appas
Engageroient mon cœur dans de honteux combats.
Je vous fuis pour jamais.

AQUILIE.

Ah ! Ciel ! qu'allez-vous faire ?

Allez-vous à la fois me perdre avec mon père ?
Malgré tous vos fermens, malgré tout votre amour,
Chargé de mon fecret, l'allez-vous mettre au jour ?
Qui l'eût cru qu'Aquilie à ce point fût à plaindre,
Et même que Titus eût pu la faire craindre ?

TITUS.

Que vous répondre, hélas ! dans le trouble où je fuis ?
Sais-je ce que je fais, Madame ? je vous fuis.

AQUILIE.

Arrêtez, ou donnez la mort à votre Amante.
Qui peut vous retenir, & qui vous épouvante ?
Quoi ! vous délibérez, & vous m'allez trahir !
O père infortuné, que tu dois me haïr !
Pourquoi t'ai-je afsuré, dans mon erreur fatale,
Que l'amour de Titus, à ma tendresse égale,
Ne me laissoit plus craindre un triste événement ?

TITUS.

Il ne connoît que trop & vous & votre Amant.
Vous m'avez fait risquer un ferment téméraire ;
Criminel à parler, criminel à me taire,
Des crimes aujourd'hui je n'ai plus que le choix.
Mais quoi ! je ne l'ai point, l'Amour me fait des loix.
Titus ne peut parler ; dissipez vos alarmes :
Mais après le forfait que lui coûtent vos charmes,
Si par quelque moyen qu'il n'ose fouhaiter,

La conjuration peut d'ailleurs éclater,
Il sera plus ardent à venger sa Patrie,
Que si par son silence il ne l'eût point trahie;
Et contre les Tarquins justement animé,
Il se justifiera d'avoir trop bien aimé.

AQUILIE.

Et cependant, Seigneur, quel destin dois-je attendre?
D'être à Tibérinus qui pourra me défendre?

TITUS.

Hé bien, que vous importe? il va se faire aimer;
Vous sacrifiant Rome, il saura vous charmer.
Car enfin ce n'est plus l'amour qui vous inspire;
A servir les Tarquins tout votre cœur aspire.

AQUILIE.

Poursuivez, poursuivez, achevez de m'aigrir;
J'aime cette injustice, elle peut me guérir.
Joignez à vos refus le mépris & l'injure;
De mon ressentiment je n'étois pas bien sûre.
Mon cœur porté toujours à vous justifier,
Malgré ce peu d'amour, n'eût pu vous oublier;
Vous servez ma raison, en outrageant ma flâme.
Dites que je feignis de vous donner mon ame;
Dites que je voulus mendier votre cœur,
Pour pouvoir des Tarquins réparer le malheur.
Et que me fait à moi leur retour, leur absence?
De vous seul occupée avec trop de constance,
L'amour m'avoit ôté tout autre sentiment.
Quel soin me touche encore en ce triste moment?

J'ai craint de voir nos cœurs séparés l'un de l'autre.
Quoi donc, mon intérêt, ingrat, n'est pas le vôtre?

TITUS.

Madame, pardonnez mon crime à ma douleur.
Trop foible contre vous, je m'arme de fureur;
Je veux tenir suspects vos pleurs, votre cœur même,
Enfin tout ce qui fait qu'un malheureux vous aime.
Mon esprit contre vous tâche de s'irriter;
Mais de cet art cruel je ne puis profiter.
Vous voyez le péril où vous mettez ma gloire;
Madame, par pitié, cédez-moi la victoire.
Vos charmes sont trop forts, mon cœur est trop soumis;
N'exigez rien de moi que ce qui m'est permis.

AQUILIE.

Je ne sais point user d'un pouvoir tyrannique;
A votre seul bonheur une Amante s'applique.
Seigneur, de votre amour je n'exige plus rien,
Et je prétends ainsi vous marquer tout le mien.
Suivez vos sentimens; je vais dire à mon père
Qu'au retour des Tarquins vous trouvant trop contraire,
Je n'ai pu hasarder avec vous son secret.
Et pour Tibérinus, je prévois à regret . . .

TITUS.

Ah! pour l'unique prix de l'amour le plus tendre,

D'être à Tibérinus tâchez à vous défendre.
Epargnez-moi, Madame, un si cruel ennui;
Je ne puis être à vous, ni vous souffrir à lui.

AQUILIE.

Vous pouvez de ce soin vous fier à ma haine;
Mais sous ce triste joug si mon devoir m'entraîne,
J'espère que les Dieux que touchera mon sort,
Bientôt à mes douleurs accorderont la mort.



SCENE II.

SCÈNE II.

TITUS *seul.*

Hé bien, puis-je douter encor de sa tendresse ?
Elle qui de mon sort devoit être maîtresse,
Avec quelle douceur m'a-t-elle pardonné
L'outrage que lui fait un refus obstiné ?
Quand Rome à ses appas me paroît préférable ;
Elle n'éclate point contre un Amant coupable.
Enfin elle veut bien renoncer à ses droits,
Et son cœur pour m'aimer semble prendre mes loix.
Que vous m'êtes cruels, Père, Rome, Patrie !
Quels appas, quel amour mon cœur vous sacrifie !
Hélas ! & par quels biens, par quels honneurs offerts,
Pourrez-vous me payer le bonheur que je perds ?
Et que sais-je, après tout, si la raison demande
Que de servir Tarquin un Romain se défende ?
Rome est abandonnée à son Peuple inconstant ;
Que de périls pour elle en cet état flottant !
Quels maux, à moins qu'un Roi ne reprenne sa place !
Le superbe Tarquin, instruit par sa disgrace,
Reviendroit en ces lieux plus humain & plus doux.
Mais si nous attendons l'éclat de son courroux,
Quel orage va fondre ! & par quelle puissance

Pourrons-nous soutenir l'effort de sa vengeance?
Ah ! tant de Citoyens, ses partisans secrets,
De cet Etat sans doute ont vu les intérêts;
Sans doute ils ont voulu prévenir la tempête.
Et moi, quel vain devoir, quel scrupule m'arrête?
J'aime, & j'ai mon bonheur, si je veux, dans mes mains,
Et je suis incertain du vrai bien des Romains.
Dans le doute où je suis, décide, Amour, décide.
Mais qu'il est dangereux de te prendre pour guide!
Non, non, défions-nous de ton pouvoir sur moi,
Et ne hasardons point un crime sur ta foi.

SCÈNE III.

TITUS, TIBÉRINUS.

TITUS.

Je vois par le chagrin qui dans vos yeux se montre,
Que vous êtes ici blessé de ma rencontre.
Vous cherchiez Aquilie, à ce que je puis voir.

TIBÉRINUS.

Je ne me défends point d'un si juste devoir.
Je puis, à son hymen destiné par mon père,
Et lui rendre des soins, & tâcher de lui plaire.
Mais vous, à qui Brutus destine d'autres nœuds,
De quel droit refuser de souscrire à ses vœux

TITUS.

Il faut en convenir, je n'ai rien à répondre.
Je sais que vos vertus ont de quoi me confondre,
Qu'à ces vertus Brutus ne peut être trompé,
Que de ses seuls desirs vous êtes occupé.

TIBÉRINUS.

Je les suivrai, du moins, sur l'hymen d'Aquilie.

TITUS.

Est-ce dans peu de temps que ce doux nœud vous lie?
Croyez-vous que vos soins vous doivent réussir?

TIBÉRINUS.

Vous en doutez, ce jour peut vous en éclaircir.
Seigneur, vous en aurez le premier la nouvelle;
Mais je cours promptement où mon amour m'appelle.



SCÈNE IV.

TITUS *seul.*

Dès ce jour! il le peut, rien ne l'arrête plus.
Brutus veut cet hymen; j'offense Aquilius.
Des discours menaçans d'un rival redoutable,
Attendrai-je en repos l'effet irréparable?
Quoi! je pourrai souffrir qu'on me vienne enlever
Ce qu'aux dépens de tout je devrois conserver!
Et mon timide cœur, qu'un vain scrupule étonne,
Lui cédera les droits qu'un tendre amour me donne!

SCÈNE V.

AQUILIUS, TITUS.

AQUILIUS.

Je viens de voir ma fille; elle m'a déguisé,
Seigneur, qu'elle vous eût encor rien proposé;
Mais ses pleurs qui couloient, son trouble, sa contrainte,
Ses soupirs étouffés, m'ont découvert sa feinte.
Elle vous a parlé.

TITUS.

Seigneur, je ne sais rien.
Et ce discours obscur . . .

AQUILIUS.

Vous m'entendez trop bien;
Il n'est pas temps ici de faire un vain mystère,
Aquilie est en vain obstinée à se taire,
Tout m'a rendu certain qu'elle vous a parlé.
Vous savez mon secret, je n'en suis point troublé.
Puisque toujours poussé par un aveugle zèle,
Vous suivez les fureurs d'une Ville rebelle,
Tibérinus, Seigneur, avant la fin du jour,
Recevra de ma main l'objet de son amour.

TITUS.

Avant la fin du jour! Ah! que viens-je d'entendre!

AQUILIUS.

Il l'aime; ce parti me reste seul à prendre,
Puisque je perds l'espoir de vous faire changer.

TITUS.

Vous me désespérez, craignez-en le danger.
Un Amant qui perd tout, ne doit plus rien connoître.

AQUILIUS.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître;
Je le sais; mais, Seigneur, si vous nous découvrez,
Je sais ce que doit faire un Chef de conjurés.
Un homme tel que moi n'attend pas les supplices;

Vous aimez Aquilie, elle eſt de mes complices ;
Ce fer en même temps terminant notre ſort,
Saura nous épargner une honteuſe mort.

TITUS.

Quel projet plein d'horreur ! quel démon vous inſpire ?
Vous pourriez . . . . .

AQUILIUS.

Il ſuffit, Seigneur, je me retire ;
Je vais donner parole.

TITUS.

Ah ! dans cet embarras
Je ne puis rien réſoudre, & ne vous quitte pas.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÉRIE, PLAUTINE.

VALÉRIE.

Viens prendre part, Plautine, à l'excès de ma joie ;
Il faut que mon transport à tes yeux se déploie.
Ce n'est pas vainement que chez Aquilius
Nous avons fait tantôt entrer Vindicius.
Aquilius chez lui rassembloit des perfides,
Qui prêtoient aux Tarquins leurs armes parricides ;
Plautine, ils conspiroient, & leurs soins criminels
Remettoient Rome en proie à des Maîtres cruels.
Par bonheur mon esclave a découvert leur trame ;
Lorsqu'il ne s'appliquoit à servir que ma flâme.

PLAUTINE.

Madame, qui l'eût cru que Rome dans son sein
Pût cacher les auteurs de cet affreux dessein ?
Et qui sont ces Romains ardens à la détruire ?

VALÉRIE.

Je n'ai pas pris encor le ſoin de m'en inſtruire.
J'ai tremblé pour Titus, & mon cœur éclairci
Pour le reſte, Plautine, eſt ſans aucun ſouci.
Parmi les Conjurés, on n'a point vu paroître
Le Héros que mon cœur a reconnu pour maître;
Ses vertus l'ont ſauvé dans un pas ſi gliſſant,
Et malgré ſon amour Titus eſt innocent.
Contente, j'ai conduit mon eſclave à mon frère,
Et ſeul je l'ai laiſſé révéler ce myſtère.
Plautine, connois-tu quelles ſont les douceurs,
De voir une rivale abandonnée aux pleurs?
Mon amour eſt vengé; je ne crains plus rien d'elle;
Son nom ſera couvert d'une tache éternelle.
Déſormais tout ſépare Aquilie & Titus,
La fille d'un coupable & le fils de Brutus.
De ſon indigne choix il rougira lui-même;
Pour en laver la honte, il faut enfin qu'il m'aime.
Peut-être a-t-elle part à ce complot affreux;
Digne ſang des Tarquins, elle agiſſoit pour eux;
La fille a ſecondé le père dans ſon crime,
Et l'un & l'autre doit nous ſervir de victime.

PLAUTINE.

Vous avez de haïr un ſujet aſſez grand;
Mais, je vous l'avoûrai, ce tranſport me ſurprend.

Je

Je vois que vos souhaits attentent à leur vie:
Vous étiez autrefois moins cruelle ennemie;
Et par les malheureux facile à désarmer,
Jamais en haïssant vous n'étiez loin d'aimer.
Mais, Madame, aujourd'hui . . . .

VALÉRIE.

Quand l'amour fait la haine;
Plautine, elle est affreuse, implacable, inhumaine.
On m'enlevoit un cœur qui faisoit mes desirs;
On va me le payer par mille déplaisirs.
Mais est-il trop de maux pour une telle offense?
Jouissons pleinement d'une juste vengeance.
Quoi que souffre Aquilie, & dût-elle en mourir,
Hélas! j'ai plus souffert qu'elle ne peut souffrir;
Et la joie où je suis en perdant ma rivale,
Aux maux qu'elle m'a faits n'est pas encore égale.

SCÈNE II.

BRUTUS, VALÉRIE.

BRUTUS.

J'ATTENDS Valérius qui doit ici venir;
D'un secret important il doit m'entretenir.

VALÉRIE.

Je pourrois commencer, Seigneur, à vous l'apprendre;

Pour rétablir Tarquin, on veut tout entreprendre;
On conspire.

BRUTUS.

On conspire! ô Rome! ô droits sacrés!
Madame, savez-vous le nom des Conjurés?

VALÉRIE.

Aquilius conduit cette trame funeste.

BRUTUS.

Aquilius! ô Ciel!

VALÉRIE.

J'ignore tout le reste.

BRUTUS.

Qui l'a pu découvrir?

VALÉRIE.

Un Esclave, Seigneur,
Qui fait jusque sur moi rejaillir cet honneur.
Il est de ma maison.

BRUTUS.

Grands Dieux! qui les inspire?
Dans ce honteux parti quel charme les attire?
De lâches Citoyens entr'eux ont concerté
De livrer au Tyran leurs murs, leur liberté!
Ah! j'atteste des Dieux la Majesté suprême,
Et s'il le faut encor, j'en jure Rome même;
Je vais en leur personne achever de punir
Le crime des Tarquins qu'ils veulent soutenir.

SCÈNE III.

BRUTUS, VALÉRIUS, VALÉRIE.

BRUTUS.

Ah! Seigneur, quel forfait j'apprends par Valérie!
Des traîtres préparoient des fers à leur Patrie.

VALÉRIUS.

Je tremble du péril, Seigneur, qu'elle a couru:
Le soin des Dieux pour nous n'a jamais tant paru.
L'indigne Ambassadeur, sous un nom respectable,
Etoit venu conclure un traité détestable.
Un Esclave conduit par nos heureux destins,
Découvre le complot qu'on fait pour les Tarquins.
Il m'est venu soudain révéler l'entreprise.
J'ai vu Rome trahie. Alors plein de surprise,
Plein d'horreur, j'ai couru, j'ai volé dans ces lieux,
Où tant de criminels se cachoient à nos yeux.
Ils sont pris; mais leur Chef, par une prompte fuite,
Déja loin de ces murs échappe à ma poursuite.

BRUTUS.

Il conspire! grands Dieux! qui l'auroit pu prévoir!
Le perfide chargé d'un attentat si noir,

De quel front, juste Ciel! sur quelle confiance
Avoit-il de Brutus accepté l'alliance?
A quels chagrins mon fils se seroit vu livré,
Quand son beau-père enfin se seroit déclaré!
Quel déshonneur pour lui! quelle douleur extrême!

VALÉRIUS.

Ne répondez ici, Seigneur, que de vous-même;
Le zèle dont je vois votre cœur transporté,
Peut-être par ce fils n'est pas bien imité.

BRUTUS.

Ah! que me dites-vous? expliquez ce mystère;
Seigneur.

VALÉRIUS.

Que ne peut-on à jamais vous le taire!
Seigneur, de vos vertus rassemblez tout l'effort;
Brutus même aujourd'hui ne peut être trop fort.
Je frissonne pour vous de ce que je vais dire.
Avec Aquilius Tibérinus conspire.

BRUTUS.

De mon exemple, ô Ciel! seroit-ce là le fruit?
Il conspire! non, non, vous êtes mal instruit,
Seigneur; je ne crois point qu'une tache si noire
Du sang qui l'a formé puisse ternir la gloire.

VALÉRIE.

Il est aisé, Seigneur, de voir par quels chemins
On a pu le conduire à servir les Tarquins.
Du traître Aquilius il adoroit la fille;
Il a pris les fureurs de toute la famille;

BRUTUS.

A ces affreux revers ſerois-je deſtiné !

VALÉRIUS.

Je ne puis épargner un père infortuné.
J'ai ſaiſi ce papier qui m'inſtruit de leur rage ;
Eux-mêmes à Tarquin aſſuroient leur hommage ;
Voyez ici leurs noms que leurs mains ont tracés.

BRUTUS.

Quoi ! le nom de mon fils ! ô Ciel ! en eſt-ce aſſez !

VALÉRIUS.

Je ſais quelle eſt l'horreur du coup qui vous accable ;
J'aurois voulu ſauver Tibérinus coupable :
Mais vous êtes Conſul, vous ſavez mieux que moi
Quelle eſt de ce haut rang l'indiſpenſable loi.
On va vous l'amener.



SCÈNE IV.

BRUTUS, VALÉRIE.

VALÉRIE.

Si votre ame affligée,
Seigneur, par mes discours peut être soulagée,
Souffrez que je vous dise au moins qu'en vos malheurs
Le Ciel vous garde un fils qui doit sécher vos pleurs.
Aquilie eut sur lui la fatale puissance,
Par qui Tibérinus a perdu l'innocence.
Il l'aimoit; cependant elle n'a pu penser
Qu'aux loix de son devoir il osât renoncer.
On n'a point attaqué sa vertu trop connue,
Et son nom ne s'est pas offert à votre vue.



SCÈNE V.

BRUTUS, VALÉRIE, TIBÉRINUS, GARDES.

TIBÉRINUS.

Vous me voyez, Seigneur, désespéré, confus.
Je dois me souvenir que vous êtes Brutus ;
Que l'austère vertu qui vous rend redoutable,
Va jusqu'au fond du cœur confondre le coupable.
Mais, Seigneur, me voyant amener devant vous,
Et comme un criminel embrassant vos genoux,
Je ne puis me défendre, en un sort si contraire,
De penser que Brutus peut être encor mon père.

BRUTUS.

Pour me voir votre père, êtes-vous donc mon fils ?
Mes exemples par vous ont-ils été suivis ?
Quand j'ai chassé Tarquin, vous prenez sa défense ?
A quel titre osez-vous implorer ma clémence ?
Vous devez me connoître, & vous examiner ;
Brutus fut toujours juste, & sait peu pardonner.
Quoi donc ! vous voulez voir Tarquin dans nos murailles,
Célébrer son retour par mille funérailles.
Rendez-moi compte, ingrat, de toutes vos fureurs ;
Quel charme trouviez-vous à causer nos malheurs ?

Qui vous fait tant haïr la liberté publique ?
Deviez-vous partager le pouvoir tyrannique ?
Quand vous nous rameniez ces Maîtres orgueilleux,
Deviez-vous de nos jours disposer avec eux ?

TIBÉRINUS.

Non, Seigneur, votre vie étoit en assurance ;
Des Tarquins à ce prix j'embrassois la défense.

VALÉRIE.

Souffrez que je vous dise en faveur de ce fils,
Que par son amour seul son crime fut commis ;
Aquilie a tout fait.

BRUTUS.

La pitié vous abuse,
L'amour à des forfaits ne peut servir d'excuse.

TIBÉRINUS.

Ce n'est qu'à votre amour que j'en veux appeller ;
La nature pour moi ne peut-elle parler ?

BRUTUS.

Je n'écouterai pas sa voix trop indulgente,
Et Rome dans mon cœur sera la plus puissante.

TIBÉRINUS.

Est-il quelque devoir qui puisse rendre vains
Les droits de la nature, & si forts & si saints ?
Seriez-vous sans vertu à moins d'un parricide ?
Entre les loix & moi que votre sang décide.

BRUTUS.

Prétends-tu me toucher quand je te vois frémir ?
Encor si de ta faute on t'entendoit gémir !
Lâche, tu crains la mort, & ne crains pas le crime !

Tu ne pousseras point un soupir légitime ;
Le moindre repentir ne t'est point échappé ;
Et du seul châtiment ton cœur est occupé.
C'est en vain que pour toi parleroit la nature ;
Tu saurois dans mon ame étouffer ce murmure.
Je ne te connois plus ; ôte-toi de ces lieux ;
Par ta vile frayeur n'offense plus mes yeux.
Autant que ton forfait, ta lâcheté me blesse.
Attends mon ordre.

TIBÉRINUS.

Dieux !

BRUTUS.

Sors, cache ta foiblesse.



SCÈNE VI.

BRUTUS, TITUS, VALÉRIE.

BRUTUS.

Mais j'apperçois Titus. Mon fils, approchez-vous,
Contre un perfide frère animez mon courroux;
Notre gloire à tous deux par son crime est ternie.
Faut-il qu'un même sang vous ait donné la vie!
Qu'un fils qui se prépare un glorieux destin,
N'ait pour frère qu'un traître, un ami de Tarquin!
Que pour vous mon amour fut toujours légitime!
Mais pourquoi ce silence? ignorez-vous son crime?

TITUS.

Non, Seigneur; mais, hélas! Ciel! je ne puis parler.

BRUTUS.

Que j'aime ce chagrin, qu'il me doit consoler!
Ta mortelle douleur fait revivre ton père.
C'est à toi d'effacer la honte de ton frère,
De réparer l'affront que je vais recevoir.
Embrasse-moi, mon fils; toi, mon unique espoir,
Toi seul auras ce nom, & la force en redouble.
Mais, encore une fois, parle. Quel est ce trouble?
Réponds, mon fils, réponds à mes empressemens.

TITUS.

Trop indigne, Seigneur, de vos embrassemens,
Même indigne du jour dont la clarté m'offense,
Depuis que j'ai perdu la gloire & l'innocence,
Je dois . . . .

BRUTUS.

Ah! Ciel! je tremble. Explique ce secret.

TITUS.

Je viens pour vous l'apprendre, & l'aurois déja fait,
Si par votre amitié que j'ai peu méritée,
Et qu'encore un moment j'ai cependant goûtée,
Vous n'aviez suspendu l'aveu d'un crime affreux.
J'ai craint de vous porter un cri trop douloureux;
J'ai plus senti ma honte, éprouvant vos caresses;
Mon cœur à vos vertus comparoit ses foiblesses.
Je n'ai pu me résoudre à vous dire, Seigneur,
Votre fils est un traître, il va vous faire horreur;
Du plus noir des forfaits il se trouve coupable.
Tarquin . . . .

BRUTUS.

N'achève pas; dans l'horreur qui m'accable,
Laisse encore douter à mon esprit confus,
S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point, il n'est pas temps de feindre.
Seigneur, apprenez tout, pour n'avoir plus à craindre.

VALÉRIE.

Qu'apprends-je, juftes Dieux ! quel revers imprévu !

BRUTUS.

Implacable deftin, à quoi me réduis-tu ?
De toute ma maifon quelles fureurs s'emparent !
Mes deux fils révoltés contre moi fe déclarent.
Je fuis dans ma famille environné d'ingrats,
Qui contre leur Patrie ofent prêter leurs bras;
Qui rappellent le joug de nos indignes Maîtres;
Et le fang de Brutus ne forme que des traîtres.
Et toi, pour qui ton père étoit préoccupé,
Toi, de qui les dehors m'ont fi long-temps trompé,
Toi, dont je fens le plus la perfidie extrême,
Je te dois plus haïr que Tibérinus même;
Tu dois être puni d'une plus grande erreur
Où tes fauffes vertus avoient jetté mon cœur.

TITUS.

N'attendez pas de moi que j'ofe vous répondre;
Dans l'état où je fuis, j'aime à me voir confondre.
Vos reproches, Seigneur, n'égaleront jamais
Et ceux que je mérite, & ceux que je me fais.
La Porte Quirinale à mes foins confiée,
L'heureufe liberté fur vous feul appuyée,
Seigneur, je livrois tout par un honteux traité;
Mais un vif repentir l'a bientôt détefté.
J'ai pu fauver mes jours d'une jufte pourfuite;
Les témoins de mon crime ont tous deux pris la fuite;

Le crime eſt ignoré. Le ſeul Aquilius
Peut m'en convaincre, & fuit avec Octavius.
Avec eux ma retraite auroit été facile :
Mais au camp de Tarquin ils m'offroient un aſyle ;
Et moi, ſaiſi d'horreur, je reviens à vos yeux
Soulever contre moi les hommes & les Dieux.
Mon erreur ſe diſſipe & me paroît affreuſe.
Je viens vous demander la mort la plus honteuſe :
Je ſais que de mourir j'avois la liberté ;
Mais je ſuis équitable, & j'ai plus mérité.
Pour donner à ma mort encor plus de juſtice,
Il y faut ajouter la honte du ſupplice ;
Il faut ſervir d'exemple à qui peut m'imiter.
Je dois ma tête à Rome, & je viens l'apporter.

BRUTUS.

A tous mes ſentimens je ne puis plus ſuffire.
Je te vois criminel, cependant je t'admire.
Ton crime fit ma haine, & je la ſens mourir.
Tu redeviens mon fils, lorſque tu veux périr.

TITUS.

Hâtez-vous donc, Seigneur, de remplir mon attente ;
Prononcez un Arrêt dont Rome ſoit contente.
Délivrez-la de moi ; terminez le deſtin
D'un Romain qui prêtoit ſon ſecours à Tarquin.
Je remets à vos pieds cette fatale épée,
Par qui vous auriez vu votre attente trompée.

BRUTUS.

Je la prends, car en vain mon cœur est adouci;
Titus est criminel, & n'est plus libre ici.

VALÉRIE.

Seigneur, dans un revers si rude & si funeste,
Abandonnerez-vous le seul bien qui vous reste?
Le Sénat vous doit tout; de cet auguste Corps
Brutus peut à son gré remuer les ressorts.
Il peut sauver son fils en demandant sa grace.
Seigneur, son crime est grand, mais sa vertu l'efface;
L'aveu qu'il fait ici, lorsqu'il a succombé,
Le rend plus glorieux que s'il n'eût pas tombé.

TITUS.

Quelle indigne pitié peut vous avoir saisie?
La bonté de Brutus ne peut rien sur ma vie.
Je sais ce qui m'est dû, Madame; & c'est en vain
Qu'on ose demander la grace d'un Romain.

BRUTUS.

Titus, je te retrouve, & crois que sans foiblesse
Je puis laisser pour toi renaître ma tendresse.
Mon fils, car ton remords étouffant mon courroux,
A la pitié d'un père arrache un nom si doux,
Tu fléchis de Brutus le courage inflexible;
Tu frappes de mon cœur l'endroit le plus sensible;
Lorsque tu te repens, je ne puis te blâmer;
Je ne puis que te plaindre, & peut-être t'aimer.
Mais avec ces vertus, avec ce grand courage,

Comment de ton devoir as-tu perdu l'image?
Infortuné Titus, quel funeste moment
A produit dans ton cœur un si grand changement!

TITUS.

Ma raison un instant, Seigneur, s'est égarée;
Peut-être un peu plus tard je l'aurois recouvrée.
Oui, Titus engagé sans être résolu,
N'auroit point achevé ce qu'il avoit conclu.
Mais je fus criminel; je reviens, je m'accuse,
Et qui cherche à mourir ne cherche point d'excuse.
Je ne vous dirai point par quels moyens secrets
On m'a fait de Tarquin prendre les intérêts;
Il suffit que la trame ait été découverte,
Et qu'à Vindicius je pardonne ma perte.
Je fais plus, je demande une grace en mourant;
Vous voyez quel service un Esclave vous rend;
C'est par ses soins heureux que Rome est dégagée
Des funestes périls où vos fils l'ont plongée.
Faites qu'on l'affranchisse, & que Rome à vos yeux
En fasse un Citoyen qui la servira mieux.

VALÉRIE.

Seigneur, soyez touché d'une vertu si pure;
Elle doit vous aider à suivre la nature.
Vos deux fils vont périr, employez-vous pour eux;
Titus mérite seul qu'on parle pour tous deux.
Ne croyez pas blesser votre vertu sévère;
On peut être Consul sans cesser d'être père.
On peut être Romain, & protéger Titus.

BRUTUS.

Oui, je me sens séduit, mon fils, par tes vertus.
Ma rigueur contre toi n'a rien qui la soutienne;
Ta noble fermeté fait ébranler la mienne.
Je pars, & je vais voir de quels yeux le Sénat,
Apprenant ton remords, verra ton attentat.
Je ne puis cependant me promettre ta grace.

TITUS.

Ah! je vois mon forfait que ce mot me retrace.
Lorsque la mort m'est due, eussiez-vous quelque espoir,
Je vous l'ai dit, Seigneur, je ferai mon devoir.

BRUTUS *aux Gardes.*

Vous, demeurez.



SCÈNE VII.

TITUS, VALÉRIE.

TITUS.

Laissez un criminel, Madame,
Qui va perdre le jour par une mort infame.

VALÉRIE.

Et j'en suis cause !

TITUS.

Vous ?

VALÉRIE.

Je ne puis plus cacher
Un secret que mes maux ont droit de m'arracher.
Apprenez qui vous perd, Seigneur ; c'est Valérie,
Sa folle passion, sa lâche jalousie.
Sachez que je vous aime ; aussi-bien la pudeur
N'est plus intéressée à cacher mon malheur.
Mon amour désormais n'a plus rien qui le flatte ;
Et c'est pour vous venger que je veux qu'il éclate.
Vous m'étiez destiné, mais une autre eut pour vous
Le charme trop flatteur dont mon cœur est jaloux.
De tout votre secret je me voulus instruire ;
Je croyois que vos soins ne tendoient qu'à me nuire.
Je vous fais épier ; Vindicius me sert,
Va chez Aquilius, & tout est découvert.

Jugez du désespoir où mon ame est plongée ;
Je ne sens plus l'aigreur d'une Amante outragée ;
Des chagrins plus cruels viennent me déchirer.
Par moi ce que j'adore est tout prêt d'expirer ;
Je prépare le fer qui doit trancher sa vie ,
J'excite ses bourreaux ; déteſtable furie ,
J'allume le bûcher qui le doit consumer.
Malheureuse ! voilà comme tu sais aimer.
Déteste-moi , déteste une ame furieuse ,
Venge-toi du forfait d'une Amante odieuse ;
Et me donnant la mort que j'ai sû mériter ,
Préviens le coup fatal que je t'allois porter.

TITUS.

Ne vous repentez point , par vous Rome est sauvée.

VALÉRIE.

Hé ! je t'aurois perdu pour l'avoir conservée !
Mais non , tant de vertus vont gagner le Sénat ,
Ta mort & non ta grace est contraire à l'Etat.
Je vais à te servir encourager mon frère.
Puisse , puisse ma flâme , une fois salutaire ,
Servir ce que j'adore au gré de mes souhaits !
Ou je me punirai des maux qu'elle t'a faits.

(*Elle sort*).

TITUS *seul.*

Madame .... elle me fuit. Mais que pense Aquilie ?
Du moins je n'aurai point à craindre pour sa vie ;
Avec Aquilius elle a fui de ces lieux.
Ne me trompé-je point ? Je la vois , justes Dieux !

SCÈNE VIII.

TITUS, AQUILIE.

TITUS.

En quel lieu venez-vous ? Fuyez, fuyez, Madame ;
Venez-vous augmenter le trouble de mon ame ?
Hélas ! ai-je besoin, dans l'état où je suis,
De voir par vos périls redoubler mes ennuis ?

AQUILIE.

Que je fuie ! & Titus croit m'en donner l'envie !
Et c'est quand je conçois qu'il veut perdre la vie !
J'ai vu votre douleur dans vos yeux éclater ;
J'ai vu dans quels périls vous pouviez vous jetter.
Je me suis éloignée un moment de mon père,
Son trouble l'a permis ; je viens me satisfaire.
Titus, connoissez-moi ; je vais chercher Brutus,
L'instruire des combats que vous avez rendus,
Etaler d'un Amant la longue résistance,
Assurer que mes pleurs vous ont fait violence,
Qu'il fallut mon amour, mes plaintes, mon courroux,
Pour forcer le devoir d'un Héros tel que vous.

TITUS.

D'un soin si généreux cessez de rien prétendre.

Qu'allez-vous faire ? ô Ciel !

AQUILIE.

Mourir pour vous défendre.
Je vais livrer un sang aux Romains odieux,
Qui peut les appaiser, & satisfaire aux Dieux.

TITUS.

Ciel! peut-on n'épargner ni le sexe ni l'âge ?

AQUILIE.

Non, non, être Romaine est mon seul avantage.
A ce nom glorieux si j'ai mal satisfait,
Il me rend digne au moins d'expier mon forfait.
Adieu.

TITUS.

Ciel ! demeurez, Madame. Il faut la suivre,
Arrêter son dessein, & la forcer de vivre.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÉRIE, PLAUTINE.

VALÉRIE.

Quel trouble ! quelle horreur ! & quels affreux tourmens !
Pour un cœur plein d'amour redoutables momens !
Hélas ! Plautine, hélas ! que faut-il que j'espère ?
Le Sénat assemblé maintenant délibère ;
C'est lui qui de Titus règle aujourd'hui le sort,
Et c'est lui dont j'attends ou la vie ou la mort.
Dans cette incertitude, hélas ! je vis à peine.
Mais quelle illusion me peut rendre incertaine ?
Puis-je donc du Sénat ignorer la rigueur ?
Et dois-je un seul moment douter de mon malheur ?

PLAUTINE.

Pourquoi sentir les maux avant leur certitude ?
L'Arrêt que vous craignez pourroit être moins rude.

VALÉRIE.

Je n'ai plus qu'un moment, hélas ! pour en douter ;

Marcellus du Sénat va me le rapporter.
Mais de Titus les Dieux ont réſolu la perte,
Puiſqu'ils ſouffroient ſa faute, & qu'ils l'ont découverte.
Le traître Aquilius, en fuyant arrêté,
A fait voir de Titus le funeſte traité;
Titus par ce témoin devient plus puniſſable.
Quand lui ſeul s'accuſoit, il étoit moins coupable;
Rien ne peut maintenant lui prêter du ſecours.
J'ai cauſé le péril qui menace ſes jours;
Et le Ciel irrité me doit pour mon ſupplice
La mortelle douleur de voir qu'il y périſſe.



SCÈNE II.

VALÉRIE, PLAUTINE, MARCELLUS.

MARCELLUS.

Madame, le Sénat vient de se séparer.

VALÉRIE.

Hé bien, dis-moi ? je tremble.

MARCELLUS.

Il faut tout espérer.
Aux deux fils de Brutus le Sénat favorable,
Les a seuls exceptés d'une troupe coupable;
Il met leur père seul en droit de les juger:
Ainsi par ce détour il veut les protéger.
Leur père à leur trépas ne pourra se résoudre;
Et s'en remettre à lui, n'est-ce pas les absoudre?

VALÉRIE.

Que de vives frayeurs ton récit fait cesser!
Marcellus, quel bonheur tu me viens annoncer!
Mais Brutus vient.



SCENE III.

BRUTUS, VALÉRIE, PLAUTINE.

VALÉRIE.

Seigneur, on passe votre attente;
La rigueur du Sénat devant Brutus tremblante,
N'ose lui donner lieu de répandre des pleurs,
Et les sévères loix respectent ses douleurs.

BRUTUS.

Oui, du sort de mes fils le Sénat me rend maître;
Si cet honneur est grand, je dois le reconnoître.

VALÉRIE.

Je vous laisse y penser. Vous êtes en état
De payer dignement les bontés du Sénat.
Cependant s'il fait voir une juste indulgence,
Titus qu'il se conserve en est la récompense.



SCÈNE IV.

BRUTUS, GARDES.

BRUTUS.

O Père infortuné ! sens-tu ce coup affreux ?
Entends-tu du Sénat le détour dangereux ?
Il connoît pour tes fils combien tu t'intéresses ;
Il veut te reprocher tes indignes foiblesses,
Leur grace qu'il t'a vu prêt à lui demander ;
Toi même de leur sort il te fait décider :
Il veut que tu sois juge, & par ce caractère
Il prétend te guérir des foiblesses de père.
Reprends donc d'un Consul toute la dignité ;
De la mort de tes fils vois la nécessité :
A ce funeste arrêt si tu ne peux survivre,
Ton austère devoir n'en est pas moins à suivre.
Donne d'un noble effort l'exemple glorieux ;
Satisfais le Sénat, Rome, & meurs à leurs yeux.
Ah ! si de la justice on ne me voit capable
Que quand hors d'intérêt je puis être équitable ;
Si je ne puis, des loix me voyant le soutien,
Verser le mauvais sang, quand ce sang est le mien ;
Si je détruis ces loix que j'ai faites moi-même ;
Au superbe Tarquin rendons le Diadême.
Hé ! de quel front m'asseoir pour juger des Romains,

Lorſque deux criminels ſont ſauvés par mes mains !
De quel front dérober à de juſtes ſupplices
Les deux fils du Conſul d'entre tous les complices !
Ils ſont tous condamnés, je le ſais, je l'ai vu;
Faut-il un tel ſecours à ma foible vertu?
Ah! Titus, ton remords ſatisfaiſoit ton père;
Rome ni le Sénat n'ont pu s'en ſatisfaire.
Ils ont trop fait ſentir à l'amour paternel,
Qu'un criminel d'Etat eſt toujours criminel.
Et ne puis-je prévoir la ſuite dangereuſe
Qu'auroit pour les forfaits ma clémence honteuſe!
Si je ſauve mes fils, cent traîtres chaque jour
Vont naître autoriſés par mon timide amour.
Prononçons, il le faut, en vain je délibère;
Où la loi doit parler, c'eſt au ſang à ſe taire.
Quels troubles ſent mon cœur! frappons le coup fatal;
Evitons mille maux, en hâtant un grand mal:
Hola, Gardes, à moi. Surmontons ma tendreſſe;
Je me fais des efforts avec trop de foibleſſe.

UN GARDE.

Seigneur.

BRUTUS.

Que vais-je dire? Ah! mon trouble renaît;
Ma bouche ſe refuſe à ce funeſte arrêt.
Prononçons cependant. Hélas! plus je retarde,
Et plus dans ce combat ma gloire ſe haſarde.
Allez dire à mes fils . . . . . Ciel! quelle eſt ma fureur!

Non, non, dispensons-nous d'un devoir plein
d'horreur;
Il ne m'est point honteux de manquer de courage,
Quand il faut pour punir aller jusqu'à la rage....
Tu te flattes, Brutus; parle, il faut prononcer.
De punir un forfait, qui peut te dispenser?
C'en est fait, vainement mon cœur s'en épouvante.

SCÈNE V.

BRUTUS, VALÉRIUS.

BRUTUS.

Ah! Seigneur, soutenez ma vertu chancelante;
Je sacrifie aux loix mon plus cher intérêt;
Je condamne mes fils, j'en prononce l'arrêt.
Instruisez le Sénat de ce qu'un père ordonne;
Instruisez-en un fils que le trépas étonne.
Tibérinus n'a point assez de fermeté
Pour entendre un arrêt par son père dicté.
De grace, s'il se peut, adoucissez sa peine.
Titus est plus Romain; faites qu'on me l'amène;
Qu'il reçoive mon ordre & mes derniers adieux.

VALÉRIUS.

J'ai prévu de Brutus cet effort glorieux;
L'attente du Sénat par vous n'est point trompée;
Du sort de vos deux fils Rome entière occupée,

A ne vous rien cacher, murmuroit hautement
Qu'on se remît sur vous d'un pareil jugement.
Je venois vous le dire; & sûr de votre zèle,
De la haute vertu qui vous est naturelle . . . :

BRUTUS.

Seigneur, n'achevez pas. Dans l'état où je suis;
Ces éloges cruels augmentent mes ennuis;
Un soin trop violent m'agite & me dévore,
Et même je pourrois me repentir encore.
Pour remplir votre attente & mon devoir affreux,
Il faut un cœur barbare autant que généreux.
Allez, j'ai prononcé. Dans un moment peut-être
De l'amour paternel je ne serois plus maître.

VALÉRIUS.

Mais, Seigneur, votre fils pourra vous ébranler.

BRUTUS.

Non, non, il entendra son arrêt sans trembler.
Voudroit-on m'empêcher de voir un fils que j'aime,
Lorsqu'il est à la mort condamné par moi-même?
Faites tout préparer.



SCÈNE VI.

BRUTUS *seul.*

VA, ministre cruel,
Par mon ordre à mon fils porter le coup mortel.
Hé bien, es-tu content, Sénat impitoyable ?
Va repaître tes yeux d'un spectacle effroyable ;
Va te saouler du sang que je verse pour toi ;
Vante l'arrêt cruel que Rome obtient de moi.
Nomme, pour honorer l'excès de ma furie,
Le bourreau de son sang, père de la Patrie ;
Accable-moi d'honneurs ; & moi qui désormais
Ne pourrois soutenir l'horreur que je me fais,
Je vais loin de ces murs pleins de mon infortune,
Je vais quitter le soin de la cause commune.
Exerce qui voudra tes rigoureuses loix,
Il m'en a trop coûté pour maintenir leurs droits.
Rome, tu vois Brutus qui tremble, qui s'étonne ;
Pardonne la foiblesse où mon cœur s'abandonne ;
Quand malgré ma douleur & mes gémissemens,
J'affermis par mon sang tes heureux fondemens.
Mais j'apperçois Titus. Ciel ! pourrai-je lui dire
Qu'il faut que dans ce jour par mon ordre il expire ?



SCÈNE VII.

BRUTUS, TITUS.

BRUTUS.

Vous sentez-vous, mon fils, toujours le même cœur ?

TITUS.

J'ai demandé la mort, & l'attends sans frayeur.

BRUTUS.

Reçois donc mes adieux pour prix de ta constance,
Porte sur l'échafaud cette mâle assurance.
Ton père infortuné tremble à te condamner;
Va, ne l'imite pas, & meurs sans t'étonner.

TITUS.

Mon trépas vous fera plus d'honneur que ma vie;
Vous le devez aux Dieux, à vous, à la Patrie.

BRUTUS.

Je t'ai dû condamner, je ne m'en repens pas;
Mais je sens que ma mort va suivre ton trépas.

TITUS.

Seigneur, par mon forfait ma mort est légitime,
Mais la vôtre pour moi seroit un nouveau crime.

Vos nobles ſentimens ſont trop tôt abattus;
Je ne mérite point d'affoiblir vos vertus.

BRUTUS.

Cache-moi ta conſtance, elle augmente ma peine;
Hais-moi, j'aurois beſoin du ſecours de ta haine.
Je vois tout ce qu'en toi je pouvois deſirer,
Mais tes vertus ne font que me déſeſpérer.
Mérite maintenant ta mort & ma colère;
Ne montre plus un fils à qui n'eſt plus ton père.
A Rome, en te perdant, quand je marque ma foi,
Peut-être je deviens plus criminel que toi.

TITUS.

Ne vous reprochez point un arrêt équitable,
Seigneur; mon crime a dû vous rendre impitoyable.
Nous ſommes dans ce jour trop juſtement punis;
Adoptez la Patrie au lieu de vos deux fils.
Si je puis en mourant vous faire une prière,
Qu'Aquilie innocente, & votre priſonnière,
Qui ſe charge d'un crime afin de me ſauver,
N'éprouve point le ſort que je vais éprouver.
Dépendante d'un père injuſte, impitoyable,
Elle a pleuré, gémi de ſon deſſein coupable;
Et lui ſeul m'a ſurpris dans un moment d'effroi,
Où j'ai craint qu'un rival ne l'emportât ſur moi.
Je ſerai trop heureux, Seigneur, ſi quand j'expire,

Pour laver mon forfait, mon ſang ſeul peut ſuffire.
Conſolez-vous, mon père, & ſongez que Titus,
S'il n'eût point eu d'amour, eût eu quelques vertus.
Je n'oſe demander un ſouvenir plus tendre,
Pour un fils criminel ce ſeroit trop prétendre.

BRUTUS.

Tu peux eſpérer tout, hors de me conſoler.
Adieu, mon fils, adieu, je ne puis te parler.



SCÈNE VIII.

TITUS, MARCELLUS.

TITUS.

Je touche, Marcellus, à mon heure dernière ;
Titus dans un instant va perdre la lumière.
Quel nom va-t-il laisser, hélas ! quel souvenir
Conserveront de lui les siècles à venir !

MARCELLUS.

Votre remords mérite une éternelle estime.

TITUS.

Ah ! le juste avenir ne verra que mon crime.
Va porter mes adieux à l'objet que j'aimai ;
Elle sait si mon cœur étoit bien enflâmé.
Si le nom de Titus dans Rome est exécrable,
Qu'au moins pour Aquilie il soit encore aimable.
Allons, c'est trop tarder. Mon supplice est-il prêt ?
Faisons exécuter nous-même notre arrêt.
Rome, pardonne-moi mon funeste caprice ;
Mon juste repentir, ma mort t'en font justice.
Si l'Amour m'a séduit en un fatal moment,
Le Romain a bientôt désavoué l'Amant.
J'entends du bruit, sortons.



SCÈNE IX.

VALÉRIE, VALÉRIUS.

VALÉRIE.

Oui, je prétends le ſuivre;
Coupable de ſa mort, je ne puis lui ſurvivre.
Je vais du même fer qui tranchera ſes jours,
Des miens & de mes maux finir le triſte cours.
On m'arrête, grands Dieux!

VALÉRIUS.

Non, il n'eſt pas poſſible,
Ma ſœur, que vous voyiez ce ſpectacle terrible;
Dans ces funeſtes lieux vous n'aurez point d'accès.
Mon cœur de vos douleurs ne blâme point l'excès;
Du plus grand des Romains j'ai vu l'ame héroïque
S'abattre ſous le poids d'un devoir tyrannique;
De ſon funeſte arrêt Brutus épouvanté,
A laiſſé du Héros la noble dureté.
Il perd le ſouvenir de ſa gloire paſſée,
De l'effort qu'il a fait ſa vertu s'eſt laſſée;
L'homme reprend ſes droits pour ſentir ſon malheur;
Brutus par ſon ſilence exprime ſa douleur.
De ce père tremblant . . . .

VALÉRIE.

Ah! que ſa triſte vie
Des plus cruels remords ſoit toujours pourſuivie!
Puiſſe-t-il par ſon ſang que lui-même a verſé,
D'un parricide affreux voir le Ciel courroucé!
Puiſſe-t-il par ce crime, inoui ſur la terre,
Des Dieux ſur ces remparts attirer le tonnerre!
Que l'ombre de Titus excite des fureurs;
De l'horreur de ſa mort qu'il naiſſe mille horreurs;
Et que de ſon bûcher Rome long-temps fumante,
Soulage, s'il ſe peut, la douleur d'une Amante!
O Ciel! il eſt donc vrai que Titus va mourir.
Hélas! à ſon ſecours que ne puis-je courir!
Barbares, arrêtez, quel crime allez-vous faire?
Grands Dieux, permettrez-vous que le ſoleil l'éclaire?
Ah! Titus va périr de ce coup inhumain!
Je vois le bras levé qui lui perce le ſein.
Que ne peut Valérie, en puniſſant ce crime,
Prendre tout l'Univers aujourd'hui pour victime,
Et voir privés d'encens & ſans autels, ces Dieux
Qui ſouffrent qu'on répande un ſang ſi précieux!



SCÈNE X.

VALÉRIUS, VALÉRIE, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Les deux fils de Brutus . . .

VALÉRIE.

N'achève pas le reste.

VALÉRIUS.

Ils sont morts ?

PLAUTINE.

Aquilie, en ce moment funeste,
Soit d'un poison secret, ou soit de sa douleur,
Expirante comme eux . . .

VALÉRIUS.

Prenez soin de ma sœur.
O tyrannique amour ! ô funeste journée !
A quel prix, liberté, nous êtes-vous donnée ?

POEME

Présenté pour le Prix de l'Açadémie Françoise de 1675.

La gloire des Armes & des Lettres sous LOUIS XIV.

ILLUSTRES Conquérans, dont le Dieu des combats
De triomphe en triomphe accompagnoit les pas;
Et vous, qui par les soins qu'un doux loisir inspire,
Eleviez avec vous les Muses à l'Empire;
Rois, qui fûtes toujours, par vos faits inouis,
Le modèle des Rois jusqu'au temps de LOUIS;
Si jadis entre vous l'ordre des destinées
Partagea les vertus des Têtes couronnées;
Voyez & la Nature & le Ciel aujourd'hui,
Prodigues pour LOUIS, les réunir en lui.

Il en est parmi vous, dont les seules victoires
En faveur de leurs noms parlent dans les Histoires.
Il en est qui, contens d'un auguste repos,
Ont trouvé dans la paix l'art de vivre en Héros.
Mais que sans se fixer dans ces diverses routes,

Pour courir à la gloire, un Roi les prenne toutes,
Qu'il aspire à la fois à ce double laurier,
De Héros pacifique & de Héros guerrier,
Qu'il accorde en lui seul des titres si contraires,
C'est ce que n'ont point vu les siècles de nos pères;
C'est de quoi nos destins, plus heureux & plus doux,
Ne donneront jamais le spectacle qu'à nous.

Si pour voir sous sa loi couler le Rhin *esclave*,
LOUIS ne s'attachoit qu'à dompter le Batave,
Ou si son cœur charmé par de plus doux emplois,
Pour protéger les Arts suspendoit ses exploits,
Il se croiroit oisif, & sa gloire indignée
Murmureroit tout bas de se voir trop bornée.
Il veut plus; & tandis que les plus forts remparts
N'attendent pour tomber que ses premiers regards,
Que pour remettre au joug *Salins*, Besançon, Dole,
Impatient de vaincre, il court moins qu'il ne vole,
Et qu'à suivre ses pas attachée à jamais,
La victoire étudie, & prévient ses souhaits;
Paris est chaque jour embelli d'édifices,
Où s'exercent les Arts sous ses heureux auspices,
Où les Muses suivant sa main qui les conduit,
De Bellone en fureur n'entendent point le bruit.

Qu'importe qu'aujourd'hui la Grèce ne retienne

Que les superbes noms de la Grèce ancienne,
Que des restes douteux & de tristes débris
De ces murs où les Arts étaloient tout leur prix ?
D'un grand Roi pour Paris les bontés souveraines
Consolent l'Univers de la perte d'Athènes.

Ici dans une Tour qu'il fait bâtir exprès,
Pour mesurer du Ciel les sphères de plus près,
Jusques dans le Soleil l'art conduit notre vue;
S'il a la moindre tache, elle est soudain connue;
Et cet espace immense entre nous & les Cieux,
N'en peut rien dérober à l'effort de nos yeux.

Là s'élève un Palais pour ces esprits sublimes,
Qui, sondant la Nature, en percent les abîmes;
Et qui se faisant jour dans leur épaisse nuit,
L'exposent toute entière aux regards qu'elle fuit.
En vain pour y former un invincible obstacle,
Ses plus communs effets nous cachent un miracle;
Le secours qu'un Monarque a daigné nous offrir,
Dans son plus noir chaos nous fait tout découvrir.

Quel Héros, en voyant les Muses florissantes
Unir pour le louer leurs voix reconnoissantes,
N'envoyer que son nom à nos derniers neveux,
Auroit, comme LOUIS, porté plus loin ses voeux?
C'est lui qui des Guerriers réprimant la licence,
A l'ordre militaire asservit leur vaillance;
Et si c'est le chemin que tinrent les Romains,

Pour voir de l'Univers l'empire dans leurs mains ;
Si dans un Art si grand toi seul les imites ,
France, de ton pouvoir quels seront les limites ?
Tes malheureux Soldats, dont les corps mutilés
Marquent la noble ardeur qui les a signalés,
Trouvent un doux séjour, où par des soins prodigues
LOUIS a préparé le prix de leurs fatigues,
Où s'exhale en repos leur sensible douleur
De n'être plus témoins de sa haute valeur,
Et d'apprendre sans cesse, au bruit de ses conquêtes,
Que de nouveaux lauriers couronnent d'autres têtes.

Après l'illustre accord des Muses & de Mars,
Que pourroient à ta gloire opposer les Césars ?
Que la postérité, grand Roi, seroit injuste,
Si tu n'étois qu'égal chez elle au grand Auguste ;
Et si de tes hauts faits l'éternel souvenir
N'y tenoit que le rang qu'il y pourra tenir !
Sous lui du monde entier les forces succombèrent,
Sous ses loix à l'envi les Muses triomphèrent :
On a droit jusques-là de vous traiter d'égaux ;
L'avantage est pareil, & vous êtes rivaux :
Mais Auguste, ou l'amour, ou l'effroi de la terre,
Se borna dans les soins, ou de paix, ou de guerre ;
Il sut les partager, & toi seul à la fois,
De ces soins réunis tu soutiens tout le poids.

PRIÈRE

PRIÈRE POUR LE ROI.

Toi qui laisses briller sur le front des Monarques
Un rayon de ta Majesté,
Qui les fais reconnoître à d'éclatantes marques
Pour les vivans portraits de ta Divinité;
Toi, de qui les bontés passant notre espérance,
Nous ont fait don d'un si grand Roi,
Qu'on voit tout l'Univers envier à la France
Le bonheur de suivre sa loi:
Parmi tant de périls où l'entraîne un courage
Qui se reprocheroit un moment de repos,
Daigne conserver ce Héros,
Et tu conserveras ton plus parfait Ouvrage.

Le Prix fut remporté par M. DE LA MONNOYE.



POEME

Présenté pour le Prix de l'Académie Françoise de 1677.

L'éducation de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

FRANCE, de ton pouvoir contemple l'étendue,
Vois de tes ennemis l'union confondue;
Ils n'ont fait après tout, par leurs vains attentats,
Que te donner le droit de dompter leurs Etats.
Florissante au-dedans, au dehors redoutée,
Enfin au plus haut point ta grandeur est montée.
Mais ce rare bonheur, France, dont tu jouis,
N'iroit pas au-delà du règne de LOUIS;
Ton Empire chargé des dons de la victoire,
Succomberoit un jour sous l'amas de sa gloire,
Si LOUIS, dont les soins embrassent l'avenir,
Ne te formoit un Roi qui sût la soutenir.
Il faut tout un Héros pour le rang qu'il possède;
A moins qu'on ne l'imite, en vain on lui succède.
Que le sceptre est pénible après qu'il l'a porté!
Par tant d'Etats soumis son poids s'est augmenté,
Et par un si grand Roi ces Provinces conquises,
Dans les mains d'un grand Roi veulent être remises.

Peut-être étoit-ce assez pour remplir ce destin,
Que le sang de LOUIS nous donnât un Dauphin.
Sorti d'une origine & si noble & si pure,
Que de vertus en lui promettoit la nature,
Et qui ne se fût pas reposé sur sa foi ?
Mais comme elle auroit pu ne faire en lui qu'un
Roi,
LOUIS fait un Héros si digne de l'Empire,
Que nous l'élirions tous, s'il se devoit élire.
Peuples, le croirez-vous ? de cette même main
Dont le foudre vengeur ne part jamais en vain,
Sous qui l'audace tremble & l'orgueil s'humilie,
Il trace pour ce fils l'histoire de sa vie,
Ce long enchaînement, ce tissu de hauts faits,
Qu'aucuns momens oisifs n'interrompent jamais;
Ne nous figurons point qu'il la borne à décrire
Un Empire nouveau qui grossit notre Empire,
Nos drapeaux arborés sur ces superbes forts
D'où Cambrai défioit nos plus vaillans efforts,
Et d'Espagnols défaits ses campagnes couvertes,
Et la riche Sicile ajoutée à leurs pertes;
Exploits trop publiés, & dont il veut laisser
L'exemple à tous les Rois, s'ils l'osent embrasser.
Mais les profonds secrets de sa haute sagesse,
Ce n'est qu'à son Dauphin que ce Héros les
laisse.
Tous ces vastes desseins qu'exécute un instant,
Et dont il ne nous vient que le bruit éclatant,
Les yeux seuls de son fils découvrent leur naissance.

Il les voit lentement mûrir dans le silence;
Et recevoir toujours d'insensibles progrès,
Tant que tout à l'envi réponde du succès,
Et que de tous côtés la fortune soumise
Se trouve hors d'état de trahir l'entreprise.
Tremblez, fiers Espagnols; Belges, reconnoissez
De quoi par ces leçons vous êtes menacés.
Quand LOUIS affrontant vos feux & vos machines,
De vos murs abattus entasse les ruines,
Que rien ne se dérobe à son juste courroux,
Peut-être n'est-il pas plus à craindre pour vous,
Que quand avec les soins de l'amour paternelle
Il s'attache à former son fils sur son modèle.
Dans ce présent qu'il fait à ses Peuples charmés,
Combien d'autres présens se trouvent renfermés!
Il nous donne en lui seul des victoires certaines,
Il nous donne l'Ibère accablé de nos chaînes.
Combien, heureux François, devez-vous à LOUIS,
Pour toutes les vertus dont il orne ce fils!
Mais s'il falloit encor qu'à ces vertus guerrières,
Les Muses, les Beaux-Arts prêtassent leurs lumières,
Combien lui devez-vous pour le grand Montausier,
Qu'à ce noble travail il daigne associer!
Il est cent & cent Rois, dont peut-être l'histoire
Dans la foule des Rois cacheroit la mémoire,

Si de leurs successeurs l'indigne lâcheté
Ne leur donnoit l'éclat qu'ils n'ont pas mérité ;
Princes de qui les noms avec gloire survivent,
Parce qu'on les compare avec ceux qui les suivent.
Quelquefois même un Roi qui ne se répond pas
Que d'assez longs regrets honorent son trépas,
Par un tour politique en secret se ménage
D'un indigne héritier le honteux avantage.
Tibère dut l'Empire à ses heureux défauts ;
Auguste eût pu d'ailleurs craindre peu de rivaux :
Mais enfin aux Romains sa vertu fut plus chère,
Quand elle eut le secours des vices de Tibère.
Tu dédaignes, LOUIS, ces maximes d'Etat ;
Tu veux qu'un successeur augmente ton éclat :
Mais loin qu'à ses dépens ton grand nom se soutienne,
Tu veux que par sa gloire il augmente la tienne.
Animé de ton sang, formé par tes leçons,
De disciples & de fils réunissant les noms,
Quelles hautes vertus peut-il faire paroître,
Qu'il n'hérite d'un père, ou n'apprenne d'un Maître ?
Les Peuples compteront au rang de tes bienfaits
Le bonheur dont sa main comblera leurs souhaits :
Et par son bras vainqueur nos ennemis en fuite,
N'imputeront qu'à toi leur puissance détruite.
Déja tous nos François, spectateurs de tes soins,
Dans ces voix d'allégresse à l'envi se sont joints.

Notre jeune Dauphin des beaux desirs s'enflâme :
LOUIS par ses leçons lui transmet sa grande ame ;
Il attend qu'il le suive un jour d'un pas égal,
Et dans son propre fils se promet un rival.

Le Prix fut remporté par M. DE LA *M*ONNOYE.



POEME

Présenté pour le Prix de l'Académie Françoise de 1687.

Le soin que le Roi prend de l'éducation de la Noblesse dans ses Places & dans Saint-Cyr.

NOBLESSE, heureux hasard, digne de nos hommages,
Toi qui par un beau titre ornes les grands courages,
Toi qui leur prescrivant de glorieuses loix
Sur eux à la vertu donnes de nouveaux droits,
Malgré ton juste orgueil & tes fières promesses,
Hélas! que deviens-tu sans l'appui des richesses?
Indispensable appui pour tes plus beaux desseins,
Nécessité fatale & honteuse aux humains!
Souvent aux champs de Mars ceux que ta voix convie,
Cultivant des sillons, seul espoir de leur vie,
Sous de rustiques toits inconnus & cachés,
A des emplois trop vils sans relâche attachés,
Passent des jours sans gloire; & dans ces soins champêtres,

Ce sang si généreux reçu de leurs Ancêtres ;
S'avilit jusqu'au point qu'il ne regrette pas
Les lauriers dont LOUIS couronne ses soldats.

Plus tristement encore un beau sang dégénère.
L'avoûrai-je en ces vers ? ce sexe né pour plaire,
Et combattre toujours contre ce qui lui plaît,
Peut, dans de longs malheurs, oublier ce qu'il est.
Il n'apprend point assez à repousser les armes
Des ennemis flatteurs qu'il se fait par ses charmes.
Et n'est-ce pas un piége alors pour la beauté,
Qu'un rayon de fortune à ses yeux présenté ?
Ah ! faut-il que l'Amour, dont la force est si grande,
Pour séduire les cœurs jusqu'à cet art descende ?
Mais c'est LOUIS qui règne ; il ne s'occupe plus
Qu'à fixer parmi nous l'empire des Vertus.
Le sort leur livre en vain des attaques cruelles,
Ce Héros s'est chargé de le vaincre pour elles.

O vous, dans vos tombeaux, qui vous intéressez
A l'honneur des neveux que vous avez laissés,
Sur la foi de LOUIS vous ne devez plus craindre
Que de vos noms par eux l'éclat vienne à s'éteindre.
Ce Roi devient leur père ; ils en sont adoptés,
Dès que par leurs malheurs ils lui sont présentés :
Il fait valoir leur sang, & dans leur impuissance,
LOUIS remplit en eux leur illustre naissance.
Quel essain de jeunesse excité par ses soins,
Délivré désormais des indignes besoins,

Vole où s'apprend sous lui l'art qui mène à la gloire,
Lieux consacrés à Mars, écoles de victoire,
Terreur de nos voisins, à qui s'offrent de près
De leurs futurs vainqueurs les menaçans progrès !
Tous ces jeunes Guerriers instruits de ce qu'ils doivent
Au bras qui les soutient, au secours qu'ils reçoivent;
Fiers de porter le nom d'Elèves d'un Héros,
Brûlent de quitter l'ombre & le sein du repos.
De ses nobles leçons qu'il leur demande compte,
Que sa justice exige une vengeance prompte,
Ils partent, & soudain mille périls bravés,
Vont montrer sous quel maître ils furent élevés,
Et par leurs vifs efforts, des Provinces nouvelles
Vont payer, s'il se peut, ses bontés paternelles.

Mais des mêmes bontés il offre encore à nous
De plus charmans effets, des ouvrages plus doux.
Dans les murs de Saint-Cyr, asyle solitaire,
LOUIS montre encor plus le tendre cœur d'un père.
Là, dans un plein repos, au milieu des bienfaits,
Que sa puissante main y répand pour jamais,
On voit couler les jours d'une troupe nombreuse
Que formèrent les Cieux aimable & malheureuse;
Et pour qui leurs faveurs & leurs dons les plus beaux
Etoient peut-être encore une source de maux.
Là, d'un trop doux péril une entière ignorance,
Permet que la beauté règne avec l'innocence.

Difficile union, mais qu'on doit au pouvoir
Du modèle fameux qui souvent s'y fait voir !
La vertu, sous le nom d'une illustre héroïne,
Descend dans ce séjour, y préside, y domine,
Telle que l'on a dit que ses charmes puissans
Des mortels étonnés auroient tous les encens ;
Attireroient les vœux des cœurs les moins sensibles,
Si ces charmes jamais pouvoient être visibles.
Heureux qui de l'hymen prêt à suivre les loix,
D'une épouse en ces lieux viendra faire le choix !
Que sa noble douceur, sa conduite fidelle,
Que tout rendra Saint-Cyr recommandable en elle !
Mais plus louable encor celle qui dans ces murs
Se vouera toute entière à des devoirs plus purs !

Ainsi s'étend à tout l'auguste Intelligence
Qui veille sans relâche au bonheur de la France.
Le Héros dont le bras ne cesse de tenir
Un foudre toujours prêt à soumettre ou punir,
Lui qui pour commander à l'Europe alarmée,
N'a qu'à laisser agir sa seule renommée,
Est le même Héros qui sait former nos mœurs,
Par qui la piété règne dans tous les cœurs,
Par qui l'unique foi dompte l'hydre à cent têtes.
Nos plus divines loix, nos plus belles conquêtes,
Ont la même origine, & partent d'un seul Roi.
Siècles, à nos discours ajouterez-vous foi ?

Lorsque dans le passé notre Histoire enfoncée,
Par un lointain confus sera presque effacée,
Peut-être les esprits faussement pénétrans
Feront-ils de LOUIS deux Héros différens.

PRIÈRE POUR LE ROI.

Il ne part qu'un souhait de tous les cœurs François,
Seigneur, & chaque jour vos autels nous entendent
Pousser vers vous une commune voix.
Faites durer des jours dont nos destins dépendent;
Ne rappellez que tard, dans les Cieux qui l'attendent,
Le plus parfait de tous les Rois.
Ne pouvons-nous pas prendre une juste assurance,
Que vous ne l'eussiez point par vos dons éclatans
[illegible]re au bonheur de la France,
[illegible]elle en jouît long-temps?

Le Prix fut remporté par Mademoiselle DESHOULIERES.

AD SERENISSIMUM

PRINCIPEM CONDÆUM,

Solo lacte victitantem (1).

Ne sit pudori lacte regales mero
Mutare, Borboni, dapes;
Luxu & remoto, pellere innocentibus
Sitim famemque poculis.
Haud alius olim, Rege Saturno, cibus
Heros aluit & Deos:
Cùm pura adhuc, recensque ab auctoris manu
Natura nesciret dolum;
Rivisque latice candido manantibus
Curam & labores mergeret.
Tunc illa lacti concolor proles suo
Agitabat ævum lætius:
Ne quid senectus, quidve lautitiæ comes
Foret podagra, noverat.

(1) Par le Père Commire, Jésuite.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONDÉ,

Sur ce qu'il ne vit plus que de lait.

Si la frugalité qui règne en vos repas
Succède au luxe qu'elle chasse,
Si de cent mets exquis le lait y tient la place,
Grand Prince, n'en rougissez pas.
Autrefois, lorsque la Nature
Ne faisoit que sortir des mains de son auteur,
Et conservoit un tranquille bonheur
En se conservant toute pure,
La terre vit couler mille ruisseaux de lait
Sur ses campagnes fortunées ;
Dieux & Héros en burent à souhait
Et vécurent longues années.
Ils avoient beau s'en régaler,
Jamais aucune maladie :
Parmi tant de plaisirs, jamais pour les troubler
Goutte ne fut assez hardie.
Pour ce grand Jupiter, qui fait craindre en tous lieux
Sa Majesté suprême & sa vaste puissance,
Une chèvre eut l'honneur d'alaiter son enfance ;

Tunc & capellæ plena ſiccantem ubera
Tellus adoravit Jovem ;
Qui, ne ſibi unquam tam bonus deeſſet liquor,
Nutricem Olympo tranſtulit.
Apollo dulci rore cùm cuperet frui
Servavit Admeti boves,
Mammaſque crebrò ſuxit, Ambroſiæ ut vetus
Abſtergeret faſtidium.
Hoc ipſe madibus nectare Alcmenæ puer
Nova fecit orbi ſidera :
Quot ab ore guttæ, dum bibit, defluxerant ;
Totiêre per cælum faces.
Languere inerti ne tamen credo otio,
Queis molle placuit poculum :
Lac auget animos. Inde magnorum venit
Effector operum ſpiritus,
Puroque bilis igne, cognata & ferens
Superas ad arces pectora
Ætherius ardor. Sic feros idem Hercules
Lactantis in matris ſinu

Il fut nourri de lait, & ce Maître des Dieux
Le trouvant à son goût, soit par reconnoissance,
Soit pour avoir toujours du lait en abondance,
Mit sa nourrice dans les Cieux.
Et quel fut le sujet de la métamorphose
D'Apollon en simple Berger ?
A garder un troupeau s'il voulut s'engager,
Quelle en pouvoit être la cause ?
Si ce n'est que ce Dieu se sentoit dégoûté
De ce fade nectar versé par Ganimède,
Et que de son dégoût c'étoit le vrai remède
Que de boire du lait en pleine liberté.
Voyez ces Astres dont à peine
Il vient jusques à nous une foible lueur :
C'est-là ce même lait qui tomba par malheur
De la bouche du fils d'Alcmène ;
Et comme il eût été perdu,
Jupiter ménagea ces précieuses gouttes,
En Astres il les changea toutes ;
Et du chemin de lait voilà ce qu'on a su.
Le lait n'inspire pas une mollesse oisive :
Un grand cœur en conçoit une flâme plus vive,
Qui, sans souffrir aucun repos,
Par les élancemens d'une vertu divine
Remonte vers le Ciel, d'où l'esprit d'un Héros
Sent qu'il tire son origine.
C'est ainsi que vainqueur de deux serpens affreux,
A l'Univers Hercule sut apprendre
Que la jeune valeur qu'il essayoit sur eux,

Elisit angues; seque concilis Deûm
Patrioque deberi polo,
Jam tum probavit. Sed quid exemplis fidem
De fabulosis quærimus?
Ephratæus ille pastor, immanes manu
Cui ludus ursos frangere,
Cui sæpè presso gutture horrendum fremens
Succubuit in sylvis leo:
Virtutis undè robur indomitæ hauserat
Et cor pavere nescium?
Per sola patrios rura sectantem greges
Succo fovebat vivido
Expers aratri vitula, & infestis lupos
Lacessere audax cornibus.
Hinc funda victrix, & Palæstinus caput
Suo ense truncatus gigas.
Tibi ipse testis, Borboni, an lac martios
Restinguat ignes pectore:
Dicat Batavo mutuam in cladem & probrum
Male fœderatus Celtiber,

Jusqu'au Ciel même auroit droit de prétendre.
Si la gloire dès-lors fut son unique objet,
D'où tiroit-il ces forces, ce courage ?
Du lait qu'il avoit pris ; car il étoit d'un âge
A n'avoir pris encore que du lait.
Mais d'un Héros imaginaire
Nous nous autorisons en vain.
Vous connoissez ce Pasteur du Jourdain,
Qui ne se fit point une affaire
De déchirer les lions de sa main.
Jamais avec un coup de fronde
Du bruit de sa valeur eût-il rempli le monde,
Et jamais eût-il terrassé
Ce Philistin, l'effroi de la Judée entière,
Sans le lait qu'il avoit sucé
De quelque Genisse guerrière ?
Pourquoi, Prince, chercher d'autre témoin que vous ?
La généreuse ardeur qui vous rend invincible,
Le lait peut-il l'éteindre ? & parce qu'il est doux,
Votre bras dans la guerre en est-il moins terrible ?
Que l'Espagne le dise, elle qui ne s'unit
A la Hollande sa rebelle,
Que pour partager avec elle
Les malheurs éclatans dont la France punit
Cette République infidelle.
Qu'ils le disent aussi, ces valeureux soldats,
Qui dans de longs festins étudioient la guerre ;
Ces Allemands, qui puisoient dans un verre

Epulisque opimis frustrà, & ardenti mero
Germanus iram suscitans.
Valles Senesi strage cumularunt suâ,
Vinoque rubrum & sanguine
Auxêre sabim. Pinguia obscœnas adhuc
Pascunt volucres corpora.
Ceu cùm Libissæ matris expressum bibit
Mammâ furorem turgidâ,
In bella catulus fertur & sævos boum
Tristique custodum nece
Exercet ungues. Efficaci poculo
Ad arma sic victor redit,
Nova & juventas. Te quidem nuper tribus
Cùm vidit auctum laureis,
Hostesque trepido fugere cogentem gradu,
Alsatia juvenem credidit.
Nunc ergò dum te rore vitali fovet
Viresque fessas recreat,
Lacti vicissim reddis antiquum decus,
Meritosque honores asseris.

L'héroïque chaleur qu'ils portoient aux combats :
La Sambre se vit teinte, & ses ondes troublées
De sang & de vin confondus.
Aujourd'hui dans Senef ces grands corps étendus
Remplissent encor les vallées.
Mais quel Héros a remporté
Sur des buveurs de vin cette illustre victoire ?
C'est un buveur de lait. Notre postérité,
En lisant ses exploits, les pourra-t-elle croire ?
S'en rapportera-t-elle à la fidélité,
Ou de ma Muse, ou de l'Histoire ?
Tel qu'un jeune lion qui boit en même temps
Et la fureur & le lait de sa mère,
Et qui des ongles & des dents
Sur les troupeaux exerce sa colère ;
Tel, graces à ce lait dont la douce liqueur
Vous a fait de vos ans oublier la foiblesse,
Vous avez au combat repris votre jeunesse,
Et votre première vigueur.
Sans doute quand le Rhin vous vit de son rivage
Couronner votre front de cent lauriers nouveaux,
Il crut qu'il falloit être en la fleur de son âge
Pour porter tout le poids de ces nobles travaux.
Cependant pour le lait votre reconnoissance
Va si loin, que déja vous ne lui devez rien.
Si de vôtre santé c'est l'unique soutien,
Il en reçoit la récompense :
Vous lui faites honneur quand il vous fait du bien.
Tous nos François, glorieux de vous suivre,

Nam jure dici meruit Heroum cibus;
Quando ipso fecisti tuum,
Jam Gallus (1) omnis nomini favens suo;
Pro delicato nectare
Fastidiosus despuet fimus dapes,
Spretique dona Liberi.
Jam rursùs imbre lota divino novum
Trahent nitorem lilia.
At tu liquores quæ gravi nunquam ubere
Summittere almos desinis,
Juvenca felix! si potest quicquam meum
Spondere carmen, & potest;
Non fabulosis clara Graiûm versibus
Io tibi se præferet:
Ex homine quanquam facta bos, Dea ex bove
Templo remugit aureo,
Populosque blandâ voce poscentes opem
Oraculis conterruit.

---

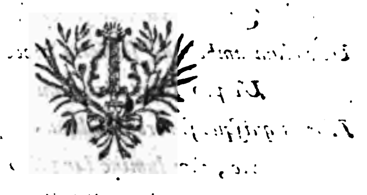
(1) Galli à voce γαλα, quæ lac significat, haberi nomen dicuntur.

Des ſuperbes feſtins ne feront plus d'état ;
Et je prévois qu'ils ne voudront plus vivre
Que d'un nectar ſi délicat.
Bacchus même verra la vigne abandonnée ;
Il arrachera de chagrin
Les pampres dont ſa tête eſt toujours couronnée ;
Et maudira la fatale journée
Où pour le lait vous quittâtes le vin.
Les lys dont le lait ſeul rend la couleur ſi belle ;
En feront arroſés pour la ſeconde fois ;
Et nous admirerons une fraîcheur nouvelle
Sur ces illuſtres fleurs de l'Empire François.
Et toi, que le deſtin réſervoit à la gloire
De nourrir un Héros ſi grand,
Si d'une immortelle mémoire
Je ſuis un aſſez bon garant,
Geniſſe mille fois heureuſe,
Tu peux bien t'en fier à moi ;
Io, cette Io ſi fameuſe,
Quoi qu'en ait publié la Grece fabuleuſe,
Ne l'emportera point ſur toi.
Il eſt vrai que de fille elle devint Geniſſe,
De Geniſſe Déeſſe, & qu'aux pieds des autels
Tout un Peuple attend d'elle un ſeul regard propice ;
Et qu'il ſuffit qu'elle mugiſſe
Pour rendre un oracle aux mortels.
Mais laiſſe-lui ces foibles avantages ;
Oui, tes deſtins ſeront encor plus beaux ;
Et tu tiendras ton rang dans ces grands pâturages

Dicēre quondam nobiles inter feras
Tenēre Olympi pascua ;
Vernasque cornu ducere aurato dies
Tauri marita lucidi.
Intereà olentes perge regali memor
Herbas alumno carpere ;
Præstesque Francis lacteâ ut serus viâ
Condæus ad superos eat.



Que rempliſſent au Ciel cent nobles animaux.
Là par un doux hymen tu te verras unie
Au céleſte Taureau digne de tes amours;
Et vous viendrez tous deux de compagnie
Nous amener nos plus beaux jours.
Cependant repais-toi plus qu'à ton ordinaire,
Choiſis la meilleure herbe & la plus ſalutaire;
D'un illuſtre Héros tu réponds aujourd'hui;
Conſerve-nous long-temps cette valeur ſuprême
Dont nous faiſons notre plus ferme appui,
Et ſache que tu dois avoir ſoin de toi-même,
Pour avoir plus de ſoin de lui.
Empêche que CONDÉ n'aille de trop bonne heure
Par le chemin de lait prendre ſa place aux Cieux;
Encor que ſon grand cœur vole à cette demeure,
Le plus tard ce ſera le mieux.



REGI,

Pro recupetatâ valetudine (1).

DIFFUGERE metus procul,
Lætare incolumi, Gallia, Principe;
Et jactantibus aureis
Frontem laurigeram cingere liliis
Ne differ : nimis ah ! nimis
Forti quanquam animo dissimulans tulit,
Sævus torsit eum dolor ;
Dum ferrum Medici parcere nescium,
Crudelesque piè manus
Fallacis latebras excuterent mali.
Quo nos vulnere saucii,
Ut cœlum ambiimus sollicitâ prece !
Ut pro Rege vicarium
Mortis quisque furori obtulimus caput !
Sic, cùm lumine languido
Passus deliquium sol, mediâ die
Noctem turbidus objicit
Improvisam oculis ; omnia lugubri

(1) Par le même.

AU ROI,

Sur le recouvrement de sa santé.

La crainte & les soucis loin de nous se retirent ;
Que de notre bonheur nos ennemis soupirent :
France, porte à leurs yeux avec plus de fierté
Les lys & les lauriers dont tu te ceins la tête.
Tu vois de ton Héros les jours en sûreté ;
Triomphe, ta plus belle & plus noble conquête
Ne l'a jamais tant mérité.
Qu'il souffrit de vives atteintes,
Lorsque d'officieuses mains
Lui prêtoient à regret des secours inhumains !
Il tenoit ses douleurs captives & contraintes,
Il leur refusoit fièrement
D'un soupir ou d'un cri le vain soulagement ;
On n'a connu ses maux que par nos plaintes.
L'art qui par d'utiles rigueurs
Répare & soutient la nature,
Ne lui faisoit point de blessure
Qui ne se fît sentir jusqu'au fond de nos cœurs.
Que les menaces passagères
Qui parurent alors du céleste courroux,
Attirèrent de vœux empressés & sincères !
En offrir pour LOUIS, c'est en offrir pour nous.
Telle est à nos regards l'horreur qui se présente,

Stant obducta situ : feræ
Lamentantur ; aves flebiliter gemunt,
Flores vita etiam fugit,
Extincto superesse indociles patri.
At curæ ite graves : viget,
Et luci LODOIX restituit suos.
Hinc grates agimus rei
Votorum meritas, non sine lacrymis
Quas amor male continet,
Haud tantæ capiens lætitiæ modum.
Illo sospite, quid Deus
Majus Francigenis aut melius daret?
Non si lapsus ab æthere
Victrices Aquilas Fædifrago Insubri
Rursum Carolus inferat,
Ereptaque Arabi Cantabria, jugo
Infrænes premat Hungaros ;
Ac Cimbrum Ligeri subjiciat mare ;
Penset BORBONIDEN satis ;
Nec virtute nepotem æquet avus pari.
Ejus prælia posteris
Cum fasti memores, famaque divident,
Qua tandem poterunt fide
Vanum se levibus demere fabulis?

Telle est la subite épouvante
Qui saisit l'Univers surpris, inquiété,
Quand le soleil dans sa course éclatante
Perd, ou semble du moins perdre cette clarté
Par qui la Nature est vivante,
Et qui seule en fait la beauté.
Si prodiguant sa vie on en sauvoit une autre,
Nous n'eussions pas craint pour la vôtre,
Grand Roi; nous étions prêts de renoncer au jour.
Mais Dieu vous rend à nous, content de reconnoître
Que par l'excès de notre amour
Nous sommes dignes d'un tel Maître.
Que nos cœurs sont reconnoissans!
Quelle vive allégresse en tous lieux se déploie!
De-là partent tous ces encens
Que d'ici vers le Ciel un Peuple heureux envoie,
Et ces concerts sacrés tous les jours renaissans,
Et ces larmes, de notre joie
Témoins encore plus puissans.
Que LOUIS vive, il n'est aucune grace
Dont nous devions importuner les Cieux.
Quand le plus grand des Héros de sa race,
Charles (1), abandonnant le séjour glorieux,
Où près du Trône saint il occupe une place,
Reviendroit régner en ces lieux;
Quand recommençant même une course nouvelle,
Il soumettroit aux Francs, pour la seconde fois,

(1) Charlemagne.

Seu narrabitur ungula
Sulcatus Vahalis quadrupedum, & Lacus
Audax per tumidos eques
Intrare armiferæ castra Batavia;
Seu dicetur ut insolens
Olim frena pati, denique paruit
Fractis Flandria viribus:
Ut devicta iterùm non violabili
Se Burgundia Galliæ
Junxit fœdere. Quin finibus additum
Nostri non stupet Imperî
Abruptis Luceburgum è scopulis minax?
Unâ quisve duas die
Arces non refugit credere deditas;
Alpini hanc dominam Padi,
Illam, Rhene, tui gurgitis arbitram?
Prædo luget adhuc Nomas
Exustum pluviis Algerium ignibus.
Nec Syrtis Tripolim sua
Franciæ fulminibus præstitit obvium.
Currunt divitiis Indiæ
Pinus merce graves, per freta Barbaris
Circumsessa triremibus
Securæ: neque jam Massiliotico

Et le Lombard perfide & le Saxon rebelle;
Qu'il apprendroit aux Huns à vivre ſous des Loix,
Ebranleroit l'Empire ennemi de la Croix,
Qu'au milieu de l'Eſpagne avoit fondé le More:
Ah! nous regretterions encore
Et LOUIS & ſes grands exploits!
Quel autre ſur le Rhin ſe frayant un paſſage,
Eût fait fendre cette onde aux pieds de ſes chevaux,
Et par ce grand péril eût ſur l'autre rivage
Cherché d'autres périls & de plus grands travaux?
On voit avec terreur la Flandre belliqueuſe
Baiſſant ſous notre joug une tête orgueilleuſe,
Qui n'a plié que ſous mille hauts faits;
Et la Bourgogne aux lys autrefois arrachée,
A ces mêmes lys attachée
Par un bras qui répond qu'elle l'eſt pour jamais.
Ces ſuperbes rochers, d'où Luxembourg tranquille
Bravoit des aſſiégeans la valeur inutile,
De nos efforts ſe ſont-ils garantis?
Des deſſeins que jamais on n'auroit preſſentis,
Ont fait naître en un jour deux conquêtes nouvelles,
Sous qui le Pô, le Rhin, juſqu'au ſein de Thétis,
Tremblans & déſormais fidelles,
Roulent leurs flots aſſujettis.
Sur les ſables brûlans de l'Afrique alarmée,
Des brigands redoutés par des crimes heureux,
De nos foudres encor reſpirent la fumée;
Ils frémiſſent encor des ravages affreux
Qui reſtent dans leurs murs de la pluie enflâmée

Deprehensus pelago institor
Pejus naufragio servitium timet.
Laureis sed magis omnibus
Claret pacis opus, Maxime Rex, tuæ:
Qua Divis hydra centiceps
Detestata jacet. Cœperat huic tamen
Membris ire novus calor,
Paulatimque solo se reparabilis
Tollebat capitum seges,
Jactans horrisono gutture sibila.
Spem nunc abjicit improbam;
Te damnata supremum incolumi mori.



Qu'un ordre de LOUIS fit descendre sur eux.
L'infame soif de l'or qu'ils ne peuvent éteindre,
Désormais cependant respecte nos vaisseaux ;
De leurs avides mains l'ardeur sait se contraindre ;
Nos trésors à leurs yeux sont portés sur les eaux ;
On n'a plus sur la mer que la mer seule à craindre.
Mais de tous ces exploits & l'éclat & le fruit,
Et tout ce que LOUIS a fait par son tonnerre,
Cède à l'ouvrage saint que la paix a produit.
Cette hydre qui sortant de l'éternelle nuit,
Déclaroit au Ciel même une insolente guerre,
Tombe sous le Héros dont le bras la poursuit,
Et ses cent têtes sont par terre.
Elles sembloient pourtant devoir se relever,
Dans peu leurs sifflemens pouvoient se faire entendre ;
La nouvelle fureur qu'elles alloient reprendre,
Plus que jamais eût osé nous braver.
Mais libre du péril que craignoit votre Empire,
Vous vivez, grand Monarque, & sans que votre bras
S'attache contre l'hydre à de nouveaux combats ;
Elle vous voit, & pour jamais expire.



LE DUC DE VALOIS,

HISTORIETTE.

Tout dormoit dans Paris, la nuit étoit sans lune,
De nuages épais l'air étoit occupé,
Quand un *jeune Seigneur* en secret échappé;
Se dérobant à sa suite importune,
Sortit, d'un gros manteau le nez enveloppé;
Tout cela, direz-vous, sent sa bonne fortune,
Vous ne vous êtes pas trompé.

Il étoit attendu par une jeune Dame
Qui de son vieux mari n'alongeoit pas les jours.
Vous dire ici comment il sut lui toucher l'ame,
Ce seroit un trop long discours.
Et puis dans ce détail quel besoin qu'on s'engage;
Après qu'on vous a deja dit
Que l'Amant étoit jeune, & le Mari sur l'âge?
Cela; ce me semble, suffit.
Mais de savoir leurs noms si vous êtes en peine,
Vous allez les apprendre tous;
Valois étoit l'Amant, la Belle étoit la Reine,
Louis Douze le vieil époux.

Il n'avoit point d'enfans; lui mort, la Loi Salique

Adjugeoit

Adjugeoit à Valois ce qu'il avoit de bien.
Le reste de ses jours ne tenoit plus à rien,
Encore étoit-ce un reste assez mélancolique;
Et cependant il avoit entrepris
D'engendrer un hoir mâle, & cela sans remise.
La Reine vint alors de Londres à Paris,
Pour l'aider dans cette entreprise.
On ne décide point auquel il tint des deux;
Mais enfin de l'hoir mâle on n'eut point de nouvelles,
Valois aima la Reine, & déja même entr'eux,
Les unions des coeurs passoient pour bagatelles.
Il sentoit approcher l'heure du rendez-vous.
Que de voeux empressés! que de transports de flâme!
Les plaisirs à venir flattoient si bien son ame,
Que des plaisirs présens ne seroient pas plus doux.
Je ne sais par quelle aventure
Dans ce temps justement il rencontre Boisy.
C'étoit un homme âgé, d'une sagesse mûre,
Enjoué cependant, & sage avec mesure,
De plus son confident choisi.
Ah! Boisy, lui dit-il, tu vois de tous les hommes
Le plus heureux, le plus content;
Au milieu de la nuit, au moment où nous sommes,
La Reine, la Reine m'attend.
J'entends, lui dit Boisy, fier de votre victoire,
Tout transporté d'amour, & de joie enivré,

Vous courez chez la Reine y recueillir la gloire
Du tendre & doux accueil qui vous est préparé.
C'est un bonheur pour vous plus grand qu'on ne
peut croire,
Que pour vous arrêter vous m'ayez rencontré ;
Et si la Reine étoit avec vous plus féconde
Qu'elle ne l'est avec son vieil époux,
(Or cela me semble, entre nous,
Le plus vraisemblable du monde)
Le Roi seroit enfin au comble du bonheur ;
Grace à vous, il se verroit père,
Quoique ce nom fût pour lui trop d'honneur ;
Et ce que par lui-même il n'eût jamais su faire,
Vous le feriez en sa faveur.
De-là tirez la conséquence :
Vous prévoyez bien comme moi,
Que vous qui, Louis mort, héritez de la France,
Vous verriez après lui Monsieur votre fils Roi ;
Et puis, Seigneur, réduit à recevoir la loi,
Il faudroit prendre patience.
Valois qui jusqu'alors, plein de sa passion,
Ne songeoit qu'aux plaisirs de sa chère conquête,
Se vit assassiné d'une réflexion
Qui vint troubler toute la fête.
Qu'il eût bien mieux aimé, s'exposant au hasard
D'être sujet toute sa vie,
Gaîment & sans scrupule achever sa folie,
Quand il eût dû la connoître trop tard !
Sans doute le péril de perdre un Diadême

Refroidiſſoit l'ardeur de ſes empreſſemens ;
Mais auſſi ce péril avoit tant d'agrémens,
Qu'il valoit la Royauté même.
Si l'honneur fièrement lui montroit tant d'Etats :
Que lui devoit coûter ſon aimable foibleſſe,
Un autre honneur de différente eſpèce,
Mais pourtant auſſi fort, lui demandoit tout bas :
Que dira de toi ta Maîtreſſe ?
Quand l'amour avoit le deſſous,
Il trouvoit de Boiſy la morale aſſez bonne ;
Il jugeoit qu'il valoit mieux manquer un rendez-vous,
Que de manquer une Couronne ;
Qu'oſer lui préférer de légères douceurs,
C'eſt d'une viande creuſe aiſément ſe repaître :
Et que de ſa Maîtreſſe acceptant les faveurs,
Il jouoit à ſe faire un Maître.
A l'amour cependant il n'a pas renoncé.
Quitter une Maîtreſſe & ſi belle & ſi chère !
Encor ſi cet amour étoit moins avancé,
Ce ne ſeroit pas une affaire ;
Mais ſur le point d'être récompenſé,
La planter là, cela ne ſe fait guère.
Il fait de plus qu'il a le préſent dans ſes mains ;
L'avenir n'eſt pas ſûr ; pourquoi s'en mettre en peine,
Et ſur une crainte incertaine
Refuſer des plaiſirs certains ?
L'irréſolution étoit d'une nature

A ne prendre pas sitôt fin ;
Mais Boisy de qui l'ame étoit un peu plus dure ;
Le prit & le força de rebrousser chemin :
Sans cela de long-temps il n'eût rien pu conclure;
Ce sage confident soulageant son ennui
Par de bonnes raisons morales,
Quoiqu'il se révoltât encor par intervalles,
Le ramena couchés chez lui (1).

ÉPITRE.

A Peine la naissante Aurore
Embellit le Ciel & le dore,
A peine renaît la clarté,
Que voici votre petit More
Qui vient criant : « Je suis botté ;
» Je m'en vais trouver la Beauté,
» Qu'apparemment ton cœur adore :
» Car, à dire la vérité,

(1) « Le Comte d'Angoulême (*depuis François Ier*), » devint amoureux de la jeune Reine ; mais on lui fit » appercevoir qu'il couroit risque de se donner un » Maître. Grignaux fut l'auteur de ce sage conseil, suivant quelques-uns ; d'autres en font honneur à Gouffier, & d'autres à du Prat ». *Abrégé Chronol. de M. le P. Hénaut, année* 1514.

Gouffier est le même que Boisy. Il avoit été Gouverneur du jeune Prince.

F 1 9

» Je t'en crois toujours enchanté ;
» Ou je ne suis qu'une pécore.
» Et qui pourroit être tenté
» De lui faire infidélité,
» Auroit bien besoin d'ellébore.
» Vîte, vîte, qu'on fasse éclore
» Des vers où son nom soit chanté :
» Fi de la prose, je l'abhorre.
» Par moi paquet sera porté,
» En style des Dieux usité.
» Tout autre emploi me déshonore ;
» Et sied mal à ma dignité ».
Ainsi je n'ai pas consulté
Le Dieu que le Parnasse implore ;
Mais une autre Divinité,
De qui je veux que l'on ignore
Et le nom, & la qualité.
Voici ce qu'elle m'a dicté,
D'un ton de voix, non pas sonore,
Mais si bas, si précipité,
Que j'ai perdu tout, excepté
Ces trois mots que je sais encore :
« Si vous voulez par votre absence
» Exciter plus d'impatience,
» Enflammer encor plus l'amour,
» Revenez ; il suffit d'un jour ».

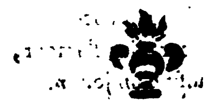


SUR UNE ABSENCE.

AUROIS-JE trahi mes sermens ?
L'absence dans mon cœur produit des changemens;
Une plus vive ardeur m'enflâme & me dévore;
J'en sens mille fois plus encore
Que l'amour qui m'occupe est mon unique loi.
Ah ! puisse l'objet que j'adore,
En être changé *comme moi !*

SUR LE MÊME SUJET.

SOLITAIRE séjour, que j'ai besoin de toi !
Sauve-moi des plaisirs qui s'offriroient à moi ;
Aide encor, s'il se peut, à ma tristesse extrême ;
Nourris ma rêverie, entretiens mes soupirs.
Qu'il est doux d'être sans plaisirs,
Quand on est loin de ce qu'on aime !



SUR LE MÊME SUJET.

Quoi ! le soleil ne feroit plus qu'un tour,
Et je reverrois ma Sylvie !
Daigne encor jusques-là me conserver le jour,
Et tu pourras, charmant Amour,
Dans ce moment disposer de ma vie.

SUR UN CACHET.

Quand je mis dans mon écritoire
Cette petite tête noire
Qui doit me servir de cachet,
J'entendis (qui l'auroit pu croire ?)
Qu'elle me parloit clair & net,
Comme la tête de la foire.
Regarde-moi de tes deux yeux,
Me dit-elle ; je suis esclave,
Et j'ai vu le jour en des lieux
Plus ardens qu'un miroir concave.
Avec moi, ne crois pas permis
De cacheter pour ton Iris
Une lettre qui soit écrite
D'un style froid ou peu soumis.
Je te le dis, & le répète ;

Une lettre sur ce ton-là.
Tu peux chercher qui la cachète;
Je ne suis pas propre à cela.
Va, lui dis-je, mon pauvre More,
Tu ne me connois pas encore;
Mes lettres sont dignes de toi.
Cachète sans te mettre en peine;
En cachetant pour ta Climène,
Tu pourrois te servir de moi.

PRINTEMPS.

Depuis le temps heureux où mon cœur fut blessé,
Pour la troisième fois, léger Amant de Flore,
Tu reviens dans nos champs d'où l'hiver est chassé,
Et tu me retrouves encore
Aux pieds du même objet où tu m'avois laissé.
Je sais que pour ton inconstance
Un spectacle pareil est assez ennuyeux.
J'en suis fâché; mais si cela t'offense,
Ne reviens plus, cher Zéphyr, en ces lieux.
Pour moi, tant que mon Ismène
Me conservera sa foi,
Je me passerai sans peine
De ton Printemps & de toi.

A MADAME DE***,

Qui alloit à Versailles.

QUAND vous verrez au milieu de Versailles
Les Courtisans d'un seul homme occupés,
Remplis de lui jusqu'au fond des entrailles,
A chaque instant se livrant des batailles
Pour attraper ses regards échappés;
Tout à part vous, souvenez-vous de dire:
Je règne aussi, j'ai ma Cour que je tiens;
Un seul sujet compose mon Empire,
Mais n'en déplaise au bon Roi notre Sire,
Je ne voudrois le donner pour les siens.

A LA MÊME.

HIER, quand ma lettre fut close,
Et que le petit Porterose
Eut reçu sa commission,
Je fis une réflexion.
Un seul sujet; c'est peu de chose,
Et de l'Empire qu'il compose,
Le monde aura compassion.
Il seroit assez nécessaire
De donner quelque commentaire

Sur ce mot que j'ai hasardé.
Voici donc comme je l'explique;
Par le secours du Dieu Delphique,
Qui ne m'a pourtant guère aidé.
Tu sais quel est l'objet, Amour, dont j'ai fait choix.
Fais que de ses beaux yeux j'éprouve seul les armes;
Ne crains point d'être injuste à l'égard de ses charmes,
En ne soumettant pas mille cœurs à ses loix.
Mon cœur est assez tendre, il est assez fidelle
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.

MADRIGAL.

Qu'Iris a d'attraits & de graces!
Qui jamais rassembla plus de présens des Dieux?
O Vénus, si tu les surpasses,
Descends du Ciel pour convaincre nos yeux.

VERS DE L'AUTEUR,

Sur le reproche qu'on lui avoit fait d'être Normand.

Belle Iris, on est ce qu'on peut.
Je suis Normand, je le confesse,
Fort peu lié par ma promesse,
Si mon intérêt ne le veut.
Avec un pareil caractère,
Vous craignez un engagement ;
Mais, Iris, jugez sainement,
Quel intérêt j'ai de vous plaire.
Pour être fidèle & sincère,
Il me suffit d'être Normand.

POMONE A IRIS.

Je vous envoie avec ces pommes
Des sermens du même terroir.
Le plus Normand de tous les hommes
Jure qu'il ne veut plus vous voir.

AUTRES VERS.

Je me croyois désormais dispensé
De me livrer à l'amoureuse flâme,
Et je sentois un calme un peu forcé
Qui par degrés revenoit dans mon ame.
Je vous ai vue, & tout est renversé.
Ne croyez pas pourtant que je m'en plaigne.
Il n'eût régné dans le fond de mon cœur
Qu'un triste vuide, une froide langueur.
J'aime bien mieux que votre image y régne;
Elle remplit seule tous mes instans.
Absent de vous, je vous vois, vous entends.
J'ignorerois avec moins de tendresse
Des doux transports la plus charmante ivresse.
Sans concevoir de téméraires vœux,
Mon sentiment est payé par lui-même.
Heureux, Iris, & mille fois heureux,
Qui peut aimer autant que je vous aime!



L'AMOUR

Au petit de Morangis.

Je viens, aimable enfant, vous rendre une visite,
Moi qui suis enfant comme vous.
Cette faveur n'est pas petite,
Bien d'autres en seront jaloux :
Car avec des enfans je ne m'arrête guère ;
Je veux des gens un peu plus avancés.
Mais pour vous, je vous considère,
Je connois Monsieur votre père ;
Je pense aussi qu'il me connoît assez.
Il craignoit d'avoir une fille ;
Elle n'eût pas si bien soutenu sa maison.
Je le craignois aussi, mais par une raison,
Qui n'est pas raison de famille.
Une fille eût sans doute étendu mon Empire,
Eût inspiré l'amour ; mais pour le sentir, non.
J'aime beaucoup mieux un garçon,
Et qui le sente & qui l'inspire.
Vous voilà donc au monde ; hé bien, qu'en dites-vous ?
C'est du hasard un effet assez doux,
Que de vous y trouver en aussi belle passe.
Si, comme on croit, vous allez vous mêler
D'imiter ceux de votre race,

Vous trouverez à qui parler.
Prélats, Ambassadeurs, gens de Robe & d'Epée,
Héros de toutes les façons,
On verroit votre vie assez bien occupée
A soutenir un seul de ces grands noms.
Mais si vous imitez jusques à votre père,
(A vous dire le vrai, ce sera le meilleur),
Si le sang ne faisoit la moitié de l'affaire,
Vous n'en pourriez jamais sortir à votre honneur.
Quand vous travaillerez sur de si grands exemples,
Au moins souvenez-vous de moi de tems en tems.
Adieu; dans seize ou dix-sept ans
Je vous rendrai des visites plus amples.



PLACET

Présenté par un Officier de Marine à M. le Comte de Pontchartrain, qui étoit pour lors jeune Conseiller au Parlement, & qui fut depuis Ministre de la Marine (1).

Ou la *Gaillarde*, ou la *Badine*,
Ou l'*Alcyon*; en voilà trois.
Il faut, Seigneur, que votre choix
En peu de temps se détermine.
Mais à l'humeur qui vous domine,
Assez aisément je prévois
Que j'aurai de vous la *Badine*.
Si la *Badine* toutefois
Etoit une jeune Blondine,
Ou Brunette à joli minois,
Piquante, vive, un peu mutine,
Fringante jusqu'aux bouts des doigts,
Vous ne seriez pas si courtois
Que de m'accorder la *Badine*,
Et jamais je n'en tâterois.

(1) L'Officier demandoit le commandement d'une Frégate.

Ains vous iriez à la fourdine,
Oubliant les fats & les loix,
Et toute autre bonne doctrine,
En badinant prendre les droits
Que donne une ardeur libertine,
Dans le temps où l'ombre & Cyprine
Favorifent les doux exploits
Auxquels la jeuneffe eft encline.
Mais non, Seigneur, cette *Badine*,
Dont l'amour met aux abois,
Ce n'eft point ce qu'on s'imagine.
C'eft, ou je me donne cent fois
Au noir mari de Proferpine,
Ou bien au diable en bon François,
C'eft une certaine machine
Faite communément de bois,
Qui vogue fur l'onde marine,
Qui brife, fracaffe, extermine,
Et fouffle comme petits pois,
Les enfans d'une couleuvrine.
Qu'il feroit beau voir ma *Badine*,
En fe jouant prendre un Anglois,
Qui foudain prendroit une mine
Sérieufe & même chagrine,
Et fe plaindroit en fon patois,
Que femblable jeu le ruine!
Seigneur, écoutez donc ma voix:
Ainfi par la grace divine,
Ou celle du plus grand des Rois,

Puiffe

Puisse la mer qu'on vous destine
Vous obéir en peu de mois,
Depuis les bords de Palestine
Jusqu'aux rivages Iroquois !

ÉPIGRAMME

Contre Despréaux.

QUAND Despréaux fut sifflé sur son Ode (1),
Ses partisans crioient dans tout Paris,
Pardon, Messieurs, le pauvret s'est mépris ;
Plus ne louera, ce n'est pas sa méthode.
Il va draper le sexe féminin ;
A son grand nom vous verrez s'il déroge :
Il a paru cet Ouvrage malin (2) ;
Pis ne vaudroit, quand ce seroit éloge.

(1) L'Ode sur la prise de Namur.
(2) La Satyre des Femmes.



RÉPONSE

A une Lettre de M. de Voltaire, écrite de Villars le premier Septembre 1720, ſur ce que le Soleil avoit un jour paru couleur de ſang, & avoit perdu de ſa lumière & de ſa grandeur, ſans que l'air fût obſcurci d'aucun nuage.

Vous dites *donc*, gens de Village,
Que le ſoleil à l'horiſon
Avoit aſſez mauvais viſage.
Hé bien, quelque ſubtil nuage
Vous avoit fait la trahiſon
De défigurer ſon image.
Il étoit là comme en priſon,
D'un air malade; mais je gage
Que le drôle, en ſon haut étage,
Ne craignoit pas la pâmoiſon.
Vous n'en ſaurez pas davantage;
Et voici ma péroraiſon.
Adieu; votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage;
L'ignorance eſt ſon apanage,
Avec les plaiſirs à foiſon.
Convenable & doux aſſemblage:

J'avoûrai bien, & j'en enrage,
Que le savoir & la raison
Ne sont aussi qu'un badinage,
Mais badinage de grison;
Il est des hochets pour tout âge.
Que dans son brillant équipage,
Toujours de maison en maison
L'inquiet Phébus déménage,
Laissez-le en paix faire voyage,
Rabattez-vous sur le gazon.
Un gazon, canapé sauvage,
Des soucis de l'humain lignage
Est un puissant contre-poison,
Pour en avoir bien su l'usage,
On chante encore en vieux langage
Martin & l'adroite Alison.
Ce n'est pourtant pas que je doute
Qu'un beau jour qui sera bien noir,
Le pauvre Soleil ne s'encroûte,
En nous disant: Messieurs, bon soir;
Cherchez dans la céleste voûte
Quelqu'autre qui vous fasse voir.
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goutte;
Encore un coup, Messieurs, bon soir.
Et peut être en son désespoir
Osera t-il rimer en oute,
Si quelque Déesse n'écoute.
Mais sur notre triste manoir,

Combien de maux fera pleuvoir
Cette céleste banqueroute ?
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir :
Tout sera pêle-mêle, & toute
Société sera dissoute,
Sans qu'on dise, jusqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la route ;
Sans rester & sans laisser d'hoir ;
Et ce que bien plus je redoute,
Chacun demandera l'absoute,
Et croira ne plus rien valoir.

VERS

Pour le Portrait de Madame du Tort.

C'est ici Madame du Tort.
Qui la voit & ne l'aime, a tort ;
Mais qui l'entend & ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces Vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.



VERS

Pour le Portrait de M. de Vallière.

DE rares talens pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain.
Jupiter le chargea de lancer le tonnerre ;
Minerve conduisit sa main.

AUTRES VERS

A l'occasion des précédens.

D'UN assez bon cerveau ces vers-là sont éclos,
Dit-on ; cette épigramme est bonne, assez bien faite.
Je suis flatté de ces propos ;
Mais un scrupule m'inquiète.
L'extrême amour qu'on a pour le Héros,
N'agit-il point en faveur du Poëte ?

Fin du dixième Volume.

TABLE

Des Pièces contenues en ce Volume.

Fin de la Table.

MAY 23 1963

